

HISTORIETTES
DE
TALLEMANT DES RÉAUX

N. B. Un * indique les passages de l'auteur publiés pour la première fois dans cette édition.





Lie Comtesse de Buns

(Honoree de Glimes)

LES HISTORIETTES

PARIS.

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEUR

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

—
1861

Op. Comptable de B. 1888

(Honoree de Climes)

LES HISTORIETTES
DE
TALLEMANT DES RÉAUX

MÉMOIRES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU XVII^e SIÈCLE
PUBLIÉS SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE L'AUTEUR

DEUXIÈME ÉDITION
Précédée d'une Notice sur l'auteur, augmentée de passages inédits,
et accompagnée de Notes et d'Éclaircissements

PAR M. MONMERQUÉ
Membre de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres

TOME HUITIÈME

PARIS.
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1861

MÉMOIRES DE TALLEMANT.

CCXLIX

PRIEZAC.

Priezac (1), aujourd'hui conseiller d'Etat, et l'un des principaux de l'Académie, eut le bonheur de plaire à M. le chancelier, alors garde-des-sceaux, au dernier voyage que le feu Roi fit à Bordeaux.

Il le trouva savant homme et bonhomme. Il l'est en effet, mais il n'a guère de cervelle et est diablement inquiet; à la vérité, il n'écrivait point bien, mais il a appris; lui et La Chambre en ont l'obligation à l'Académie.

Le garde-des-sceaux le fit venir à Paris avec toute sa famille; j'étois à Bordeaux en ce temps-là. On se moquoit un peu de ce voyage, et on disoit que sa fille avoit dit, en se vantant, que le moins qu'il lui pouvoit arriver, c'étoit d'épouser un conseiller au parlement. Il lui arriva mieux que cela, comme vous verrez par la suite.

La femme de Priezac étoit une laide, vieille et sotte bête, de qui on avoit fort mal parlé. Je l'ai vue ici danser au bal, comme une jeune fille, parée comme Proserpine, avec de fausses dents, des boules de cire pour enfler ses joues, un doigt de plâtre sur le visage, et coiffée d'une passe de crapaudaille (2),

(1) Daniel de Priezac, membre de l'Académie Française, mort en 1662.

(2) *Crapaudaille*, ou *crépaudaille*, crépon, espèce de crêpe de

CCL

LE PRÉSIDENT AMELOT (1).

Le premier président de la Cour des Aides se nomme Amelot-Beaulieu, pour le distinguer des autres Amelot, qui sont riches et en grand nombre à Paris. C'est une bonne famille de la robe ; ils se piquent de bonne maison ; et celui-ci, étant conseiller, disoit à ceux de sa chambre qu'il ne prenoit pas plaisir à coucher avec sa femme, parce qu'elle n'étoit pas demoiselle (2). Elle a pourtant un frère, maître des requêtes, nommé du Pré.

Amelot traita de la charge de premier président de la Cour des Aides avec M. de Maisons, qui se faisoit président au mortier : il n'y fut pas longtemps sans se brouiller avec la plupart de sa compagnie. A la vérité, dans les commencements, ce ne fut qu'à cause qu'il ne vouloit pas souffrir les friponneries de quelques-uns. Les autres disoient que c'étoit par sa faute, et qu'il étoit si étourdi, qu'il découvroit tous les desseins de la compagnie, car ils l'accusoient d'avoir dit au chancelier, en 1647, quand on portoit tant d'édits, que la Cour des Aides avoit donné arrêt pour faire le procès à

(1) Jacques Amelot, marquis de Mauregard-Amelot, seigneur de Carnetin, *Beaulieu*, etc., naquit en 1602 ; après avoir été conseiller au parlement et maître des requêtes, il fut nommé premier président de la Cour des Aides, en 1643. Il est mort en 1668.

(2) Élisabeth du Pré, fille de Barthélemy du Pré, trésorier de France à Moulins, et d'Élisabeth Martin. Elle se maria en 1632, et mourut en 1690 aux Feuillantines, où elle s'étoit retirée.

Catelan, qui traitoit de tous les retranchements de gages d'officiers, etc. Lui soutenoit qu'il avoit dit qu'il y avoit un arrêté seulement; ce qui étoit vrai, mais il avoit tort de le dire. Il fit encore une chose que je ne blâme pas pourtant, mais qui le mit mal avec la Cour, c'est qu'il dit en grosses lettres au procureur-général Le Camus, beau-frère d'Émery, que c'étoit une chose honteuse qu'un procureur-général de la Cour des Aides eût intérêt dans les partis, et il offrit de prouver ce qu'il disoit. A cette heure il ne seroit pas si hardi que de reprocher cela, car je sais gens qui ont vu des comptes par lesquels il paroît qu'il y est lui-même pour quelque chose; je crois que c'est pour peu et depuis peu.

Sa principale folie, c'est l'amour, et on en a fait d'assez plaisants contes. On dit qu'il alla un jour, au Marais, chez madame de La Ferté, sœur de Charleval et femme d'un maître des requêtes; elle étoit avec bien d'autres femmes; et que là, après avoir dit d'assez méchantes choses, car il n'a point l'air du monde et n'a nulle vivacité, il voulut faire des insolences à l'une d'elles, et qu'elles le mirent dehors par les épaules. On ajoute que quelques jours après il revint au même quartier, et que, craignant de n'avoir pas l'entrée libre s'il se nommoit, il fit dire que c'étoit un président de Bretagne appelé *le président Capon*: car pour rien il n'eût rabattu de sa qualité de président. Le nom sembla plaisant aux dames, elles le firent monter: il y en avoit quelques-unes de celles qui l'avoient vu chez madame de La Ferté, qui pourtant ne firent pas semblant de le reconnoître. Il fut aussi bon que l'autre fois, et même passa bien plus avant, car on dit que s'étant trouvé seul dans la ruelle avec la maîtresse du logis, il la

jeta sur le lit, et ne lâcha prise que quand les autres vinrent au secours. On lui dit qui il étoit, et il courut fortune d'être battu. J'ai ouï dire aussi qu'un jour qu'il étoit chez une demoiselle qui étoit une espèce de Marion de l'Orme, un gentilhomme de chez M. d'Orléans, nommé Vieux-Pont, s'y rencontra ; le président n'entendit pas bien le nom, et le prit pour *du Pont l'opérateur*. Vieux-Pont, qui vouloit rire, dit qu'il étoit venu pour voir les dents de mademoiselle d'Amy (1) : il prit envie au président de lui montrer les siennes. Vieux-Pont lui regarde dans la bouche, et, s'écriant, lui dit qu'il avoit une dent toute pourrie, et qu'il la falloit ôter plus tôt que plus tard. Il dit qu'il le vouloit bien, et se met en posture pour cela. Le feint arracheur de dents la lui déraccina avec ses pincettes à arracher le poil ; et, après s'en être assez diverti, dit qu'il avoit oublié son pélican (2), et que ce seroit pour le premier jour, et le laissa avec la bouche toute **en sang**. Je crois qu'il y a quelque fondement à ces trois contes ; mais on les a bien embellis. Mais voici une sottise qu'il a dite, où il n'y a rien d'ajouté. Après que des Landes-Payen eut gagné le procès de la Charité contre le comte de Lyon, notre homme, en présence de cent personnes, dit à un de ses avocats : « J'ai donné à » M. des Landes vingt de ses juges, et je dis au » président de Pommereuil, qu'il regardât s'il aimoit mieux être des amis du cardinal de Lyon, » qui ne lui pouvoit rendre aucun service, que de » désobliger M. le premier président de la Cour des » Aides, qui s'en ressouviendrait cent ans durant. »

(1) Ce nom est douteux au manuscrit.

(2) *Le pélican* est une pince à l'usage des dentistes.

Patru le connoît de tout temps : il dit qu'il n'y a jamais eu un meilleur homme ni un moins judicieux. Un soir qu'il soupoit chez lui, le président fit venir trois ou quatre filles fort jolies et fort *mouchées* (1), qui dansoient, chantoient et jouoient du luth. C'étoit pourtant de la *nourriture* d'une dévote, de madame de Morangis, qui, n'ayant point d'enfants, se divertit à cela; son mari et elle font assez de charités. Notre homme s'amusoit à *pantallonnér* avec ces fillettes devant ses valets. Patru lui en fit honte, et aussi de ce qu'il dit à un laquais : « Laquais, faites-moi souvenir d'aller demain chez » le marquis de Nesle ; il a querelle. — Est-ce que » vous lui voulez offrir votre épée? lui dit Patru. En » la place où vous êtes, vous êtes exempt de faire » des visites, ou du moins il en faut faire fort peu. » Il sut bien dire une fois à une femme qu'il pressoit : « Madame, voyez-vous, un premier président n'a » point de temps à perdre. » Quelqu'un, peut-être pour se moquer de lui, l'envoya chez une jolie fille qu'on appeloit mademoiselle de La Forêt, qui logeoit avec sa sœur qui étoit veuve : il y va pensant *trouver chape-chutte* (2); il fait tant qu'elle vint parler à la porte; il étoit en une chaise des rues *incognito*. « Je suis discret, mademoiselle, lui dit-il, » je ne parlerai point; je vous prie, ne me faites » point languir. » Cette fille, qui est fière (à la vérité, on en disoit bien quelque chose avec Maupeou-Mallebranche, mais on ne tranchoit pas le mot; je crois qu'il l'a épousée depuis), se mit en une colère étrange, le quitte et remonte en haut, sanglotant

(1) C'est-à-dire qu'elles avoient beaucoup de mouches.

(2) *Trouver l'occasion favorable.* (*Dict. comique de Leroux.*)

comme si elle eût été au désespoir. Un homme qui étoit là s'offrit à aller désabuser le galant; il y va et attrape sa chaise comme il s'en retournoit. Le président lui cria, dès qu'il voulut parler : « Confusion ! » monsieur, confusion ! » Et il se mettoit les mains devant le visage. « Confusion ! confusion ! tous » hommes sont hommes ! Confusion ! » Notez qu'il avoit plus de quarante-cinq ans. * Un jour d'hiver, dès sept heures du matin, un solliciteur de procès le trouva dans les *Petits-Pères* (1), fort en désordre, avec son collet déchiré. Le premier président le reconnut et le pria de lui faire venir son carrosse qui étoit à la Croix des Petits-Champs. Apparemment il avoit été houspillé dans quelque b....l.

Quelque temps après, ayant su que madame de Gondran devoit aller voir la chaise de Villayer (2), faite comme celle du cardinal Mazarin, pour se faire porter du bas en haut du logis, et du haut en bas avec des contre-poids, et que l'abbé de Romilly (3), qui y devoit accompagner la belle, avoit emprunté la maison, notre président y fait secrètement préparer la collation. Elle entre et demande l'abbé. « Il est là-haut. » L'abbé vient au-devant d'elle. Ils voient en passant la porte de la salle ouverte, et une collation servie; voilà M. l'abbé tout honteux de voir que le président avoit été plus galant que lui. Notre *soutanier* (4) la prie; elle se met à table. Il ne l'avoit jamais vue; elle lui plut fort;

(1) L'église des Petits-Pères, près la place des Victoires.

(2) Un maître des requêtes. (T.)

(3) Il a déjà été parlé de cet abbé dans l'historiette de *madame de Gondran*, tome VII, page 205 de ces Mémoires.

(4) Les magisrats portent sous leur robe, une *simarre*, véritable

il va chez elle ; Gondran étoit dans le fauteuil et avoit son manteau ; tantôt il tâtoit les bras de sa femme, et il mettoit quelquefois la main dans le lit ; le président ne le connoissoit point ; il crut donc que la dame n'étoit pas trop scrupuleuse, et s'adressant à Gondran : « Vous êtes bien heureux, monsieur, lui dit-il, d'être si bien avec une si belle dame ! Hé ! de grâce, faites-moi part de votre bonheur. — J'ai bien de la peine, dit l'autre, à à en obtenir quelque chose pour moi, bien loin de parler pour les autres. » Il falloit que ce jaloux fût ce jour-là de belle humeur ; car, non content de cela, il se retira. Alors le président s'échauffa furieusement dans son harnois, et lui dit tout franc son besoin ; il la pressoit, quand elle se mit à dire assez haut : « Monsieur, monsieur de Gondran, venez ici. » Voilà le président défermé qui se met à lui faire des réprimandes, et lui dit qu'elle se jouoit à faire bien du désordre, et la laissa là. Depuis il se mit tellement à *garçanner*, qu'il alla avec des mignonnes dans son carrosse, sans changer de livrée, acheter de la marée à la halle, le propre jour de la Notre-Dame de décembre (1650). Les harangères disoient : « Ce n'est pas madame la présidente, » elle n'achèteroit pas comme cela elle-même. » Enfin sa femme, enragée de cela, d'ailleurs c'est une assez aigre créature et assez sotte (la petite-vérole l'a gâtée), se cabra tellement, qu'ils ne mangeoient plus ensemble ; elle avertissoit Patru de tout, qui en faisoit des remontrances au président ; mais cela ne servoit de rien. Il avouoit bien qu'il avoit tort, et c'étoit tout.

soutane ; d'où Tallemant dérive l'expression de *soutanier*, dans un sens presque burlesque.

Il n'y a que deux ans (1) que madame de Gondran, qui étoit déjà veuve, s'étant trouvée un peu mal, il y alla avec trois médecins dans son carrosse; elle lui dit familièrement : « Allez-vous-en, vous m'im- » portunez. » Un jour, elle et quelques-unes de ses voisines lui mirent une chaise, le dossier tourné contre lui, et lui firent réciter la dernière harangue qu'il avoit faite au Roi. Il se mit à la dire; mais il s'aperçut qu'on se moquoit de lui et s'enfuit. A propos de ses harangues, le monde les trouve belles; pour moi, je n'approuve point ces discours qui n'ont ni pied ni tête; ce n'est pas qu'il n'y ait de belles choses et qu'elles ne soient meilleures, sans comparaison, que celles des autres. Les conseillers de sa chambre, et surtout Sanguin, qui a du bon sens pour les affaires, croyoient que c'étoit Patru qui les lui faisoit, parce qu'il est son ami; mais il ne connoît guère le caractère de Patru. Nous avons été long-temps à découvrir de qui il se servoit; mais il y a apparence que c'est d'un nommé Saureau, avocat, car cet homme, quoique obscur, a de belles lettres, et le président va chez lui; d'ailleurs ce n'est point un homme d'assez de réputation pour cela : on conclut donc que c'est pour ses harangues; car, disent les gens de la Cour des Aides, jamais il n'y eût un si pauvre homme que notre premier président : il prend toutes les affaires de travers, il opine ridiculement; il n'a qu'une chose, c'est que, comme il a de la mémoire, il prononce assez bien (2).

(1) On lit en cet endroit, à la marge du manuscrit, la date de 1656; ce qui vient encore prouver que Tallemant écrivoit cette partie de ses Mémoires en 1658.

(2) Le récit de Tallemant est difficile à concilier avec la belle harangue attribuée par Conrart au président Amelot; d'autant

* Pour revenir à ses débauches, il a une mignonne qu'il entretient et il va souvent manger chez elle, avec la Saint-Thomas et autres flûteurs, car il n'a point d'entretien, et il a recours à la symphonie pour divertir les gens.

* Il y aura deux ans cet été que Montbrun (1), d'Anglure (2) et Méjan (3) lui ayant donné à souper tour à tour avec leur gourgandine, et bien des ménétriers, il leur voulut rendre au faubourg Saint-Victor, dans un jardin où il tient sa demoiselle; mais il convia tous ceux qu'il rencontra en son chemin avec leurs femmes et leurs enfants. Il s'y trouva cinquante personnes qui ne se connoissoient point, et trois tables dont il y en avoit deux sur lesquelles il n'y avoit rien : de la première on envoyoit à la seconde, mais à la troisième on mouroit de faim; et comme ils croyoient avoir un jambon qu'on leur avoit servi, après quelques tranches on le leur ôta, en disant que monsieur le premier président aimoit à en manger le matin.

* Quelquefois, à ces *fréries*, il se met en habit court; vous diriez un curé de village; bon homme, je le répète, et qui ne sait quelle chère faire à ses amis.

* Sa femme est toujours chagrine, elle se pique de dévotion, et il y a toutes les apparences du monde

que plusieurs passages de ce discours ont dû être improvisés. (*Mémoires de Courart*, dans la Collection Petitot, 2^e série, XLVIII, 33.)

(1) Le marquis de Montbrun, ou plus modestement *Souscarrière*. (Voyez plus haut son historiette, t. VII, p. 98.)

(2) Un maître des requêtes, frère de madame d'Estoges. (T.)

(3) Un garde-sac du parlement, ou quelque chose comme cela. (T.)

qu'elle badine avec le curé de Saint-Jean, nommé Sachot, qui n'est qu'une bête. Assurément le capuchon ou le surplis la venge de la soutane. Le bon, c'est que le mari en rit et ne s'en tourmente point du tout.

CCLI

GOMBERVILLE (1).

Marin Le Roy, sieur de Gomberville et du Parc aux Chevaux, est d'honnête famille de Paris : il a été secrétaire du Roi ; mais, pour avoir fait un petit livre où il y avoit quelque chose qui n'avoit pas plu à la Reine-mère, on l'obligea de se défaire de sa charge. Il a fait quelques vers : ils sont plus beaux que naturels ; son principal attachement a été aux romans. Il avoit fait d'abord *Polexandre*, en deux volumes, avec le titre de *l'Exil de Polexandre* ; depuis il a tout changé et a continué jusqu'à cinq volumes. Beaucoup de gens aimoient mieux les deux premiers. Pour moi, je trouve, outre que cet homme n'est point naturel, qu'il y a mille obscurités ; il est presque partout embarrassé, et cherche midi à quatorze heures ; il a même quelquefois de mauvais mots. Pour le corps du roman, je laisse à juger s'il est raisonnable d'avoir mis sa scène en un lieu inconnu, et en un siècle si connu et si proche du nôtre. Il disoit ne s'être point servi de la particule *car* dans tout ce roman, et prétendoit prouver par là

(1) Marin Le Roy de Gomberville, membre de l'Académie Française, est né à Paris en 1600 ; il y mourut en 1674.

qu'on s'en pouvoit fort bien passer. Malleville (1) dit cela au maréchal de Bassompierre, qui étoit alors dans la Bastille. Un valet de chambre du maréchal se mit en fantaisie de voir si cela étoit vrai; il lut les cinq tomes et marqua grand nombre d'endroits où *car* étoit employé. Je pense que c'est de là qu'est venu que l'Académie, car Gomberville en est, vouloit supprimer le *car* (2). Dans le privilège de *Polexandre* il fit mettre par M. Conrart que défenses étoient faites à tous faiseurs de comédies de prendre des arguments de pièces de théâtre dans son roman sans sa permission (3). Il fit cela, je pense, à cause que je ne sais quel misérable rimailleur, ayant fait une méchante pièce qu'il appela *Ariane*, et qui étoit l'histoire d'Ariane, de M. des Marets, le peuple crut, quoiqu'elle eût été sifflée sur le théâtre, que M. des Marets l'avoit faite. Per-

(1) Claude de Malleville, de l'Académie Française, poète français, étoit secrétaire du maréchal de Bassompierre.

(2) Cette dispute sur la particule *car* donna lieu à la 51^e lettre de Voiture, adressée à mademoiselle de Rambouillet, depuis madame de Montausier. « Il se vanta un jour, dit Pellisson, de n'avoir jamais employé ce mot (*car*) dans les cinq volumes du » *Polexandre*, où l'on m'a dit néanmoins qu'il se trouve trois » fois. On conclut aussitôt de son discours que l'Académie vou- » loit bannir le *car*, etc. » (*Histoire de l'Académie Française*, par Pellisson. Paris, 1730, t. 1, 66.)

(3) On lit en effet dans le privilège du *Polexandre* (Paris, Courbé, 1637, 1^{re} partie) : « Faisons très-expresses défenses à » toutes personnes..... d'en extraire aucunes pièces ou histoires, » pour les mettre en vers, en faire des desseins de comédies, » tragédies, poèmes ou romans; même d'en prendre les titres et » frontispices, et de contrefaire les planches et tailles-douces » qui y serviront..... sans le consentement de l'exposant..... à » peine de trois mille livres d'amende, etc. » Ce privilège, signé Conrart, est du 15 janvier 1637.

sonne, je ne sais si c'est de peur de l'amende, ou plutôt s'il n'y a guère d'histoires vraisemblables dans ce livre, n'en a tiré la moindre aventure. Je voudrois bien voir un procès sur cela. Quand il eut achevé *Polexandre*, feu madame de Lorraine lui dit qu'elle croyoit qu'il s'étoit épuisé en aventures, et qu'il ne pourroit pas faire après cela un petit roman d'une heure de lecture. Il voulut gager d'en faire, dans un certain temps, un de quatre volumes, et il fit *Cythérée*; ce sont petits volumes à la vérité. Ce second a moins réussi que le premier. En récompense, on ne trouvera guère d'auteur si riche que celui-ci; il a quinze mille livres de rente. Je pense qu'une bonne partie vient d'épargnes, car c'est un homme qui n'a jamais donné un verre d'eau à personne. Il a je ne sais quelle charge pour laquelle il fut taxé à quatre mille livres, du temps de M. d'Emery. Il remua ciel et terre pour s'en faire décharger; il fut parler au surintendant, avec un crocheteur chargé des livres qu'il avoit mis en lumière, car il avoit fait encore d'autres livres et mêmes d'autres romans avant ces deux dont j'ai parlé; mais on ne les connoît pas autrement (1). Feu M. de Schomberg, qui sollicita fort pour lui, représentoit que c'étoit un écrivain et non point un homme d'affaires. « Je vous promets, dit d'Emery, » qu'il ne paiera point comme auteur, mais comme » officier seulement. »

Ce M. de Gomberville s'est toujours pris pour un autre. Je l'ai vu cesser d'aller chez le coadjuteur

(1) On a de lui, entre autres ouvrages, un *Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire, avec un traité de l'origine des François*. Paris, 1620, in-4°. Lenglet du Fresnoy fait un grand éloge de ce livre.

parce que le coadjuteur n'avoit pas été à l'enterrement de la mère de sa femme, dont il lui avoit envoyé un billet à l'ordinaire, par un crieur de corps morts, et le coadjuteur ne savoit pas seulement qu'il fût marié. Je crois qu'il avoit prétendu à être précepteur du Roi, car il fit je ne sais quelle *morale* avec de grandes tailles douces qu'il trouva toutes faites (1). Cette pièce étoit fort bizarre ; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire étoit le portrait de l'auteur, vêtu comme un des sept sages de Grèce, et au bas *Thalassius Basilides à Gombervillâ* ; pour *Thalassius Basilides*, c'étoit *Marin Le Roy*, en masque ; mais à *Gombervillâ* gâtoit tout ; il devoit ajouter à *Parco Caballorum* (2).

Il y a dix ans ou environ que Gomberville se laissa donner un coup de pied de crucifix. Courbé lui disoit : « Eh ! monsieur, vous ne ferez plus de romans. » — Que sais-tu, mon ami, lui dit-il, si je n'en ferai point de *spirituels*, qui vaudront mieux que les autres ? » Je l'ai vu grand frondeur. Depuis (1650), ayant été fait marguillier de Saint-Louis, dans l'île

(1) Le livre que Tallemant indique ici est la *Doctrine des mœurs*, tirée de la philosophie des Stoïques, représentée en cent tableaux et expliquée en cent discours. Paris, 1646, in-8°. L'ouvrage est précédé d'emblèmes relatifs à l'éducation du prince. On voit au frontispice le jeune Roi, placé entre Minerve et le cardinal Mazarin, qui lui montre le but glorieux vers lequel il doit tendre. Tallemant parolt avoir confondu le cardinal Mazarin, revêtu d'une toge romaine, avec l'auteur, qui, dans son portrait, a le costume ordinaire. Il dit avec raison que Gomberville trouva les *tailles-douces* toutes faites, car les gravures de ce volume ne sont que les copies des *Emblemata Horatiana*, d'*Otto Vanius*, publiées à Anvers en 1607, in-8°.

(2) M. du Parc aux Chevaux. *Caballus* se prend dans le sens d'un mauvais cheval.

Notre-Dame(1), il pensa faire enrager les gens avec ses austérités, car il est janséniste. Il ne vouloit pas que les femmes allassent à la messe ni au sermon avec des rubans de couleur à leurs coiffes. Il publia l'année suivante le premier volume d'un roman (il y en devoit avoir deux) intitulé *la Jeune Alcidiane*; c'est la fille d'Alcidiane et de Polexandre. Ce livre, je ne sais pourquoi, fut un an imprimé, sans être publié. Là ceux qui sont morts dans *Polexandre*, comme Iphidamante, se portent bien. De peur de passer pour un homme qui n'a point été à la cour, il affecte tellement de faire dire à Alcidiane, la mère, *le Roi mon seigneur*, en parlant de Polexandre, et autres choses semblables, qu'il n'y a rien de si ennuyeux. Au reste, c'est un roman de janséniste, car les héros, à tout bout de champ, y font des sermons et des prières chrétiennes. Cydane, en un endroit, détourne son fils d'aimer une femme mariée, et fait cela comme un confesseur; aussi le roman n'a-t-il pas été achevé d'imprimer (2).

CCLII

LA PRÉSIDENTE AUBRY, SON MARI,

ORGEVAL ET SENAS.

La présidente Aubry étoit de bonne maison de Normandie; c'étoit une veuve bien faite, mais elle

(1) On l'appelle aujourd'hui l'île *Saint-Louis*.

(2) Les *Mémoires du duc de Nevers*, en deux volumes in-folio, sont l'ouvrage de Gomberville que l'on consulte le plus; ce n'est, au reste, qu'un vaste recueil de pièces historiques.

n'avoit rien, quand le président Aubry l'épousa par amour : ce fut une madame d'Olus qui fit ce mariage. Cependant la présidente n'a pas laissé de se brouiller avec elle, comme avec les autres gens, car c'étoit une étrange tête. Au commencement, le bruit courut que le fils aîné de son mari en étoit amoureux ; mais si cela a été, cela n'a guère duré. Elle a toujours vécu fort mal avec les enfants du premier lit. Elle devint beaucoup plus insupportable quand elle se vit du bien ; car par la mort de madame de Vatan, sa parente, elle devint riche, et le président Aubry eut cette belle terre de Vatan, de vingt mille livres de rente, en Berry, en s'accommodant avec les créanciers.

Elle a eu quatre filles et deux fils ; un d'eux étant mort, elle eut une grande querelle avec M. Aubry (1), conseiller d'État, frère aîné de son mari, pour un ais que ce bonhomme fit mettre dans leur chapelle pour se parer du vent. Je pense que cet ais empêchoit de voir la tombe de ce petit. Elle s'en met en colère, mène un menuisier, et fait ôter cette planche. Le bonhomme s'en plaint à son frère, qui dit qu'il ne savoit ce que c'étoit : on poursuit le menuisier ; la présidente le défend. Ils en ont été brouillés jusqu'à la mort du bonhomme.

Elle disoit une fois qu'elle avoit vu la comédie des *Deux Messies*, pour les *Deux Sosies* (2).

Il y a quinze ou seize ans qu'elle se mit en quelque sorte sous la protection de Brancas, son parent.

(1) Jean Aubry, ou *Aubery*, conseiller d'état, mourut doyen du Conseil, dans un âge très-avancé.

(2) C'étoit la comédie de Rotrou intitulée *les Sosies*. Représentée en 1636, elle eut un grand succès. (Voyez l'historiette de *Jodelct*, t. iv, note de la page 229.)

Un jour qu'elle l'avoit envoyé avertir qu'elle avoit besoin de son assistance, il s'y en alla avec quelques-uns de ses amis. Le secrétaire du président Aubry, qui gardoit la porte, ne voulut pas lui ouvrir : « Si tu n'ouvres, lui dit Brancas, nous sommes ici » cinquante qui te donnerons chacun cent coups de » bâton. — Comment ! répondit cet homme froide- » ment, cinq mille coups de bâton ! » J'admire la présence d'esprit de cet homme, et il me semble qu'il falloit être le secrétaire d'un président des comptes pour faire ce calcul si prestement.

Un jour son mari étant allé dîner chez madame d'Orgeval, qui est du premier lit, il envoya un des gens de son gendre quérir de l'eau de sa fontaine ; la présidente lui en refuse. D'Orgeval y envoya un porteur d'eau ; cette folle lui fait donner les étrivières par son cocher : d'Orgeval obtint prise de corps contre ce cocher. Le président en colère veut envoyer sa femme à la campagne ; elle dit qu'elle n'y iroit point, si ce cocher ne la menoit. Cependant elle fait emporter secrètement ce qu'elle avoit de meilleur hors du logis. Enfin il lui fallut donner ce cocher. On s'aperçoit qu'elle avoit fait emporter des meubles du garde-meuble ; on les cherche ; on en trouve en divers lieux. Elle dit après que ç'avoit été de peur des voleurs en s'en allant à la campagne. Chanvalon fit la paix et la ramena à son mari. Elle promet d'être la meilleure femme du monde à l'avenir ; mais elle ne tint pas autrement ce qu'elle avoit promis. Elle s'aperçoit qu'il y avoit une porte dans le cabinet de son mari qui répondoit au logis de ses enfants du premier lit. Pensez qu'on l'avoit faite en son absence. Elle prend son temps, un jour qu'il étoit allé à Bre-vanes, à quatre lieues de Paris, avec son fils aîné,

qui porte le nom de cette terre, et se met à faire murer cette porte. On en donne avis à Coursy, le deuxième fils, qui, en robe de chambre, va menacer les maçons et leur fait quitter leur besogne. Elle ne se rebute point pour cela, et, avec des pièces de bois, et du plâtre, elle bouche elle-même cette porte le mieux qu'elle peut; quelques heures après elle y remet les maçons, et amène avec elle un homme qui étoit garde de la Reine, et qui avoit été à M. Aubry. Pour elle, elle s'étoit armée; elle tenoit d'une main une escoupette (1), et de l'autre un pistolet. Coursy retourne à la charge, et, ayant fait rondache d'un ais, lui ôte ses armes sans beaucoup de peine. Le garde lui fait ses excuses, et dit qu'il étoit venu croyant que M. le président avoit affaire de lui. En ces entre-faites, le secrétaire part et va avertir son maître de ce désordre; la fille aînée de la présidente se tient sur la porte et dit au président. « Mon papa, Coursy » a voulu tuer maman. » Le président entre; Trillepert, troisième fils, voulut lui conter l'histoire; cette enragée se met entre deux et dit qu'elle ne souffriroit point qu'il approchât de son père. Le président entre dans le cabinet qui avoit été le champ de bataille; elle se met sur la porte pour en défendre l'entrée à Trillepert. Lui, qui étoit las des extravagances de cette femme, lui dit : « Ne pensez pas vous jouer à » me frapper comme vous avez fait quelquefois, car » je ne le veux plus souffrir. » Nonobstant cette remontrance, elle lui donna un soufflet comme il vouloit entrer : ce garçon lui en donne un autre, dont il la jette à ses pieds; elle se relève, et trouvant

(1) C'étoit une petite arquebuse que la cavalerie française portoit en bandoulière, sous Henri IV et sous Louis XIII.

sous sa main Brevanes, qui sortoit de maladie, elle lui donne un si fort soufflet, qu'elle le fait tomber sur l'escalier. Elle étoit grande et puissante. Elle les appelle *filz de p.....* Information de leur part pour réparation d'injures : le mari la relègue derechef à la campagne. Voilà ce que j'ai appris de plus remarquable.

On appeloit le président Aubry *Robert le Diable*. Je n'en sais pas bien la raison, si ce n'est qu'ayant nom Robert, et étant brusque, on lui ait donné ce surnom : vous voyez qu'il ne l'a pas trop été pour sa femme, qui étoit plus diablesse qu'il n'étoit diable. Elle le méprisoit, de sorte qu'elle a p... plus d'une fois dans les bouillons qu'elle lui faisoit prendre.

Prévost-Biron, car il se disoit fils du maréchal de Biron, jouant un jour avec le président Aubry, qui étoit en caleçon de ratine, avec une barette et des plumes (jugez de la sagesse de l'homme !), il vint un trésorier de France récipiendaire : le président le vouloit renvoyer. « Hé ! dit Prévost, ce pauvre homme » n'a peut-être point de temps à perdre ; par pitié » donnez-moi votre robe. » Il la lui donne, et va écouter. Prévost dit à cet homme : « Voyez-vous, » dans votre harangue, ne vous amusez point à nous » dire de belles choses, car nous sommes tous des igno- » rants. » Le président ne put se tenir, il sort sans songer comme il étoit fait, et dit au récipiendaire : « C'est » moi qui suis le président Aubry ; c'est un fou ; ne » vous amusez point à ce qu'il vous dit. »

Il disoit qu'il y avoit tel père qu'on pouvoit battre sans battre son père. C'étoit un extravagant : il épousa enfin sa servante, et alla demeurer à la dernière maison du faubourg Saint-Germain, où il vivoit comme un ermite.

On dit que les Aubry viennent d'un vinaigrier de la rue Montmartre, et cela leur fut une fois plaisamment reproché par un homme qui étoit de leurs parents contre lequel ils plaidoient : ils traitoient cet homme de haut en bas, et lui, en riant, dit en plein conseil : « Messieurs, MM. Aubry sont un peu *aigres*, » et je ne m'en étonne pas ; je me souviens d'avoir » ouï dire à mon père qu'on disoit que leur père » leur avoit donné plus de moutarde que de bouillie » et plus de vinaigre que de lait. » C'est une espèce de proverbe (1).

D'Orgeval se nomme Luillier : il est de bonne famille ; mais il le porte plus haut que les tours Notre-Dame : sa femme n'est guère moins fière que lui. Elle avoit une grande fille, demi-géante, avec un visage d'un arpent, pas mal faite toutefois ; à la vérité, tout aussi orgueilleuse que sa mère. Elles se mirent dans la tête, il y a sept ou huit ans, d'avoir tout l'hiver les violons. La fille croyoit que celui à qui elle donneroit le bouquet (2) le lui rendroit toujours ; cela n'alla pas ainsi, dont elles pensèrent enrager.

(1) Il paroît que pendant la Fronde, où chacun cherchoit à tirer parti de sa position, Aubry, président de la chambre des comptes, demanda modestement un brevet de duc. On fit là-dessus ce triplet :

Depeschez, monsieur Le Tellier,
A dame Aubry son escabelle ;
Pour un aussi noble fessier
Depeschez, monsieur Le Tellier ;
Elle est du sang d'Aubry-Boucher
Des *Mailloins* le plus fidelle,
Depeschez, monsieur Le Tellier,
A dame Aubry son escabelle.

(*Triplets de Saint-Germain*, 1649, in-4^e, page 8)

(2) Les dames qui donnoient les violons engageoient les hommes à danser avec elles en leur présentant des bouquets.

Il y eut pourtant quelques assemblées de suite chez elles; elles firent honnêtement d'incivilités.

Madame de Pommereuil, leur amie, y voulant mener madame de Chauvry, envoya savoir de madame d'Orgeval si elle le trouveroit bon. « Tout ce » que madame de Pommereuil amènera, répondit-elle, sera toujours le bienvenu; mais ce n'est pas » trop la coutume d'aller au bal sans être priée. » Madame de Pommereuil n'y fut point.

Une dame bien faite étant allée au bal chez elles, madame d'Orgeval disoit: « Il faut trouver place » pour madame, quoique jè ne sache d'où elle me » vient. » Une autre dansoit un peu trop à sa fantaisie, car elle ne vouloit pas qu'on dansât autant que sa fille: « Madame, lui dit-elle, si vous ne faites » cesser vos cabales, je ferai jouer les branles (1). »

La mi-carême ensuivant, madame de Pommereuil voulut faire une assemblée; les dames d'Orgeval le surent, et elles envoyèrent des billets partout, un peu avant que la présidente ne fît convier; toutes les principales promirent; la Pommereuil n'eut que le rebut.

L'année d'après il y avoit bal trois fois la semaine chez elles: le mari s'amusoit à faire le maître des cérémonies (2). A tout bout de champ il livroit com-

(1) Le branle étoit une danse en rond, où tout le monde dansoit à la fois.

(2) Il est fait allusion à cette bizarre manie de d'Orgeval dans une épître en vers adressée à Scarron par un poète dont le nom est resté inconnu. Dans cette épître, intitulée *le ballet des romans*, l'auteur raconte l'histoire de ce ballet, qui fut représenté dans plusieurs maisons particulières, et fut même dansé au Palais-Royal. On citera le passage relatif à d'Orgeval:

On fut voir M. d'Orgeval,
Qui portant la clef de sa porte,

bat aux laquais qui vouloient entrer dans la salle. Un jour il en mit un tout en sang à coups de pommeau d'épée, et le traîna comme une victime au milieu de la salle. Il fit bien pis, car il fit faire une guérite, où, tantôt lui, tantôt son secrétaire, puis son valet de chambre, faisoient le guet tour-à-tour; et si les laquais vouloient faire quelque insolence, il faisoit tirer dessus. Le jour de mardi-gras, il donna un coup d'arquebuse dans la cuisse d'un laquais du marquis d'Aluye. Ce laquais étoit le plus sage de tous, et avec ses camarades entroit dans le carrosse de son maître. Le prince de Guémené, pour se divertir, fit accroire à d'Orgeval que ce laquais faisoit informer, et d'Orgeval en fit satisfaction au marquis.

Le prince de Guémené faisoit ce conte de d'Orgeval : « Je fus, disoit-il, pour voir M. d'Orgeval un » matin; il y avoit eu bal le soir; je trouvai trois » corps morts dans sa cour. « Y a-t-il eu bataille » céans? » dis-je. L'autre, sans s'émouvoir, dit à ses » gens : « Qu'on ôte ces corps. »

A ces bals sa fille s'éprit d'un beau danseur qui étoit aussi fort beau garçon; c'étoit un huguenot

Avoit mis l'ordre en bonne sorte.

Servante, page, ni valet,

Ne vit danser notre ballet,

Personne n'y trouvant entrée

Que le voisin de la contrée....

La salle étoit bien éclairée,

Et de rares beautés parée,

Et sur toutes cette beauté

Par qui tout cœur est enchanté :

La belle Marion de l'Orme,

En fauteuil, non sur une forme,

Fouloit aux pieds nombre d'amants, etc.

(Manuscrit du temps, in-4^o, bibliothèque de l'éditeur.)

qu'on appeloit le marquis de Senas ; il est de Provence ; la mère en étoit aussi charmée. Il enleva la demoiselle, et madame d'Orgeval ne l'ignoroit pas : d'Orgeval fit bien le méchant. Au bout de quelques années, Senas ayant changé de religion, tout s'accommoda.

Une fois qu'il y avoit du désordre chez M. et madame d'Orgeval, on leur rompit un fort beau miroir ; « M. d'Orgeval, cria la dame devant toute l'assemblée, notre grand miroir est cassé ; nous en avons » pour cinq cents écus dans les fesses. »

CCLIII

GAUFFREDDY (1).

Un jeune garçon de Provence, de la famille de ce prêtre, nommé Gauffredy, qu'on fit mourir pour sortilèges (2), étoit à Bologne, où l'on dit qu'il servoit un médecin et suivoit sa mule. Je ne voudrois pas l'assurer ; quoi que ce soit, il y étoit en fort pauvre posture. Il fit connoissance avec l'Achillini (3), poète bolonois, car il avoit bien étudié. L'Achillini, à qui

(1) Jacques Gauffredy, ou Gaufridi, décapité en 1670.

(2) Louis Gaufridi, ou Goffridi, curé d'une paroisse de Marseille, brûlé vif à Aix, le 30 avril 1611, comme sorcier. (Voyez *l'Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien*, etc., par le révérend Père Sébastien Michaëlis. Paris, 1613, 1^{re} partie, p. 458.) L'arrêt y est rapporté.

(3) Claude Achillini, né à Bologne en 1574, mort en 1640. Ce poète a imité le *Morino*, dont il a l'enflure et le mauvais goût.

le duc de Parme (1) demanda un secrétaire pour la langue latine, lui donna ce garçon : il avoit de l'esprit, écrivoit bien en latin, et a même fait un roman en cette langue. En peu de temps il empauma le duc, qui étoit un *bon gros mâcheux*. Après avoir mangé demi-cent de *beccafiques* (2), sans le reste, il disoit : *Poco è buono*. C'étoit un écervelé : il sortit brusquement de son pays avec quatre mille teigneux contre le roi d'Espagne, après avoir pris pour devise une épée nue avec ces mots : *J'en ai brûlé le fourreau* (3).

On dit qu'il étoit vaillant, et qu'au siège de Valence M. de Créquy, le voyant aller aux mousquetades comme un François, dit : « Quel Italien est-ce ci ? » On dit même qu'il ne manquoit pas d'esprit. Gaufredy étoit à tel point dans sa confiance, que le duc lui disoit tout ce qui se passoit entre la duchesse et lui. Le feu Roi, à ce qu'on dit, jugea, quand le duc de Parme vint ici, que Gaufredy ne dureroit pas ; qu'il étoit trop fier et s'en faisoit trop accroire : il n'étoit pas en ce temps-là au point où il a été depuis.

Gaufredy se maria avantageusement ; il épousa une fille de bon lieu, qui avoit cinquante mille écus en mariage (c'est beaucoup en ce pays-là) ; il acheta de belles terres, et son maître le fit marquis. Il étoit si chatouilleux sur sa naissance, qu'un pauvre garçon de son pays, ayant dit par hasard à Parme que

(1) Odoardo, le dernier mort. (T.) — Il mourut le 12 septembre 1646.

(2) Oiseau de passage très-délicat ; il vient au temps des ligues. On dit aujourd'hui *bec-figue*.

(3) Le manifeste qu'Odoard publia dans cette occasion étoit si rempli de hauteur et de fierté, que le grand-duc de Toscane s'écria, après l'avoir lu : « Le roi de Parme déclare la guerre au duc d'Espagne. »

Gauffredy étoit de la famille de ce sorcier, et nullement gentilhomme, car les François se détruisent toujours les uns les autres en pays étranger, notre homme le fit accuser d'avoir voulu escalader un couvent, et le fit mettre dans un cachot où il ne pouvoit s'étendre tout de son long, ni se tenir droit ; il y fut neuf ans et en sortit tout hébété ; ce fut par le moyen de la maréchale d'Estrées, qu'on en avertit. Elle en parla à la Reine, qui dit au résident de Parme qu'elle prioit le duc de donner la liberté à ce pauvre garçon.

Ce qui nuisit le plus à Gauffredy, ce fut d'entretenir noise entre le mari et la femme, qui est sœur du grand-duc, et de faire faire au duc de petits voyages à Venise pour se divertir.

Il fit encore une grande faute à la mort du duc, qui mourut à trente-six ans ; car le duc lui ayant donné en mourant la clef d'un cabinet d'ébène, où il y avoit pour cinquante mille écus de bagatelles, et lui ayant dit en présence de tout le monde : « Tenez, *Goffrido*, » c'est pour vous, » il eut l'imprudence de le faire enlever aussitôt que son maître eut rendu l'esprit. Sa belle-mère, qui n'étoit pas une sotte, lui dit qu'il avoit eu grand tort. Lui, croyant réparer sa faute, offrit le cabinet à la duchesse, qui lui répondit qu'elle ne vouloit pas enfreindre les ordres de son mari.

Le duc mort, Gauffredy, aveuglé d'ambition, et s'imaginant qu'il gouverneroit le fils comme le père, presse pour faire la guerre contre le pape ; il vouloit être général, lui qui n'entendoit point du tout la guerre. La duchesse s'y oppose. On écrit de Paris : « Gardez-vous-en bien, la France ne fera rien pour » vous. » On donne avis de Rome que le pape (1)

(1) La querelle venoit de ce que le pape Innocent X avoit
VIII.

étoit fort. Gauffredy, à qui toutes les lettres s'adressoient, les cache toutes, les laisse sottement derrière un coffre dans son cabinet, et rapporte tout le contraire de ce qu'elles contenoient. Il se propose pour général, et prend tout sur lui. La duchesse, qui ne cherchoit qu'à le perdre, lui dit : « Eh bien ! vous » vous y soumettez donc ? » A ces conditions, on lui donne le bâton de général publiquement, et il se met en campagne. Quelques troupes du pape, qui étoient dans le Bolonois, chargent l'avant-garde : celui qui la commandoit savoit son métier ; il envoie avertir Gauffredy de venir à son secours ; Gauffredy n'avance point, et le laisse défaire. Le jeune duc lui envoie ordre de revenir, et on l'arrête entre les deux portes ; de là on le mène dans la citadelle de Plaisance ; on lui produit les lettres qu'il avoit cachées ; et, après l'avoir convaincu de quelque intelligence avec l'Espagnol, on lui fit couper le cou (1). On rendit la dot à sa femme, et on laissa dix mille écus à chacune de ses filles ; il n'avoit point de garçons. Pour le reste, qui montoit à cinq cent mille écus, il fut confisqué.

nommé Giarda évêque de Castro malgré le duc Ranuce. Gauffredy fit assassiner le prélat, et le pape, ayant fait marcher ses troupes sur Castro, le prit, en rasa le château, et en réunit le duché à la chambre apostolique.

(1) 1670. Les détails contenus dans cette historiette étoient, pour la plupart, entièrement inconnus.

CCLIV

MADemoiselle GARNIER, OU MADAME D'ORGÈRES
DEPUIS DAME DE CHAMPLATREUX.

Garnier étoit un homme d'affaires qui avoit fait une fort grande fortune (1); il avoit plusieurs enfants; il songea à s'appuyer de bonnes alliances; et sa fille aînée étant en âge d'être mariée, un jour il lui donna une boîte de portrait, et lui dit : « Voilà » celui avec lequel je vous veux marier. » Elle répondit qu'elle feroit ce qu'il lui plairoit. C'étoit le portrait d'un M. Mangot, seigneur d'Orgères (2), qui étoit maître des requêtes et de bonne famille de la robe. Il y a eu un garde-des-sceaux de son nom, mais ce garde-des-sceaux n'étoit pas un grand personnage : on dit qu'il fut d'avis, une fois qu'il falloit envoyer promptement du secours quelque part, qu'on y envoyât une armée en poste (3). Le père conclut donc l'affaire; mais quand ce fut à se voir, cet homme y alla sottement en grosses bottes et tout crotté, en arrivant de la campagne. Elle n'avoit garde de le trouver en cet état comme on l'avoit peint, outre que le peintre l'avoit un peu fardé; de sorte qu'elle ne l'épousa qu'à regret.

Les cajoleries de Champlâtreux, fils du procureur-

(1) Il étoit trésorier des parties casuelles.

(2) Jacques Mangot, seigneur d'Orgères, conseiller au grand conseil, puis maître des requêtes, fils du garde-des-sceaux.

(3) Nous avons vu se réaliser sous l'Empire ce qui passoit alors pour une chose impossible.

général Molé, depuis premier président, ne servirent pas à lui donner plus d'inclination pour son mari qu'elle n'en avoit. Enfin elle l'accusa d'impuissance. On dit qu'il se résolvoit à la quitter, quand son confesseur lui remontra qu'il y alloit de son salut, et que si c'étoit sa femme, il ne la pouvoit quitter en conscience; cela fut cause qu'il ne voulut jamais consentir à la dissolution, et il y a grande apparence que le mariage avoit été consommé, puisqu'elle lui donna vingt mille écus pour être séparée de corps et de biens volontairement. Madame Pilou lui conseilla de demeurer avec son mari, et lui dit que Champlâtreux la tromperoit. Garnier cependant vint à mourir, et d'Orgères ensuite, dont elle ne prit point le deuil; et, depuis, elle s'est fait toujours appeler mademoiselle Garnier, jusqu'à ce que Champlâtreux, dont elle avoit eu quatre enfants en cachette, l'ait reconnue pour sa femme (1).

Pour moi, une des choses du monde qui m'a le plus fait voir la légèreté des femmes, c'est l'estime qu'elles ont fait de Champlâtreux, un des plus vilains petits hommes qu'on puisse voir : elles ne pouvoient trouver rien de bon en lui que sa dépense. Cependant madame d'Alinville, sa parente, une des plus belles

(1) Madeleine Garnier, veuve d'Orgères, épousa Jean-Édouard Molé de Champlâtreux. Voyez la généalogie des Molé dans le *Dictionnaire de Moreri*. Les auteurs de ce livre demandoient aux familles des articles généalogiques; aussi n'y est-il fait aucune mention du premier mariage de Madeleine Garnier. A l'article *Mangot*, M. d'Orgères est indiqué comme mort sans alliance. Fauvelet du Toc, dans son *Histoire des secrétaires d'État* (p. 234), dit que Jacques Mangot, seigneur d'Orgères, épousa Madeleine Garnier d'avec laquelle il fut dé marié. D'après le récit de Tallemant, les deux époux furent seulement séparés de corps.

femmes de Paris, l'a aimé ; madame de Charny, aussi une des plus belles, tout de même. Miossens, à propos de cela, disoit un jour, devant la comtesse de Maure, que Marion avoit dit à madame de Charny : « Mais, » ma chère, que trouves-tu d'aimable à ce Cham- » plâtreux ? » et la Charny lui avoit répondu : « Tu » ne demanderois pas cela si tu l'avois vu ce cheval. » Il avoit la réputation d'en être assez bien fourni. La comtesse de Maure se mordit les lèvres, et ne fit pas semblant d'entendre.

Champlâtreux, avoit durant son intendance de Champagne (1648), cent chiens et cinquante coureurs : il faisoit si fort l'entendu, qu'il ne reconduisit pas le présidial de Vitry, qui l'étoit allé voir en corps. Il étoit propre jusqu'à l'excès ; si un de ses gens s'étoit présenté devant lui avec du linge sale, il le chasseroit ; il arrivoit quelquefois à ses laquais de changer par jour d'autant de collets que M. de La Rivière (1). Mademoiselle Garnier, de son côté, ne faisoit pas moins de dépense que lui. Au carnaval de 1648, un maître des requêtes, nommé Foulé, sieur de Prunevaux, aujourd'hui intendant des finances, homme veuf, s'engagea à donner la comédie le soir, à l'hôtel de Bourgogne, à une veuve qu'il recherchoit, et en même temps à mademoiselle Garnier, à madame d'Oradour, sa sœur, et à la L'Escossois, leur confidente. Madame Larcher, sœur de Prunevaux, y avoit, par l'ordre de son frère, ou autrement, convié encore d'autres femmes ; et comme la chose n'étoit pas secrète, il y en vint qu'elle n'avoit pas conviées, et en assez bon nombre ; de sorte que mademoiselle

(1) La Rivière, quand il étoit en habit court, en changeoit trois et quatre fois par jour. (T.) — Il s'agit ici de l'abbé de La Rivière, favori de Monsieur, qui devint évêque de Langres.

Garnier et sa troupe, venant un peu tard, trouvèrent bien du monde et point de places pour elles ; car, quand c'est le soir, on se met dans le parterre avec des sièges. Les voilà en fureur, et mademoiselle Garnier, qui est une espèce de colosse, vint d'une démarche fière, et, sans se démasquer, tâcha de prendre une bougie à des plaques qui étoient au bas d'une loge, et, n'y ayant pu atteindre, dit assez mal gracieusement à un gentilhomme qui étoit là, qu'il lui en donnât une ; c'étoit pour s'éclairer à descendre. Le cavalier la lui donna : elle la prend sans le remercier, et s'en va. Prunevaux et sa sœur courent après, lui offrent telle place qu'elle voudra, car toute la compagnie, de peur qu'on ne jouât pas, consentoit à les laisser mettre où elles voudroient. Elles répondirent qu'elles n'étoient pas assez ajustées pour se démasquer en un lieu où il y avoit tant de belles personnes parées, qu'elles avoient cru être seules, et non pas venir à une assemblée pour servir de lustre aux autres. Enfin, quoi qu'on leur pût dire, elles s'en allèrent. Prunevaux ordonna aux comédiens de jouer ; mais comme on voulut commencer, il vint une si épaisse fumée de la porte, que tout le monde fut contraint de se ranger tout contre le théâtre. Il y a grande apparence que cette belle mademoiselle avoit fait mettre le feu, par dépit, à ce taudis de bois qui est dehors. Ce furent des laquais qui l'y mirent, et qui, non contents de cela, portèrent sur le degré des bottes de foin mouillé ; il en venoit une puante fumée. Cela s'apaisa pour un temps, et on eut le loisir de jouer un acte ; mais au second acte, la fumée recommença. Alors l'épouvante prit tout de bon, et tout le monde se pressa à qui sortiroit par la petite porte qui est à côté du

théâtre. J'y étois avec des femmes, et je n'ai jamais été guère plus empêché. Si le feu se fût mis à un si vieux bâtiment, il eût été bien vite, et en se pressant, on se fût étouffé. Ce M. de Pruneaux, outre que la bagarre des maîtres des requêtes (1), qui attira toute la *fronderie*, étoit déjà commencée, n'a point du tout une figure à donner la comédie aux dames.

Deux ans après, ou environ, comme le premier président étoit déjà parti pour Poitiers, car il étoit aussi garde-des-sceaux, mademoiselle Garnier, lasse de se laisser ruiner par Champlâtreux, qui ne vouloit point déclarer leur mariage, se mit en religion, et là elle se plaignoit hautement de Champlâtreux, qui, non content de lui avoir mangé plus de quatre cent mille livres, et de lui avoir fait quatre enfants, lui avoit volé toutes les pièces justificatives de leur mariage. Il avoit déchiré la feuille du registre du curé et la lui avoit donnée ; elle la gardoit soigneusement, et la portoit sur elle. Il gagna la suivante, qui lui découvrit que sa maîtresse portoit ce papier dans son corps de jupe : il apostâ des gens qui, à la promenade, les volèrent, et lui rompirent son corps de jupe, d'où, sans faire semblant de rien, ils ôtèrent ce papier, en les houspillant. On dit aussi qu'il fit acheter la pratique du notaire qui avoit passé le contrat de mariage, afin d'être maître de la minute, car

(1) Cette *bagarre* étoit la protestation des maîtres des requêtes contre un édit de création de nouvelles charges que le surintendant d'Émeri étoit sur le point de présenter à l'enregistrement. Les maîtres des requêtes cessèrent de remplir leurs fonctions ; ils protestèrent le 8 janvier 1648, furent mandés et tancés par la Reine, et l'édit n'en fut pas moins enregistré, mais en lit de justice, le 15 janvier 1648. (Voyez les *Mémoires d'Omer Talon*, 2^e série de la Collection Petitot, Lxi, 108.)

il lui avoit déjà fait voler la grosse. Au bout de quelques mois, elle sortit de religion. Mais enfin, un an devant la mort du garde-des-sceaux, elle fut reconnue du père et du fils.

CCLV

LE PETIT GRAMOND (1).

Le petit Gramond est frère d'un président de Toulouse (2). Ce garçon se donna autrefois à Monsieur, aujourd'hui M. d'Orléans, à qui il est encore attaché. Il n'étoit pas en trop bonne réputation : il passoit un peu pour m..... ; il s'en railloit lui-même tout le premier. En un bal, où il y avoit grande confusion, cette étourdie de madame Lescalopier (3), c'étoit avant qu'on eût tant parlé d'elle, à cause qu'il étoit en lieu pour se faire entendre aux violons, au lieu de le prier de leur dire qu'ils jouassent une courante, parce qu'il n'y avoit plus moyen de danser *la figurée*, lui cria brusquement : « Gramond, *la Cha-* » *botte* (4). — Je ne suis point violon, répondit-il ;

(1) Amans de Barthélemy, seigneur de Gramond, baron de Lanta, chambellan de Gaston, duc d'Orléans. Tallemant écrit *Gramont* ; le nom de cette famille parolt être *Gramond*. En effet, le frère du petit Gramond, prend le nom de *Gramondus*, en tête des *Historiarum Galliarum, libri xviii*. Tolosæ, 1643, in-f°.

(2) Gabriel de Barthélemy, seigneur de Gramond et de Montlaur, conseiller au grand conseil, puis président aux enquêtes du parlement de Toulouse.

(3) Voyez l'historiette de *la présidente Lescalopier*, t. vi, p. 174.

(4) *Courante*, de l'invention de Chabot-Rohan. (Voyez plus haut l'historiette des *dames de Rohan*, t. v, p. 27.)

» je suis m..... à votre service, madame (1). » Un jour qu'il entra chez madame de Choisy, avec un beau carrosse et des laquais bien vêtus : « Jésus, » dit-elle, un m..... en si bon équipage ! c'est » donc un bon métier ? » Il lui arriva une fois une aventure qui n'étoit pas trop plaisante ; ce fut chez Nouveau (2). On vint à parler de La Rivière : Roquelaure, qui y dînoit avec lui, dit que s'il avoit été de la cour de Monsieur, il auroit bien *dequillé* (3) La Rivière. Et là-dessus il se mit à dire qu'il lui eût fait ceci et cela. « On vous en eût bien empêché, dit Gramond. — Et qui m'en eût empêché ? — Moi. — » Vous ? » répliqua Roquelaure. Et en même temps il lui donne un soufflet. On se mit entre deux, et puis on les accomoda du mieux qu'on put.

Quelques années après, Gramond demanda la confiscation d'un gentilhomme de Languedoc, qui avoit été tué en duel ; or, ce gentilhomme avoit une sœur. On lui avoit proposé, pour faire d'une pierre deux coups, d'épouser la sœur en même temps. Voici ce que c'étoit que cette sœur : la mère de ce gentilhomme et de cette fille étoit veuve ; elle avoit un homme d'affaires, nommé Bressieux, qui n'étoit pas bien fait, mais qui n'étoit pas un sot ; la mère étant morte, amoureux de cette fille, il fit si bien qu'il en jouit ; elle devint grosse. Le galant lui conseille de dire à une tante, chez qui elle étoit, qu'elle souhaitoit d'aller en religion dans une abbaye de la campagne, et qu'elle y vouloit demeurer pour un an,

(1) Comme il a de l'esprit, il s'en est raillé le premier. Peut-être avoit-il servi La Rivière en quelque amourette. (T.)

(2) Jérôme de Nouveau, surintendant des postes. (Voyez l'historiette de *M. de Villarceaux*, tom. VII, p. 239 de ces *Mémoires*.)

(3) Expression empruntée du jeu de quilles.

pour voir si elle s'y accoutumeroit. Elle y va, et quand elle fut à terme, Bressieux contrefait une lettre de la tante, qui prioit l'abbesse de la laisser venir pour un mois. Durant ce mois, la fille écrivoit à sa tante comme du couvent, et à l'abbesse comme de chez sa tante. Elle accouche et retourne en religion, sans qu'on en découvrit rien. Bressieux (1), après cela, l'emmène et l'épouse secrètement à Blaye. Le galant trouva moyen de la marier ensuite avec un gentilhomme du pays, nommé le comte d'Elbe, qui avoit du bien vers Chartres, car il avoit épousé en premières noces une vieille m..... de Paris, qui avoit été belle autrefois, nommée la Toinville : elle avoit quatre ou cinq mille livres de rentes au pays Chartrain, qu'elle lui donna. Ce comte d'Elbe avoit tout mangé, et meurt pauvre ; Bressieux épouse cette femme pour la seconde fois à Chartres. Elle vouloit, disoit-elle, mettre sa conscience à couvert. L'archidiacre les maria : il avouoit lui-même que ç'a été contre les formes, et qu'il ne sauroit soutenir en justice ce qu'il avoit fait ; mais que c'étoit à bonne intention. Ces amants étoient réduits à faire de la fausse monnoie dans les montagnes, vers Narbonne, quand de deux frères qu'elle avoit, l'un mourut, et l'autre fut tué en duel ; aussitôt elle paroît, et on proposa de la marier avec Gramond. Elle étoit bien faite et avoit dix mille livres de rente en fonds de terre ; elle épouse Gramond. Bressieux, qui n'osoit paroître à cause de la fausse monnoie, ayant eu avis du parti

(1) Gramond dit que c'étoit un gentilhomme qui, amoureux de cette fille, se fit précepteur de ses frères, et qu'à la grille, à Chartres, pensant qu'elle voulût être religieuse, il se donna trois coups de poignard au travers du corps ; il en a été guéri. (T.)

des rogneurs et faux monnoyeurs, et qu'on en étoit quitte pour de l'argent, va à Toulouse ; il lui parle : elle lui dit : « Donnez-vous patience, nous vivrons » bien avec celui-ci comme avec l'autre. » Ils concubinoient du vivant de ce comte d'Elbe, et on croit qu'ils s'en défirent. Bressieux intente action et soutient que c'est sa femme : on plaide ; elle gagne son procès contre Gramond, qui vouloit avoir le bien et faire rompre le mariage, et elle ne voulut pas consentir à la dissolution par impuissance ; il l'a laissée là. Il disoit, faisant le goguenard : « Me voilà cette fois,

« M. et franc cocu (1). »

Bataille, en plaidant pour lui contre elle, voulut réfuter une lettre de Gramond où il y avoit : « Si » vous n'y voulez consentir, je me servirai de mes » amis ; » et dit : « Aristote dit, messieurs, que l'ami- » tié est une vertu, par conséquent des amis sont » des gens vertueux. » Montelon, qui plaidoit pour Bressieux, dit qu'il avoit de grandes preuves, à savoir, un testament de cette femme, fait à La Rochelle : « Mais on me l'a escroqué, » disoit-elle ; et elle prouvoit, par un acte passé devant notaire, qu'elle étoit alors à Blaye. Montelon disoit que les témoins ont pris 1640 pour 1641. Il y a une célébration de mariage par l'archidiacre, avec permission de l'évêque : on la lui a encore escroquée ; une promesse de quatre mille livres d'argent prêté : on la lui a aussi escroquée. Pour prouver la noblesse de cet homme, il disoit qu'il avoit été condamné à

(1) Couplet contre le petit de La Lande. (T.) — (Voyez la note de la page 99 du tome VII, dans l'historiette de *Souscarrière*.)

avoir le cou coupé, quoiqu'on eût condamné ses complices à être pendus. C'étoit, je pense, pour la fausse monnaie ; et sur le nom de cette femme, qui est *Lastou*, il dit qu'on la devoit nommer *Lasse de tout*.

CCLV

PROVENÇAUX ET PROVENÇALES (1).

Les conseillers de ce pays-là sont pour la plupart gentilshommes : avant que de prendre une charge, pour l'ordinaire ils ont fait deux ou trois voyages sur les galères, et se sont battus en duel ; il y en a même dont la soutane ne tient qu'à un bouton, et qui ne laissent pas de se battre, encore qu'ils soient sénateurs. Ils méprisent tout le reste du monde, et entre eux quelquefois ils se traitent d'une étrange sorte, comme vous allez voir par une querelle arrivée entre deux conseillers, pour un paon.

Un conseiller du parlement d'Aix avoit un paon chez lui qu'il nourrissoit dans une assez grande cour pleine d'arbres ; un autre conseiller, son voisin, avoit un jardin le plus propre de la ville. Ce jardin et cette cour se touchoient, de sorte que le paon y voloit assez souvent, et comme cet oiseau gratte, il gâtoit toujours quelque chose. Le maître

(1) Ils sont grands rimeurs. Pour se venger ils font des chansons : ils en firent d'atroces contre M. d'Épernon ; ses gens l'excitoient à les châtier : « Hé ! messieurs, leur disoit-il, laissez-les » chanter pour leur argent. » (T.) — Autant en disoit le cardinal Mazarin.

du jardin s'en ennuya ; mais au lieu d'en parler à l'autre bien civilement, et de lui proposer de lui ôter quelques principales plumes qui l'empêchassent de voler par-dessus le mur, il lui envoya dire par son secrétaire, que s'il n'empêchoit ce paon de voler dans son jardin, il tueroit le paon la première fois qu'il l'y trouveroit. Le secrétaire ne trouva qu'un des frères du conseiller, à qui il fit son message, mais non pas si crûment. Ce frère, qui étoit un jeune garçon, dit qu'il le diroit au conseiller ; mais vraisemblablement il l'oublia. Le lendemain, le maître du jardin tue le paon, sans s'informer si son secrétaire s'étoit acquitté de sa commission, oui ou non ; il étoit fier, et traitoit l'autre de haut en bas, parce qu'il se prétendoit de meilleure maison, qu'il étoit plus riche, et qu'il avoit épousé depuis peu la fille du marquis d'Irville, de Dauphiné. Il tua le paon d'un coup de pistolet, et l'envoya par un laquais chez son confrère, qui étoit allé au palais ; il y va aussi, et de là à une maison des champs, dont il ne revint que le soir. Le conseiller trouve son paon mort dans sa cuisine ; le voilà piqué au dernier point ; il assemble ses amis, qui, au nombre de cinquante, toutes choses mûrement délibérées, enfoncent une porte de derrière du jardin de l'agresseur, et, avec tous les ferrements qu'ils purent trouver, y font le dégât d'un bout à l'autre. La maîtresse du logis leur parla ; mais au lieu de la respecter, ils lui dirent mille insolences. Le mari, de retour, assemble dès le soir même tous ses amis : les deux partis se grossissent, et on fut sur le point de voir donner bataille dans la ville. Il y eut cependant vingt appels de part et d'autre entre les jeunes gens des deux partis ; voilà cent querelles pour une. Le

comte d'Alais, gouverneur de la Provence, étoit assez empêché. M. le marquis d'Irville, averti du désordre, se met en chemin avec si grand nombre de noblesse du Dauphiné, que le gouverneur fut obligé de faire garder tous les passages de la Durance, pour l'empêcher de venir. Enfin M. d'Irville vint seul, et quand l'affaire fut en train de s'accommoder, M. le comte d'Alais, qui le connoissoit pour un homme fort raisonnable, lui dit qu'il écrivit les satisfactions qu'il prétendoit qu'on dût faire à sa fille, et qu'il ajoutât toutes choses à sa fantaisie, qu'il s'en rapportoit à lui. Ce M. le marquis d'Irville démêla si bien tant de différentes querelles et tant de circonstances qu'il y avoit, et se mit si fort à la raison, que M. le comte d'Alais ne changea pas une syllabe de tout ce qu'il avoit écrit, et lui dit : Mon-
» sieur, vous en avez demandé moins que je ne vous
» en eusse donné. »

Ce paon me fait souvenir de trois oisons pour lesquels toute la noblesse du Béarn se pensa couper la gorge. Un gentilhomme, qui vouloit traiter M. de Gramont, avoit retenu d'un des voisins, dans le village, trois petits oisons que nourrissoit un paysan ; car on ne mange guère de petits pieds en ce pays-là, et il n'y a pas long-temps qu'on n'y tuoit point de veau, parce qu'il deviendrait bœuf. Le seigneur du village dit qu'il les vouloit pour lui ; il ne les prit point pourtant, mais il défendit au paysan de les donner. L'autre les prend de force. Voilà toute la noblesse à cheval. M. de Gramont eut bien de la peine à mettre le holà,

Un Marseillois, dont je n'ai pu savoir le nom, fut pris sur mer par un corsaire turc, et mis avec d'autres prisonniers, entre lesquels étoit une fille ita-

lienne bien faite dont il devint amoureux et en fut aimé ; cette fille fut donnée à la sultane, et dit qu'il étoit son mari. En cette considération, car elle plaisoit fort à sa maîtresse, on met ce Marseillois dans le sérail, au service du grand seigneur ; on les fit renier tous deux. Les capucins le leur permirent avec de certaines restrictions chimériques. Elle se fait riche et lui propose de se sauver avec leurs trésors et leurs enfants, car ils en avoient quelques-uns : ils se dérobent, mais comme ils étoient encore dans les terres des Mahométans, un beau matin il se sauve tout seul, emporte leurs richesses, et ne laisse à sa femme que leurs enfants. Elle retourne à Constantinople, fait entendre à la sultane que son mari l'avoit trompée, et que, comme elle avoit découvert que son intention étoit de s'enfuir en son pays, elle n'y avoit voulu consentir, et étoit revenue avec ses enfants, mais que ce perfide l'avoit volée. La sultane lui fait encore du bien ; de sorte qu'au bout de quelques années, comme on n'avoit garde de se défier d'elle, elle se sauva à Marseille avec son bien et ses enfants. Son mari ne la vouloit point reconnoître ; enfin, voyant que tout le monde maudissoit son ingratitude, il fut contraint de la reconnoître et de l'épouser publiquement.

Pour les dames de Provence, outre la médisance ordinaire aux petites villes, leur coutume de se dire toutes leurs vérités au carnaval fait qu'on n'y vit guère sans querelle : elles sont pour l'ordinaire hautes à la main ; en voici un bel exemple. Le baron d'Allemagne a marié une de ses filles à un M. de Joucques. Ce M. de Joucques et l'archevêque d'Aix prétendent tous deux les droits honorifiques d'une paroisse à la campagne. Un jour que la dame y

étoit, et M. l'archevêque aussi, ce prélat fait mettre sa chaise en la principale place : elle la fait ôter, y met la sienne et s'y assied. Quand l'archevêque vint il trouva sa place prise. Elle, non contente de cela, le querelle, et on dit qu'elle eut la main levée. C'étoit une petite femme, assez jolie et diablement fière. Je voudrois que ç'eût été le cardinal de Sainte-Cécile (1), pour voir ce qu'eussent fait deux si sages têtes.

CCLVII

MADemoiselle DIODÉE.

Mademoiselle Diodée est fille d'un M. Diodati, de Marseille (car *Diodée* est un nom corrompu), originaire de Lucques et d'une famille noble. C'étoit une personne bien faite et qui avoit de l'esprit. En allant en Italie (2), je passai par là ; je lui voulus dire quelques douceurs, elle me répondit qu'elle lisoit *le Miroir qui ne flatte point* (3). Depuis elle continua à lire à tort et à travers, et se fit un esprit un peu pédant ; eile ne parloit que de livres, et n'entretenoit le monde que de sa science. Un jésuite, à

(1) Michel Mazarin, frère du cardinal Mazarin, a été général de l'ordre des frères Prêcheurs, et archevêque d'Aix. Il fut fait cardinal du titre de Sainte-Cécile, en 1647, et en 1648 il fut nommé vice-roi de Catalogne. Il mourut à Rome, au mois de septembre 1648.

(2) C'étoit en 1638. (T.) — Voyez l'historiette du *Cardinal de Retz*. Tom. VII, p. 24.)

(3) Volume de La Serre. (T.) — Jean Puget de La Serre, écrivain ridicule immolé par Despréaux.

ce que l'on dit , lui avoit montré le latin. On dit qu'un jour un jeune chevalier de Malte l'étoit allé voir ; elle lui cita Aristote, Platon, Zoroastre et Mercure-Trismégiste. Ce garçon ne s'y divertit pas trop bien ; il prend congé d'elle ; elle le veut reconduire ; il fait ce qu'il peut pour l'en empêcher ; enfin il se met à genoux : « Par Platon , par Aristote, par Zoroastre, mademoiselle, je vous conjure, ne me faites point cet affront. » Venoit-il quelque prince étranger à Marseille , elle faisoit si bien , qu'au bal elle avoit toujours une chaise auprès de lui. (On danse en ce pays-là l'été comme l'hiver.) Elle méprisoit tout le reste et croyoit qu'il n'appartenoit qu'à elle de l'entretenir ; cela parut plus que jamais une fois qu'un prince de Danemarck passa à Marseille. Elle s'en laissa cajoler , souffrit de lui toutes les galanteries dont un *Danemarquois* se peut aviser, et cet homme pourtant n'avoit rien de remarquable en lui que la naissance. On lui faisoit la guerre qu'elle avoit harangué le chevalier de Guise quand il revint de Florence. Voici la vérité de l'histoire : lorsqu'il arriva, madame Diodée et sa fille se promenoient par hasard sur le port : cette femme, de qui on a un peu médit avec feu M. de Guise, se mit étourdiment à lui faire des compliments en provençal ; car les dames et demoiselles de Marseille ne parlent pas toutes françois : le chevalier n'y entendoit rien. La fille prit la parole et lui dit maintes belles choses auxquelles il n'entendit peut-être pas plus qu'au provençal, et ne leur répondit qu'avec des révérences. Quelques années après, Scudéry ayant eu le gouvernement de Notre-Dame de la Garde, s'alla établir à Marseille, et y mena sa sœur : notre demoiselle n'avoit garde de manquer à faire amitié

avec des personnes de réputation. La conversation de mademoiselle de Scudéry la guérit un peu de cette conversation pédantesque, et ne lui voyant point parler de Zoroastre, etc., elle n'en osoit plus parler. Une fois, il est vrai que c'étoit au commencement, elle lui dit : « Mais, mademoiselle, je n'ai » point vu cela dans les Pères. » Elle ne pouvoit vivre sans cette nouvelle amie, et elles étoient presque tous les jours ensemble, enfin elle se brouilla avec elle au bout d'un an et demi, et c'étoit beaucoup pour elle d'avoir atteint un si long terme, car jusque là elle n'avoit jamais pu bien vivre avec personne pendant six mois entiers. Voici comment cela arriva :

Un gentilhomme de Provence, nommé le baron de La Baume, qui étoit un homme d'esprit, mais un homme assez bizarre, avoit cajolé cette fille deux ans entiers, et avoit dit à mademoiselle de Scudéry que ce n'avoit été que par charité, et pour empêcher qu'elle n'achevât de se gâter, si quelque autre l'entreprenoit; mais qu'ayant été obligé d'être éloigné de Marseille assez long-temps, à son retour il l'avoit trouvée toute déréglée. Or, ce baron ne la cajoloit plus, dont elle enrageoit en son petit cœur. Il vint le carnaval suivant à Marseille; Diodée et deux autres dames vinrent masquées à la turque, le plus joliment du monde, car à Marseille on trouve de véritables habits de sultane. Le baron étoit dans l'assemblée où elles vinrent, et, par hasard, lorsqu'on les obligea de se démasquer, elle se trouva vis-à-vis de lui. Le lendemain, mademoiselle de Scudéry envoya par un masque, en plein bal, à Diodée et à ses compagnes un feint extrait d'une lettre écrite de Constantinople, qui portoit que trois sultanes s'é-

toient sauvées du sérail du grand-seigneur, et qu'il y en avoit une (on désignoit Diodée) qui étoit sortie pour rattraper un *esclave chrétien* qui lui étoit échappé; mais qu'on croyoit qu'elle perdrait ses pas, parce qu'il s'étoit mis sous la protection de la *reine de Mauritanie* : c'étoit une dame assez brune dont il étoit amoureux. Cette fille fut si folle que de se gendarmier de cela, elle qui avoit accoutumé comme les autres de s'entendre dire des choses assez sèches quelquefois, et elle ne vit plus mademoiselle de Scudéry (1).

Un garçon de Paris, fils de Scarron de Vaure, intéressé aux gabelles, et beau-frère de M. de Villequier, aujourd'hui le maréchal d'Aumont, commandoit la galère de la reine, et revint en ce temps-là à Marseille d'un petit voyage. Dès qu'il eut vu cette fille, le voilà amoureux, lui qui l'avoit vue mille fois en sa vie, et tout aussi belle qu'elle étoit alors; elle est bien faite, hors qu'elle est trop grosse. Sur l'heure il lui parle d'amour et de mariage tout ensemble : elle l'écoute et l'accepte, elle qui s'en étoit moquée deux mille fois et qui avoit été témoin qu'il n'avoit ni cœur ni esprit. Cela sembla d'autant plus étrange à mademoiselle de Scudéry, qu'elle lui avoit ouï dire qu'il faudroit qu'un homme qui ne seroit pas gentilhomme eût furieusement de cœur pour lui plaire. Le père de Vaure (on appelle ainsi cet époux) en a avis; il envoie des défenses, car la demoiselle

(1) Mademoiselle de Scudéry avoit laissé à Marseille des souvenirs et des regrets. « Madame de Pennes a été aimable comme un ange; mademoiselle de Scudéry l'adoroit; c'étoit la princesse Cléobuline : elle avoit un prince Thrasybule en ce temps-là; c'est la plus jolie histoire de *Cyrus*. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, du 13 mai 1671.)

selle n'avoit point de bien. Nonobstant ces défenses, la mère et elle, car le père étoit mort, demandent permission d'épouser : on la leur refuse. Enfin, sous un faux donné-à-entendre, ils font aller leur curé chez M. d'Allemagne, qui loge de l'autre côté du port, et là, après qu'il leur eut refusé la bénédiction nuptiale qu'ils lui demandèrent à genoux, ils prirent acte par devant un notaire, qui étoit présent, comme ils se prenoient l'un l'autre à mari et femme (1); et de là, ils furent, je ne sais par quelle raison, consommer le mariage à un méchant village, dans une taverne. Elle vint à Paris quelque temps après. Les parents de son mari ne la voulurent point voir. Depuis, ayant pris habitude chez les filles de la Reine, elle fit si bien par leur moyen, que M. de Villequier la vit. Elle a été assez long-temps mal à son aise. Depuis le grand jubilé, Fleschet, le beau-père, qui est mort ensuite, leur a laissé du bien; elle s'est bien façonnée ici : c'est une personne qui a bien soin de son ménage et de ses affaires, et qui n'a point fait parler d'elle.

CCLVIII

CLINCHAMP (2).

Clinchamp étoit fils d'un gentilhomme de Normandie fort accommodé : on le tenoit riche de qua-

(1) C'est ce qu'on appeloit les mariages *par paroles de présents*, ils ont été défendus par le Concile de Trente.

(2) Bernardin de Bourqueville, baron de Clinchamp, gentilhomme de Monsieur, duc d'Orléans, mourut à Paris le 17 décembre 1649.

torze ou quinze mille livres de rente. Cela fut cause que ce garçon fit beaucoup de dettes, car il trouva du crédit comme héritier d'un homme riche et qui n'avoit que lui de garçon : il se donna à Monsieur, depuis duc d'Orléans; il n'a jamais passé pour homme de cœur, et a fait en sa vie plus de cent tours de filou. On en conte un, entre autres, assez plaisant. Il voulut emprunter de l'argent à un vieil avaricieux de sa connoissance, qu'on appelloit Marsillac. Cet homme demanda caution. « Je vous donne-
rai un tel, cordonnier à Paris, un nommé Turpin. » Marsillac s'informa; on lui dit que le cordonnier étoit riche. Clinchamp va trouver ce Turpin, cordonnier, dont il se servoit de tout temps, et lui demande sa boutique pour un jour, et qu'il lui donneroit tant. Le jour venu, le valet de Clinchamp se met dans la boutique, comme s'il eût été le maître; ce valet s'oblige. Il y eut procès pour cela : Turpin prouva qu'il étoit absent ce jour-là, et que quelque escroc s'étoit servi de son nom.

Une autre fois, Clinchamp vola quelques pièces de ruban d'or et d'argent au Palais, comme on lui en montrait de plusieurs façons; cela fit quelque bruit au Palais. Un jour, comme un jeune avocat contoit cette filouterie de rubans dans un jeu de paume, le comte de Saint-Aignan, qui étoit sous la galerie, ouït que cet homme disoit que le comte de Saint-Aignan (1) étoit avec Clinchamp. Le comte s'entendant nommer, s'approche et dit : « Je vous assure que le comte de Saint-Aignan n'y étoit point. — Il y étoit, je vous en réponds, » réplique

(1) Aujourd'hui premier gentilhomme de la chambre, brave homme. Il étoit alors à Monsieur. (T.)

l'autre, et le soutint si effrontément, que le comte, ennuyé de cela, lui donna sur ses oreilles, en lui disant : *Messer avocat, apprenez une autre fois à con-*
» noltre mieux les gens.» Ces rubans me font sou-
 venir de M. d'Uxelles (1), le rousseau, qui étoit
 encore un bonhomme. Madame Coinard, marchande
 de dentelles de la rue Aubry-le-Boucher, avoit ap-
 porté plusieurs pièces de dentelles d'Amiens chez
 madame de La Vrillière, où il étoit : elle en trouva
 une à dire, et disoit, après l'avoir bien cherchée : « Je
 » n'accuse personne ; mais j'ai opinion que je n'au-
 » rois point perdu ma pièce de dentelles, si ce
 » grand gentilhomme rousseau n'eût point été ici. »

Pour revenir à Clinchamp, il fut enfin réduit en
 si pitoyable état, qu'on disoit que le matin il appe-
 loit un crieur d'eau-de-vie, par qui il se faisoit allu-
 mer un misérable fagot pour se lever, et que le soir
 il appeloit l'oublieur pour se faire débouter ; et il les
 y obligeoit, disoit-on, le pistolet à la main (2).

(1) Allié des Phélippeaux. (T.)

(2) Ce trait a été recueilli par Oudin, écrivain médiocre, qui
 parolt avoir été attaché au marquis de Sévigné. Voici le passage
 de sa *Nouvelle* intitulée *le Chevalier de l'Industrie* ; son recueil
 est dédié au fils de la célèbre marquise : « Quand je n'ai personne
 » pour me servir, lorsque le soir je suis rentré dans mon logis,
 » faisant semblant de vouloir jouer aux oublies, j'appelle par ma
 » fenêtre un oublieux, mais aussitôt qu'il est monté dans ma
 » chambre, feignant d'être surpris de quelque mal subit qui m'o-
 » blige à me coucher promptement, je me fais tirer mes bottes
 » par le compagnon, ensuite de quoi je lui donne le bonsoir
 » pour sa récompense. Les matins, un crieur d'eau-de-vie ayant
 » été appelé de la même sorte, ne part point d'avec moi qu'il
 » n'ait nettoyé mes habits, en me vendant pour deux ou trois
 » doubles de sa marchandise, ce qui me sert de repas pour tout
 » le jour. » (*Nouveau recueil de divertissemens comiques*. Paris
 Guillaume de Luynes, 1670, in-12, p. 78.)

Cet homme pourtant trouva à se marier, quoique son père ne fût point mort. Il n'étoit pas mal, comme j'ai dit, avec cette madame de La Forest-Montgomery, que le bonhomme de La Force vouloit épouser. Il ne faisoit seulement que coucher avec elle. Il n'étoit pas le seul, si je ne me trompe, car elle dit une fois à des dames : « Je suis peureuse, et pour cela » je fais coucher un petit page dans ma chambre. » Au même temps, l'unique page qu'elle avoit vint parler à elle; il paroissoit bien dix-sept ans, et n'étoit pas trop petit pour son âge : elles se mirent à rire et en firent le conte à tout le monde. Clinchamp, pour l'attraper, fit si bien, que M. d'Orléans lui écrivoit souvent des lettres fort obligeantes, par lesquelles il lui donnoit lieu d'espérer quelque grande récompense. Cette pauvre femme fut ainsi dupée et l'épousa. Il la mangea autant qu'il put, et étoit ravi de dire : « Qu'on donne l'avoine à mes sept chevaux » de carrosse. » Quand il venoit des ouvriers apporter des parties, elle vouloit les payer, car elle n'est pas friponne, mais elle est un peu folle : « Madame, » lui disoit-il, ne vous amusez point à cela; vous » irez prendre là de mauvaises habitudes. » Quillet m'en disoit autant, me voyant tirer de l'argent pour donner l'aumône.

Cette madame de Clinchamp a les plus plaisants jurons du monde; elle dit : *Le diable fende en quatre la langue à Louise de Montgomery ! Cent mille pipes de diables puissent-elles m'entrer dans le corps et y vivre trois mois à discrétion* (1) !

(1) La baronne de Clinchamp fit élever dans l'église de Saint-Sulpice un monument à la mémoire de son mari, et elle y fit graver une épitaphe que Mégrét nous a conservée. Nous l'insé-

CCLIX

MADAME DE LA ROCHE-GUYON

ET BENSSERADE.

La comtesse de La Roche-Guyon (1) demeura

roné ici, parce qu'elle fait un contraste singulier avec le récit de notre caustique écrivain. « Passant, si la mort avoit égard à la » noblesse du sang, à la bonté du cœur, et à la vivacité de l'es- » prit, ce marbre ne t'apprendroit pas que cy devant repose le » corps de messire Bernardin de Bourqueville, baron de Clin- » champ, gentilhomme de Monsieur le duc d'Orléans. Sa nais- » sance l'approcha des plus grands du royaume; son esprit le fit » estimer digne de leur familiarité, et son courage de leur pro- » tection. Il eut de la prudence pour entreprendre, et de la » promptitude pour exécuter. Son intelligence à découvrir les » défauts fut cause qu'il voua son amitié à peu de personnes, » mais il la leur garda inviolablement. Sa prudence lui fournit » des amis que la douceur de son entretien lui conserva, et » l'excellence de son esprit lui fit des envieux que sa généro- » sité vainquit. Sa constance s'opposa à une partie des accidents » de sa vie, et sa valeur termina les autres. Il suivit S. A. R. en » Lorraine et dans toutes les conquêtes, l'espace de vingt-six » ans, où l'ardente passion qu'il avoit pour son service le pou- » voit porter. Ses intérêts ne l'attachèrent jamais. Il n'eut d'in- » quiétude pour acquérir du bien qu'afin d'avoir des moyens » d'en faire. Enfin sa mort fut aussi tranquille que sa vie avoit » été traversée. Ses amis le regrettèrent et ses ennemis sont » contraints de le regretter. Il mourut le dix-septième jour de dé- » cembre 1649. Louise de Montgomery, son épouse, issue de » cette illustre race dont elle porte le nom, et héritière des ver- » tus de ses ancêtres, ne trouvant plus de satisfaction que dans » sa douleur, tâche de la rendre immortelle par ce marbre » qu'elle a fait poser en mémoire de leur cordiale affection. » (*Epitaphia selecta sæculi currentis*. Recueil manuscrit déjà cité, p. 79. *Bibliothèque de l'éditeur*.)

(1) Catherine-Gillone Guyon de Matignon, née en 1601, ma-

veuve à vingt ans, et sans enfants, du frère de M. de Liancourt (1). Son mari et elle firent le plus fou mariage qu'on ait jamais vu ; car, bien qu'il eût de l'esprit, il ne laissoit pas d'être extravagant, et elle, comme vous verrez par la suite, l'étoit encore plus que lui. Elle ne fut pas plus tôt veuve qu'elle se mit à faire la duchesse ; son mari, à la vérité, avoit eu un brevet de duc, car madame de Guercheville, sa mère, demanda cela pour récompense ; mais en ce temps-là, si on n'avoit été reçu au parlement, on n'entroit point en carrosse dans le Louvre, comme on fait aujourd'hui, et les femmes n'avoient point le tabouret. Pour faire mieux la duchesse, elle augmenta de beaucoup sa dépense, et fit si bien qu'avec dix mille écus de rente qu'elle pouvoit avoir (2), elle ne laissa pas de s'incommoder ; cela l'obligea parfois à faire des éclipses de deux ou trois ans, et puis elle ressortoit, comme de dessous la terre, plus florissante que jamais, et toujours avec de nouvelles livrées et tout extraordinaires. On étoit si accoutumé à cela qu'on n'y prenoit plus garde, et enfin on fut très-long-temps sans parler d'elle en aucune sorte.

Il y a dix ans à cette heure que, m'étant trouvé à l'hôtel de Rambouillet, j'en ouïs conter une fort

riée à François de Silly, comte, puis duc de La Roche-Guyon.

(1) Le comte de La Roche-Guyon (François de Silly) étoit frère utérin de Roger du Plessis-Liancourt, duc de La Roche-Guyon, sa mère ayant épousé en deuxièmes noces Charles du Plessis-Liancourt, marquis de Guercheville.) *Mémoires de l'abbé de Choisy*, dans la *Collection Petitot*, 2^e série, LXIII, 515.)

(2) M. de Liancourt lui devoit beaucoup ; Matignon lui devoit quarante mille écus qu'elle quitta pour vingt-cinq. Elle avoit l'hôtel de La Roche-Guyon, et pour cent mille écus de bijoux. (T.)

plaisante histoire. Un Italien, qui avoit succédé à Silésie (1), ayant ouï nommer madame de La Roche-Guyon, entra dans le cabinet de madame de Rambouillet, et dit : « Madame, j'en sais plus de nouvelles que personne. Il y a trois mois, ou environ, » qu'un cordelier italien me dit que madame la » comtesse de la Roche-Guyon l'avoit prié de lui » adresser quelque gentilhomme italien qui connût » fort bien toutes les bonnes maisons d'Italie, et qu'il » me prioit de l'aller trouver : j'y fus. Elle me dit » qu'elle avoit un million et demi de bien, qu'elle » avoit été mariée et n'avoit pas été heureuse en » mariage. J'ai dessein de me remarier ; mais je me » suis si mal trouvée des gens de mon pays, que je » me suis résolue d'épouser un étranger. J'ai jeté » les yeux sur toutes les nations chrétiennes : les Allemands me semblent trop grossiers ; pour les » Espagnols, il y a trop d'antipathie entre les Français et eux ; les Anglois sont hérétiques, et je conclus pour les Italiens. Dans ce dessein, j'ai voulu » vous voir pour savoir de vous quels sont les grands » partis d'Italie ; car, pour vous dire la vérité, je » n'ai pas cru qu'il fût à propos qu'une personne de » mon âge demeurât veuve. » (Notez qu'il y avoit vingt ans qu'elle l'étoit.) « Nommez-moi, ajouta-t-elle, les princes souverains d'Italie. — Madame, » lui répondis-je, il y en a plusieurs ; mais ils le portent bien haut, et ne veulent guère épouser » que des souveraines ou des filles de souverains. — Ah ! dit-elle en m'interrompant, ils ne se méprennent guère quand ils épouseront des personnes

(1) Meneur de M. de Rambouillet. (T.) (Voyez plus haut t. IV, p. 121.)

» de ma naissance ; je suis du sangroyal de France (1).
» — Je le crois, repris-je, mais le grand-duc et le
» duc de Modène sont mariés, et le duc de Savoie,
» le duc de Mantoue et le duc de Parme sont bien
» jeunes. — N'y en a-t-il point d'autres ? répliqua-t-
» elle. — Il y en a d'autres, dis-je, mais ils ne sont
» pas souverains, ni même de maison souveraine.
» Par exemple, à Rome, il y a tels et tels qui sont
» mariés ; entre ceux qui ne sont point mariés, le
» plus riche est le prince Caïetan. — C'est celui que
» je veux, dit-elle ; et, pour cela, il faut que j'aille
» en Italie ; mais devant je serai obligée de faire un
» voyage en Normandie pour vendre mes terres et
» en faire de l'argent ; cependant prenez la peine
» d'aller trouver M. le chevalier de La Valette ; il
» doit retourner bientôt à Venise, demandez-lui es-
» corte pour moi jusques au plus près de Lorette
» qu'il se pourra, car je feindrai d'y aller. — Moi
» qui voulois voir ce que deviendrait cette aventure,
» je fus trouver M. le chevalier de La Valette de la
» part de madame la duchesse de La Roche-Guyon.
» — La duchesse de La Roche-Guyon ? dit-il, je ne
» la connois point. Où demeure-t-elle ? — Dans la rue
» des Bons-Enfants, à l'hôtel même de La Roche-
» Guyon. — Ah ! je vous entends, Dites-lui que je

(1) Elle étoit fille du comte de Thorigny, fils du maréchal de Matignon, de la maison de Guyon, de Normandie ; La Moussaye en est une branche. Ce Thorigny avoit épousé une cadette de Longueville, sœur de la marquise de Belle-Isle. De quatre qu'elles étoient, les deux autres avoient mieux aimé être religieuses que de ne pas épouser des princes. La grand'mère de la comtesse de La Roche-Guyon, aussi grand'mère de M. de Longueville d'aujourd'hui, étoit de Bourbon. (T.) — C'étoit Marie de Bourbon-Vendôme, duchesse d'Estouteville, comtesse de Saint-Paul.

» suis à son service, et que si elle peut partir quand
» je partirai, car je ne dépends pas de moi, je l'ac-
» compagnerai très-volontiers. — Je me lassai de
» cette extravagante, et je ne l'ai pas vue depuis.»
L'Italien finit ainsi son historiette.

J'ai su qu'effectivement elle avoit donné dix mille livres à un petit-père pour lui louer un palais à Rome, et lui retenir des estafiers. Le moine lui fit de belles parties, et elle ne retira rien de cet argent. Si le chevalier de La Valette n'eût point été arrêté à Paris durant le blocus, elle partoît avec lui à trois jours de là.

Dans sa fantaisie d'épouser un prince, elle pensa épouser ce fou de Wirtemberg, dont il est parlé dans l'historiette de madame de Rohan-Chabot. Depuis, je n'ai point ouï dire qu'elle ait parlé de voyager, mais j'ai bien ouï dire qu'elle entretenoit Bensserade (1), et qu'elle prenoit le chemin de l'hôpital au lieu de celui d'Italie. Elle fit faire un meuble de dix mille écus qu'elle ne fit servir qu'un jour ; après il fut toujours dans un grenier, où il s'est gâté. On disoit qu'elle dépensoit horriblement en bains et en odeurs ; peut-être étoit-ce pour baigner et pour parfumer Bensserade, qui est rousseau : ce garçon l'avoit cajolée avant qu'elle eût la vision de se marier. Il avoit besoin, et ne regardoit pas qu'elle étoit fort petite, et qu'il ne lui restoit rien de ce qu'elle avoit eu de joli en sa jeunesse. Il avoit une maison

(1) Isaac de Bensserade naquit en 1612 et mourut en 1691. Paul Tallemant, de l'Académie Française, cousin de l'auteur de ces *Mémoires*, a été l'éditeur de ses *OEuvres*. *Le Discours sommaire touchant la Vie de M. de Bensserade* est de cet abbé Tallemant. Quoiqu'il ait fait à l'éloge une part assez large, on reconnoît qu'il a mis à contribution les *Mémoires* de son parent.

à l'année, auprès de l'hôtel de La Roche-Guyon, un carrosse à couronnes, trois laquais ; il avoit de la vaisselle d'argent chez lui, et n'étoit pas trop mal meublé. Cependant, il étoit plus chagrin qu'il n'avoit été de sa vie ; je pense qu'il s'ennuyoit de baiser la vieille. Il prit une vision à cette femme d'aller en Jérusalem ; puis Bensserade et elle se brouillèrent, et insensiblement les trois laquais furent réduits à un, et le carrosse disparut ; il roula jusqu'en 1651. Bensserade disoit que ses chevaux étoient malades. Madame de La Roche-Guyon se retira en ce temps-là à l'hôtel d'Angoulême. On disoit qu'un homme qui étoit à elle étoit accusé de fausse monnoie : elle parut après, et cet homme disoit en avoir eu son abolition ; mais le carrosse de Bensserade ne reparut plus.

Ce garçon est fils d'un hobereau (1) qui étoit, à ce qu'on m'a dit, un peu parent du cardinal de Richelieu ; cependant jamais il n'en a eu que deux cents écus de pension. Pour sa mère, le cardinal ne l'a jamais voulu voir, à cause de sa mauvaise vie. Il étoit encore en philosophie, au collège de Navarre, quand il fit la *Cléopâtre* (2), car il a du génie, mais il ne sait rien. Au sortir de là, il devint amoureux de la fille aînée de madame de Saintot ; il n'étoit pas mal avec la demoiselle ; mais la mère les chicanoit ; et quand ils se trouvoient chez elle, le soir, l'un auprès de l'autre, pour les empêcher de chuchoter, elle mettoit un siège entre deux, avec un flambeau dessus. Chabot en conta aussi à cette

(1) *Hobereau*, petit gentilhomme.

(2) Cette pièce, imprimée en 1636, est dédiée au cardinal de Richelieu.

filles, et ce fut contre lui que Bensserade fit cette pièce où il y a :

Il est sot et me fait ombrage,
Car elle est sotte comme lui.

La mère en fut terriblement courroucée, et ne lui vouloit point pardonner. Enfin, il s'alla mettre à genoux auprès d'elle à l'église, et jura qu'il ne se lèveroit jamais, si elle ne lui faisoit grâce. Elle en étoit peut-être à cet endroit du *Pater* : *Sicut dimittimus debitoribus nostris*, et elle lui pardonna.

Enfin, le duc de Brezé lui donnoit pension (1), et il le suivit une fois sur la mer ; mais il démentit bien le sang des Abencerrages, dont il se disoit issu ; car, dans un combat, on dit qu'il se mit à fond de cale, et que comme quelqu'un lui eut dit que les coups de canon à fleur d'eau étoient les plus dangereux : « Hélas ! s'écria-t-il, où est-ce donc que je » me fourrerai ? ». Après, il se poussa le mieux qu'il put à la cour, et par le moyen de Lyonne, qui se divertissoit à faire des bouts-rimés avec lui au cabaret, il eut quinze cents livres de pension de la Reine, et même il toucha quatre mille livres pour aller en Suède faire compliment à la Reine, qui avoit pensé être assassinée par un régent de collège hors-du-sens ; on croyoit qu'il la tiendrait en belle humeur. Il n'y alla pas pourtant, mais l'argent lui demeura. Il a de la vivacité d'esprit, mais il a une présomption enragée, et souvent il lui est arrivé de dire des sottises en pensant dire de plaisantes choses (2). Pour sa cervelle, vous en allez juger. Il fit

(1) En allant à Orhitelle, il demanda une abbaye pour Bensserade ; il l'auroit eue enfin, s'il eût vécu. (T.)

(2) Guerchy disoit à Bensserade : « Mandez-moi si les fines de

des couplets de chansons sur toutes les filles de la Reine; il s'étoit acharné sur Saint-Michel; il en fit de même sur Ségur, qui fut la doyenne en sa place. En voici un :

Quelle injustice pour Ségur !
Elle est blanche, elle est blonde,
Et trouve à tout le monde
Le cœur un peu dur.
Je la vois réduite
En un étrange point;
Ses amants sont en fuite,
Et son embonpoint
Ne les rappelle point (1).

Déjà il avoit dit dans l'*Adieu* de Neuillan qui s'alloit marier :

Ségur, excusez-moi si je suis incivil
De passer devant vous (2).

Et, en plein cercle, elle lui dit : « M. de Benserade, vous avez fait des vers contre moi. Dans notre race il n'y a point de poètes pour vous rendre la pareille; mais il y a bien des gens qui vous traiteront en *poète* si vous y retournez. » Ce fut elle qui avertit M. de Châtillon que Benserade avoit fait le couplet que voici :

Châtillon, gardez vos appas
Pour quelque autre conquête;

« la reine de Suède ont une aussi impertinente Dupuy que nous. » (T.) Madame Dupuy étoit gouvernante des filles de la Reine. Benserade lui a adressé une *très-humble Remontrance*. (*Œuvres de Benserade*, 1698, in-8°, 1^{re} partie, p. 58.)

(1) Ces vers ne se trouvent pas dans les *Œuvres* de Benserade.

(2) *Œuvres de Benserade*, première partie, p. 56. On y lit :

Pardonnez-moi, Ségur, si je suis incivil
De passer devant vous.

Si vous êtes prête
Le Roi ne l'est pas;
Aveeque vous il cause,
Mais en vérité,
Il faut quelque autre chose
Pour votre beauté
Qu'une minorité (1).

Madame de Châtillon lui dit : « Vraiment, mon-
» sieur de Bensserade, je vous ai bien de l'obliga-
» tion de faire comme cela des chansons sur moi. »
Mais le mari lui dit : « Mon petit ami, s'il vous arrive
» jamais de parler de madame de Châtillon, je vous
» ferai rouer de coups de bâton. » Il fut quelque
temps après cela sans oser se montrer, car cette in-
fortune lui arriva en un temps qu'il étoit mal avec
Lyonne, et voici pourquoi. Le beau-père de Lam-
bert tenoit alors cabaret à Bel-Air, près de Luxem-
bourg ; Bensserade lui devoit cinquante écus pour
dépense de bouche, car il avoit été comme en pension
là-dedans quelque temps. La femme pria de Les-
sins, neveu de Lyonne, car la voix d'Hilaire et celle
de Lambert attiroient beaucoup d'honnêtes gens
dans cette maison, de dire à Bensserade, qui alors
avoit les quatre mille livres de son ambassade
échouée, et quinze cents livres de sa pension, de lui
payer les cinquante écus. Il le promit jusqu'à trois
fois ; enfin il dit qu'il l'avoit payée, et cela s'étant
trouvé faux, Lessins le dit à Lyonne, qui, déjà en
colère de ce que ce garçon avoit publié des bouts-
rimés de sa façon, ce qu'il lui avoit défendu, ne le
voulut plus voir. On fut contraint de céder ces cin-
quante écus à un valet de pied de M. d'Orléans, qui

(1) Ce couplet n'est pas dans ses *OEuvres*, mais on le trouve
dans les Recueils manuscrits du temps.

tourmenta tant Bensserade, qu'il le fit enfin payer.
Scarron, qui n'aimoit pas Bensserade, après avoir
daté une fois :

L'an que le sieur de Bensserade
N'alla point en son ambassade,

data ainsi l'année suivante :

L'an que le sieur de Bensserade
Fut menacé de bastonnade.

Depuis, il se rajusta peu à peu avec Lyonne, qui
souffrit enfin qu'il allât chez lui.

En ce temps-là Bensserade commença fort à dé-
choir ; ses premières pièces sont bien plus raisonna-
bles ; il y a au moins presque toujours deux bons vers
pour deux méchants. Il en fit alors une, où il disoit
à une femme :

Et vous avez cent choses
Par-delà la beauté.

Je lisois cette pièce devant une femme, et je m'ar-
rêtai exprès après ces vers,

Et vous avez cent choses....

« Hélas ! dit-elle, il n'en faut point tant : on est quel-
» quefois bien empêché d'un. » On fit un couplet
contre lui sur l'air de *Grand Guenippe*.

Bensserade,
Bensserade,
Pourquoi pus-tu tant ?
— J'ai le pied fin et le gousset friand,
Et je n'ai point d'argent
Pour avoir des chaussons blancs.

On le faisoit enrager en l'appelant *le poète Bens-
serade*, car des voleurs dirent dans leur déposition
qu'ils avoient volé un soir *le poète Bensserade*. « Hélas !

» dit-il, ils ne me prirent que deux quarts d'écu;
 » mais ils m'ôtèrent mon manteau; pour ma montre,
 » je la coulai dans mon caleçon, et trépignois des
 » pieds, de peur qu'ils n'entendissent le balancier.
 » Le cocher de celui avec qui j'étois dit naïvement
 » aux voleurs : Messieurs, avez - vous fait? irai-
 » je ? (1) »

La plus raisonnable action que Bessserade ait faite de sa vie, ce fut que M. de Châteauneuf ayant été fait garde des sceaux pour la seconde fois, en 1650, il fit en sorte que la pension que Gombauld avoit sur le sceau fût continuée : il étoit des amis de madame de Leuville, femme du neveu du garde des sceaux, et il la fit agir comme il falloit; après il écrivit un billet à Gombauld, sans signer, par lequel on l'avertissoit que l'affaire étoit faite, et qu'il en avoit l'obligation à madame de Leuville, à madame de Villarceaux, sa belle-sœur, à madame de Chaulnes, la vidame (2), à madame de..... (3), et au président de Bellièvre, et ne parloit point de lui.

(1) Loret raconte plaisamment le vol fait à Bessserade, mais il est assez discret pour ne pas le nommer.

Un des chers mignons du Parnasse
 Reçut aussi même disgrâce ;
 On prit la peine de le voler,
 Dont il ne peut se consoler. ...

.

On lui prit.

Un ravissant sonnet sur *Job*,

Que par raison, ou par manie,

Plusieurs aimoient mieux qu'*Uranie*, etc.

(*Muse historique*. Lettre du 5 novembre 1650.)

(2) Françoise de Neuville-Villeroy, femme de Henri-Louis d'Alberg d'Ailly, duc de Chaulnes, vidame d'Amiens.

(3) Il y a ici un nom que l'on n'a pas pu lire. On voit, dans l'historiette de *Gombauld*, que sa pension fut rétablie à la prière

L'abbé Tallemant (1) dit que cela vient de ce qu'un jour il dit à Bensserade que Gombauld faisoit cas de sa poésie. A la vérité il avoit été prié de prendre cette peine par quelque ami de Gombauld, et ne s'en étoit pas avisé de son propre mouvement ; aussi n'étoit-il pas tenu de savoir que l'autre fût en nécessité. Nous parlerons de lui dans les *Mémoires de la Régence*.

CCLX

MADAME DE CASTELMORON (2).

Madame de Castelmoron étoit héritière de Vicose, une maison de gentilshommes de Gascogne, et avoit trente mille livres de rente. On la maria à un cadet de La Force, frère du duc d'aujourd'hui. Cet homme n'avoit pas vingt mille écus de partage, étoit et est encore un petit homme fort mal bâti et qui n'a rien de recommandable en lui que d'entendre bien la chasse. Elle n'étoit point mal faite, et ne manque nullement d'esprit.

A la première guerre de Bordeaux (1650), il arriva à cette femme une assez étrange aventure. Saint-Geniez, aujourd'hui gouverneur de Brienne pour le cardinal Mazarin (c'est un cadet de Navailles), comme lieutenant-général, commandoit un quartier vers les

de mesdames de Chauines-Villeroy, de Rhodes, de Bois-Dauphin et de Leuville. (Voyez tome iv, page 146.)

(1) François Tallemant des Réaux, aumônier du Roi, membre de l'Académie Française, frère consanguin de l'auteur.

(2) Marguerite de Vicose, dame de Casenave, femme de François de Caumont, marquis de Castelmoron.

landes de Bordeaux, où cette femme a une maison appelée Casenave. Il fit connoissance avec elle : on avertit le mari qu'il y avoit de la galanterie entre eux. Cependant Saint-Geniez est un garçon qui a une jambe de bois, et, ce qui est de plus difforme, sa véritable jambe n'est point coupée, mais elle lui est inutile, et du pied il se touche quasi le derrière ; avec cela il a un bras si fort collé contre le corps, qu'il ne s'en sert quasi point ; il a peu d'esprit, mais beaucoup de cœur. Le mari, à ce qu'elle dit, avoit déjà été excité contre elle par ceux de sa famille : elle dit que le duc, alors le marquis de La Force, avoit été amoureux d'elle, qu'elle en avoit des lettres d'amour, et qu'il étoit enragé contre elle de ce qu'elle l'avoit rebuté. D'autres disent que c'est une coquette, et qu'on en avoit déjà médité à Bordeaux, avec je ne sais quel médecin. Un jour, durant les premiers troubles, Castelmoron vit un paysan qui, voulant entrer dans le château, se retira dès qu'il l'aperçut ; il l'appelle ; cet homme s'enfuit ; il court après lui, et enfin le fait revenir. Ce paysan lui avoue qu'il apportoit des lettres, et qu'il avoit ordre de les donner secrètement au maître d'hôtel. Castelmoron les prend ; il y en avoit deux, une à cet homme, par laquelle on le prioit de rendre l'autre à madame. Le mari ouvre celle de sa femme ; il y voit des lignes en chiffres en deux ou trois endroits différents ; le voilà en colère : il va brusquement demander à sa femme les clefs de sa cassette, de son cabinet et de tous ses coffres. Elle eut beau haranguer, il fallut enfin les donner. Il prend tout ce qu'il trouve de lettres, qui n'étoit pas un petit paquet, car cette femme se pique d'écrire à tous les beaux esprits de province, et reçoit une infinité de lettres ; et avec cela il s'en va à

Castelnau (1) trouver tous les MM. de La Force, qui y étoient alors assemblés. Là on se met à déchiffrer cette lettre, et, après y avoir bien rêvé, ils crurent l'avoir déchiffrée, et qu'il y avoit en un endroit, *consolez-vous de la mort de votre petite, à la première vue nous réparerons cette perte*. Par l'avis de la parenté, le mari écrit à sa femme que le bien de leurs affaires l'obligeoit à demeurer à Castelnau, et qu'elle l'y vînt trouver aussitôt la présente reçue. Elle va consulter sa mère, remariée au comte de Cabrières; cette femme n'est point d'avis qu'elle y aille : « Te- » nez-vous chez vous, vous y êtes la maîtresse. » Celle-ci se dérobe et s'y en va avec sa fille aînée, un enfant de sept à huit ans : au même temps, on pratique un brave qui querelle Saint-Geniez; ils se battent; mais le pauvre brave ne se trouva pas bien du tour d'ami qu'il faisoit à MM. de La Force; car Saint-Geniez le tua. Madame de Castelmoron arrivée, on la fait mettre sur la sellette : elle se défend fort bien, car elle ne manque pas de courage, non plus que d'esprit. Le vieux duc étoit pour elle, et il en pleuroit de compassion : elle étoit toujours à table auprès de lui, et, pour plus grande sûreté, ne mangeoit que de ce qu'il mangeoit.

Le mari, au bout de quelque temps, fait semblant d'être satisfait, et parle de s'en retourner : on ne dit rien au bonhomme de ce qu'on avoit résolu. Ils partent; mais ils n'eurent pas fait deux lieues, que voilà des gens armés qui l'emmènent toute seule dans un vieux château à chats-huants. Ce coup-là elle crut être morte; mais pour ne pas leur donner lieu de

(1) Madanie de Castelmoron étoit fille de Henri, baron de Castelnau, et de Marie de Favart. (Père Anselme, iv, 472.)

pouvoir dire qu'elle étoit morte de sa mort naturelle, elle se résout à ne manger que des œufs en coque et à ne boire que de l'eau. Voyant sa résolution, ils firent une mine qui fit sauter tous les planchers du corps de logis où elle étoit, dans l'instant que, par bonheur, elle étoit entrée dans un petit cabinet qui étoit dans l'épaisseur du mur. Cette espèce de miracle touche le mari; il croit qu'elle est innocente, et que c'est pour cela que Dieu l'a sauvée, car c'est un bigot entre les huguenots. La marquise de La Force en est de même, et, persuadée du crime de cette femme, elle croyoit qu'une adultère étoit digne de mille morts; il pouvoit aussi y avoir de la jalousie, à cause de son mari, si ce que dit madame de Castelmoron est véritable. Le mari se jette aux pieds de sa femme, lui demande pardon, et elle retourne avec lui.

Comme j'ai déjà dit, elle est la maîtresse, gouverne tout; lui ne se mêle de rien: il y a quelque douceur à cela; d'ailleurs un mari est nécessaire à une galante. La mère avoit commencé un procès à Bordeaux; on jette les informations au feu. Elle a su depuis que la famille avoit mis dans la tête de Castelmoron le plus ridicule scrupule du monde: elle étoit grosse; on suppose combien il y avoit qu'il n'avoit couché avec elle, et on lui fait promettre d'en faire justice si elle n'accouche précisément dans les neuf mois. Par bonheur elle y accoucha.

Quelques années après, Isarn (1), garçon bien fait, qui a bien de l'esprit, et qui fait joliment des vers,

(1) Il s'appeloit Isarn et mourut vers l'année 1672. On a conservé de lui une jolie pièce en prose et en vers, intitulée *le Louis d'or*; elle est adressée à mademoiselle de Scudéry. (Voyez le *Recueil de pièces choisies*, dit de La Monnoye; La Haye, 1714, in-8°, II, 241.)

fit connoissance avec elle à Toulouse; il avoit déjà été plusieurs fois à Paris; je ne doute pas qu'il n'en ait eu toutes choses. Il alla même avec elle à la campagne; et, à Paris, où il vint ensuite, elle lui écrivait sans cesse; même il découvrit que son valet avoit été gagné et que la demoiselle de la dame avoit commerce avec lui pour savoir toutes les galanteries de son maître. Il trouva moyen de retirer toutes les lettres de la suivante que ce valet gardoit, et puis il le renvoya tout doucement.

Enfin la conduite de la dame a justifié le mari et la famille du mari. Elle a fait encore d'autres galanteries, et puis elle a changé de religion; même elle voulut faire accroire à la cour que ses filles, qui sont déjà assez grandes, vouloient en faire autant. Il fallut les faire venir et les mettre en séquestre : elles déclarèrent qu'elles vouloient être de la religion de leur père.

CCLXI

RÉNEVILLIERS.

Rénevilliers s'appelle Henri Barjot. Son père étoit maître des requêtes et s'appeloit M. de Marchefroid. Cet homme ne fut pas le meilleur ménager du monde; il ne laissa pas pourtant de conserver assez de bien pour pourvoir honnêtement ses enfants, et Rénevilliers, quoique cadet, a quatre mille livres de rente de partage. Il se fit d'épée, car ils sont de bonne famille. Il acquit de la réputation, se battit en duel et eut avantage. Il quitta bientôt le service et se mit à faire une vie assez bizarre. Son frère

ainé, nommé d'Auneuil, faisoit le gentilhomme, sans porter les armes ; il n'étoit point marié. Rénevilliers, qui ne vouloit point qu'il se mariât, car il est horriblement avare, et il espéroit que ce frère, qui se portoit bien, et qui n'a qu'un an de plus que lui, mourroit, et il avoit soin de le remettre bien avec une certaine femme dont il étoit amoureux ; car ils se brouilloient souvent cette femme et lui ; et le jour qu'ils devoient se revoir, notre homme alloit à la chasse, et leur apportoit toujours quelque couple de perdrix. Mais malgré tous ses soins, ce frère se maria avec la sœur de Saint-Étienne, dont nous avons parlé, nièce du père Joseph. Cela mit notre cadet en si méchante humeur, et lui tenoit si fort à la tête, qu'il ne pensoit à autre chose, ni nuit ni jour ; et on m'a dit qu'une nuit qu'ils étoient couchés en même chambre dans une hôtellerie, je crois qu'ils avoient eu quelques différends sur leurs partages, Rénevilliers, tout en dormant, ou du moins faisant semblant de rêver, alla l'épée à la main pour tuer son frère, qui n'avoit point encore d'enfants ; mais ce frère se réveilla fort à propos. Toute leur vie les deux frères ont eu maille à partir. Le commencement vint de ce que Rénevilliers fut forcé de tuer un gentilhomme de leurs voisins ; et voici comment. Leur père avoit laissé perdre beaucoup de droits, de sorte qu'eux, les ayant voulu rétablir, eurent bien des démêlés avec leur voisinage. Un jour que notre homme étoit à l'affût dans un bois, où il prétendoit droit de chasse, celui à qui étoit le bois survint, et en l'appelant *Petite Ecritoire*, car Rénevilliers étoit fort jeune, va à lui l'épée à la main. Rénevilliers lui dit que s'il avançoit, il le tueroit : l'autre ne laissa, et Rénevilliers en fit

comme il eût fait d'un lapin. Cette affaire leur coûta beaucoup, et comme elle avoit eu lieu pour conserver les droits de leur terre, il prétendoit que toute la famille y contribuât. Il arriva aussi longtemps après que, des gens de guerre voulant loger à Auneuil, il contrefit l'aide de camp, et, changeant leur route, les envoya chez un homme de robe de leurs voisins ; mais cet homme, qui avoit du crédit, le fit condamner aux dépens. Je me souviens qu'on le faisoit enrager quand on l'appeloit *M. l'aide de camp*. Il prétendoit encore qu'on le remboursât de ces frais-là. Enfin ils s'accommodèrent.

Rénevilliers a toujours aimé le sexe, mais à son profit. Il étoit grand et bien fait, et baisoit une fruitière pour avoir du dessert, une bouchère pour de la viande, et une grainetière pour de l'avoine. Il est vrai qu'il paya une fois une pourpointière en la plus plaisante monnaie du monde. Une vieille femme veuve, de la rue de la Pourpointerie (1), avoit longtemps habillé ses laquais, de sorte qu'il lui devoit une assez grosse somme : cette femme l'alloit voir souvent et lui présentoit toujours ses parties ; Rénevilliers la remettoit de jour à autre, et cependant il cherchoit quelque invention pour ne pas payer. Enfin il lui dit une fois : « Venez demain matin à » dix heures, je vous donnerai contentement. » La vieille fut dès neuf heures dans sa chambre : il envoie chercher à déjeuner, la fait boire, la met en belle humeur, et tout d'un coup il la pousse sur le lit, où il la contenta si bien, qu'après cela elle prend ses parties, les jette au feu, et lui dit : « Allez, vous

(1) On appeloit alors ainsi la rue des Lombards.

» ne méprisez point vieillesse ; il ne sera jamais dit
» que je demande rien à un si honnête homme que
» vous. »

Il chercha dix ans durant à tromper en mariage, comme il avoit fait en concubinage ; mais il pensa bien être trompé lui-même. Une marieuse de gens, on appelle cela vulgairement une *apparieuse*, qui se nommoit, disoit-on, *dame Bricolleuse*, lui proposa un parti de conséquence, et lui dit qu'il se trouvât à Saint-Gervais, un tel jour pour voir la dame. Elle lui conseilla, lui protestant qu'elle ne faisoit point de conscience de le servir au préjudice d'un autre, d'emprunter l'équipage de quelqu'un de ses amis. Rénevilliers emprunta donc l'habit et le train d'un seigneur de la cour qu'il connoissoit, et entre à Saint-Gervais suivi d'un page, qui lui portoit un carreau avec de l'or, et d'assez bon nombre de laquais ; il n'y fut pas plus tôt que la *Bricolleuse* l'accoste, et lui montre une femme de bonne mine, bien vêtue, et qui n'avoit pas moins de suite que lui ; ils se regardent long-temps tous deux, et enfin le galant se retire après avoir su le logis de la dame. Il y alla le lendemain et reconnut que la *Bricolleuse* les trompoit tous deux, et il coucha bientôt avec cette créature et sans grande peine.

Il lui arriva une assez plaisante aventure au faubourg Saint-Germain. Il s'y promenoit dans un jardin avec une femme dont il étoit amoureux, et ayant trouvé l'heure du berger, il étoit sur le point de mettre l'aventure à fin, et déjà il lui avoit levé la jupe, quand un couvreur, qui les voyoit de dessus un toit, se mit à crier : « Allez f... plus loin. »

Il arriva une chose toute pareille à Habert, secrétaire du Roi, frère aîné du commissaire de l'artil-

lerie et de l'abbé de Cérisy ; il alloit tout de même... une suivante de La Bazinière, dans une hôtellerie des Ardillières à Saumur, quand une sentinelle du château menaça de leur tirer s'ils n'alloient f..... plus loin.

Quoiqu'il cherchât fortune en ville, il ne laissoit pas d'avoir un ordinaire chez lui ; c'étoit une vieille servante, nommé Blanche. Cette femme avoit longtemps servi dans un hôpital ; elle avoit appris cent recettes, et dans la Ville-Neuve-sur-Gravois (1), près la porte Saint-Denis, où Rénevilliers logeoit pour avoir une chambre à meilleur marché, elle servoit de chirurgien, saignoit, renouoit, etc. Elle y étoit connue de tout le monde, jusqu'aux petits enfants. Son maître ne l'étoit pas moins ; et quand on disoit *M. le baron*, on entendoit Rénevilliers. Blanche le plus souvent composoit elle seule tout son train, car comme il vivoit un peu en Bohême, la plupart du temps il n'avoit pas un pauvre laquais, et plusieurs fois il est arrivé à Blanche de l'aller quérir le soir en ville, montée sur son cheval, avec un flambeau à la main et une épée au côté.

Au commencement de la régence, espérant attraper un bénéfice, il se mit à porter la soutane et à

(1) Le quartier qui s'étendoit depuis le couvent des Filles-Dieu, de la rue Saint-Denis, où sont aujourd'hui le passage, la rue et la place du Caire, jusqu'à la rue Poissonnière et le boulevard de Bonne-Nouvelle, étoit désigné, dans le xvi^e siècle, sous le nom de la *Ville-Neuve*. Pendant les guerres de la Ligue, on abattit les maisons de ce faubourg. Ces démolitions avoient rehaussé le terrain, et quand, sous Louis XIII, on commença à rebâtir, tout cet espace fut appelé la *Ville-Neuve-sur-Gravois*. Il ne reste pas aujourd'hui d'autre souvenir de ces dénominations que le nom de la rue *Bourbon-Villeneuve*. (Voyez Jaillot, *Recherches sur Paris, quartier Saint-Denis*, t. II, p. 8.)

faire le dévot ; il disoit qu'en effet il sentoit quelque repentir, et qu'il n'étoit pas trop mal dans le chemin du paradis. Mais la dévotion cessa avec l'espérance du bénéfice, et aussi la soutane ne valoit plus rien. Nous avons su depuis que cette soutane n'étoit point à lui, et qu'un nommé Bouillon, qui avoit été aumônier de Montmoron, la lui avoit prêtée et ne l'avoit pu ravoir. Durant sa dévotion, il se fit donner l'intendance des enfants trouvés du diocèse de Beauvais, car Rénevilliers est en ces quartiers-la (1). Les méchantes langues disoient que c'étoit pour avoir leurs langes et leurs couches. Enfin insensiblement il se défit de toute sa bigoterie, à une croix d'or près, qu'il portoit attachée à son pourpoint avec un ruban violet ; encore s'en défit-il à la fin. Depuis il eut un procès contre M. de Beauvais, qui défendit au curé du village de Rénevilliers de le recevoir à la communion ; je pense que c'étoit à cause de Blanche. Rénevilliers ne s'en prit point au curé ; mais il alla s'en plaindre au bailli de Beauvais, vieux cavalier âgé de quatre-vingts ans, lui représenta qu'il étoit le père de la noblesse, et que c'étoit à lui à faire faire raison aux gentilshommes. Le bailli se moqua de lui. Quelqu'un qui s'y trouva dit après à ce bonhomme qu'il avoit tort de traiter ainsi un homme de cœur et de condition qui s'en pourroit bien prendre à son fils. M. de Villeroi, qui le sut, envoya des gardes à Rénevilliers, qui déclara qu'il n'en vouloit point à ce vieux radoteur ; mais lui, qui

(1) C'est vraisemblablement la terre de Rainvillers, située à cinq quarts de lieue à l'ouest de Beauvais, sur la route de Gournay, dans un lieu aquatique (*Rancrum villa*). La terre d'Auneuil, qui appartenoit au frère aîné, est fort près de là.

ne sait quasi pas lire, il accusa M. de Beauvais d'avoir fait un livre où il y a des choses contre la doctrine de l'Église. Cela s'accommoda avec le temps.

Il y a quelques années qu'il envoya aux filles de madame d'Agamy, chez laquelle il est familier de tout temps, une souris dans une boîte pour leurs étrennes. Elles, pour s'en venger, lui envoyèrent, au nom de leur père, deux bouteilles, l'une d'un vin d'Espagne, et l'autre de décoction. Il se défioit de quelque malice, et, pour s'en assurer, il en fit boire au laquais. Le laquais, qui, averti de tout, savoit laquelle étoit la bonne bouteille, en but volontiers un grand verre : Blanche vient, qui ne le vouloit point croire ; il gage un écu contre elle et le gagne. Aux Rois, il envoie l'autre bouteille à son procureur, qui en fit grande fête à ses voisins, et les convia d'en venir boire ; mais ils pensèrent le gourmer quand ils en eurent goûté. Voilà le procureur outré ; il fait perdre le procès à Rénevilliers, et il fallut rendre à Blanche son écu, et lui en donner encore un autre.

Présentement il parle d'aller en Canada, pour épouser la reine des Hurons, et il n'est pas plus sage qu'il étoit il y a vingt-cinq ans.

CCLXII

MADAME ROGER.

Madame Roger est fille d'un gentilhomme d'entre la Lorraine et le Liège, de bonne maison, mais pauvre. Elle l'appeloit M. le comte de Fermont. Le

nom de la fille, c'est d'Ueil. Sa mère n'étoit pas tout-à-fait si noble ; elle étoit fille d'un chanoine de Toul, qui lui avoit donné un assez gros mariage. Notre madame Roger, étant fille, demeura assez long-temps à Toul en attendant quelque bonne occasion. Enfin, au dernier voyage que le feu Roi fit en ce pays-là, un nommé Roger, fils d'un riche orfèvre de Paris, qui avoit quitté sa boutique et étoit mort quelque temps après, devint amoureux d'elle, l'épousa et l'emmena à Paris. Elle a dit depuis qu'elle avoit cru que Roger étoit gentilhomme, et qu'autrement elle n'eût eu garde de l'épouser. C'étoit une grande femme, assez bien faite, qui parloit sans cesse de sa maison ; et surtout elle étoit insupportable au Cours, car elle ne faisoit que prôner sur les armoiries des carrosses ; d'ailleurs elle avoit de l'esprit comme une Lorraine. Son mari, d'autre côté, ne faisoit que jouer, aller au b..., et ivrogner. J'ai ouï dire à la dame que plus de deux ans durant, après leur mariage, il *petunoit* (1) tous les soirs dans le lit, elle y étant. Il lui arriva une fois une plaisante aventure : il avoit une guenon un soir qu'il prit quelque drogue ; la guenon en but une partie : il la met coucher avec lui à son ordinaire ; sa femme étoit aux champs. La drogue opère pour la guenon comme pour lui ; mais elle n'alloit pas au bassin, et elle foira d'une si épouvantable manière, qu'elle chia sur le nez de Roger et remplit tout le lit d'ordure de l'un à l'autre bout.

Cette femme faisoit fort la prude. Un de mes frè-

(1) Il fumoit du tabac. *Petun* est le nom que les peuples de la Floride donnoient au tabac. Les Bas-Bretons se servent dans la même signification du mot *betun*.

res, nommé Lussac, grand garçon, bien fait et bien dansant, s'avisa de l'entreprendre, et nous déclara hautement qu'il y alloit planter le piquet et que s'il en venoit à bout, il l'en feroit bien marcher droit. Je le trouvois bien hardi de se jouer à une femme qui méprisoit terriblement les gens de la ville : aussi, quoiqu'il y tint le siège fort longuement, n'y fit-il pas grand progrès, et les médisants disoient qu'il lui avoit prêté de l'argent sans coucher avec elle et que, de cet argent, elle en avoit payé un autre galant. Ce galant étoit un gentilhomme lorrain, nommé Vineuil, qui étoit, disoit-elle, son parent.

Elle étoit notre voisine, et ayant été obligé de donner les violons, à mon tour, comme les autres jeunes gens du quartier à cause de sa salle, il fallut que ce fût à elle que je les donnasse. Je voyois bien à sa mine qu'elle avoit quelque honte qu'un bourgeois lui donnât les violons (1), et je disois : « Sur » ma foi, je suis bien fâché qu'elle soit si sotte, car » à une autre je lui ferois comprendre que c'est le » *roi Jugurtha* qui lui donne les violons, car mon » père les paie à cause de la traduction que je lui ai » faite de la *Guerre de Jugurtha* (2). » Il pensa arriver une étrange esclandre à ce bal. Le prince d'Harcourt, avec ses frères, heurta à la porte un moment après que des laquais et ceux qui la gardoient s'étoient battus. Le cuisinier d'un de mes beaux-frères, qui s'étoit mis du côté de nos portiers, avoit une estocade (3), dont la lame étoit fort étroite : croyant

(1) Variante. « Qu'un bourgeois dansât la première courante » avec elle. »

(2) Cette traduction de l'histoire de la *Guerre de Jugurtha*, par Salluste, est perdue.

(3) L'estocade étoit une longue épée pointue.

que ce fût encore ces laquais qui heurtassent , il passe son épée par la serrure de la porté , et larde le prince d'Harcourt , qui en eût eu un demi-pied dans le corps s'il ne se fût tourné pour parler à quelqu'un ; mais effectivement le cuisinier , comme s'il eût piqué de la viande , ne prit que la peau. Aussitôt voilà un bruit de diable ; je sors de la salle avec un de mes amis ; nous voyons un valet de chambre qui , tout furieux , montoit en haut ; nous le suivons ; il alloit tirer un coup de fusil sur messieurs d'Elbeuf dans la cour ; nous lui ôtons son arquebuse et l'attachons à la quenouille du lit , non sans lui donner quelque horion ; nous descendons , et nous voyons tous les trois frères qui entrent dans la salle , l'épée à la main . On n'entendoit autre chose que *monsieur mon frère est blessé*. Je me mis derrière , et ne me vantai pas autrement d'être le maître du bal ; Pimpernelle vient , panse *monsieur mon frère* , qui dansa avant que de partir . Madame de Congis , qui fourre toujours son nez partout , me fit parler au prince d'Harcourt , et nous fûmes les meilleurs amis du monde . Il y avoit eu des coups rués à la porte , car un cocher , qui se sentoit innocent , fut si sot que d'ouvrir sans m'avertir , et en eut la tête cassée . Pour le cuisinier , il s'évada , et on ne l'a jamais vu depuis . Il fallut mener ce cocher au prince d'Harcourt , car il croyoit que c'étoit lui qui l'avoit blessé ; j'en fus quitte pour cela ; il ne le voulut pas voir , et me traita fort civilement .

Pour revenir à madame Roger , elle devoit tant à tous ceux qui la fournissoient , et elle avoit tant emprunté , qu'elle résolut de s'en aller : en ce dessein elle prend une chaise , se fait porter aux Jésuites de la rue Saint-Antoine , prend une autre chaise , et va

câez la mère Marguerite , auprès de Charonne. Vineuil l'avoit ruinée plus que tout le reste. Le mari, qui avoit été si sot que de donner à sa femme une procuration générale, trouva après qu'elle lui avoit fait pour cinquante mille écus de dettes. Quelques jours après elle envoya dire qu'elle étoit chez la mère Marguerite ; il l'y fut prendre et la mena à une maison qu'il avoit à Essonne. Là il tâcha , par toutes sortes de voies, de lui faire confesser ce qu'elle avoit fait de tout cet argent. On dit qu'il n'en put rien tirer , sinon qu'elle avoit donné à diverses fois vingt mille livres à son père : il est vrai qu'il venoit tous les ans faire la récolte ; c'étoit un des plus sots hommes que j'aie vus de ma vie. Elle dit aussi qu'elle avoit donné huit mille livres à son cousin de Vineuil.

Le mari, pour passer son chagrin, alla un jour à la chasse : dans ce temps-là elle donna pour sept cents livres tout le bétail de la maison, qui valoit bien mille écus , et se retira dans une religion à Corbeil ; de là elle alla jusqu'à Gènes, parce qu'elle y avoit un de ses parents marié. Au retour, car elle ne trouva pas son compte à Gènes, elle se mit dans les filles de Saint-Nicolas de Lorraine , au faubourg Saint-Germain. Enfin Roger l'a laissée et sait que lui donner par an.

On fait un plaisant conte de ces filles de Saint-Nicolas. Les Cravates brûlèrent Saint-Nicolas quand on prit la Lorraine ; plusieurs d'entre elles se retirèrent d'abord à Châlons : la plupart avoient été violées par ces brûleurs de maisons , et comme il n'y avoit pas moyen de le nier, elles appeloient cela *souffrir le martyre*. On dit que , comme elles faisoient le récit de leur infortune à l'évêque , il y en avoit telle qui disoit l'avoir souffert deux fois , qui

trois, qui quatre : « Ah ! ce n'est rien au prix de » moi , dit l'autre , je l'ai souffert jusqu'à huit fois. » — Huit fois le martyr ! s'écria l'évêque : ah ! ma » sœur, que vous avez de mérite ! »

CCLXIII

MADAME DE VERVINS.

Madame de Vervins, mère de Vervins, qui a épousé depuis peu mademoiselle Fabert (1), est fille d'un maréchal de Lorraine, nommé de Braisne : c'étoit une grande dignité en ce pays-là ; elle avoit épousé en secondes noces le feu marquis de Vervins, premier maître d'hôtel de la maison du Roi, qui étoit un des plus pauvres hommes de France. Cette femme étoit une enragée, s'il y en a jamais eu ; elle battit tant de fois son mari, et lui fit tant de fois porter ses marques, que le feu Roi conseilla à Vervins de l'enfermer, et la Reine fut contrainte de lui faire dire qu'elle ne vint plus au Louvre (2). Cette folle disoit : « C'est que la Reine est jalouse, et qu'elle voit bien » que le Roi devient amoureux de moi. »

Durant l'amour du feu Roi (*Louis XIII*) pour Hautefort, elle enrageoit de ce qu'il ne s'adressoit point à elle. A Saint-Germain, pour aller voir ses amours, il falloit qu'il passât devant la porte de sa chambre ; elle le faisoit toujours guetter, et se monroit à lui toujours fort parée : à la messe elle se mettoit tou-

(1) Anne-Dieu-Donnée Fabert, fille du maréchal, épousa, le 3 octobre 1657, Louis de Cominges, marquis de Vervins, premier maître d'hôtel du Roi.

(2) Variante. « Au logis du Roi. »

jours devant lui. Quelque belle qu'elle fût, cela n'y fit rien.

Je crois, en effet, que madame de Vervins avoit été belle en sa jeunesse, mais alors elle étoit crevée de graisse, et, à bien parler, elle n'avoit plus rien de beau que les cheveux : ce n'étoit pas pourtant son opinion, car elle a cru encore depuis que M. d'Enghien seroit tout heureux de jouir de ses embrassements. Effectivement on a dit qu'au retour de Fribourg elle s'adressa à un chirurgien qui le venoit de traiter de quelque incommodité, qu'il n'avoit pas gagnée à la guerre, pour moyenner un rendez-vous entre elle et cet *Alexandre* dont elle vouloit être la *Thalestris*, car elle se vantoit d'être la plus vaillante femme du monde ; et c'est pour cela qu'elle vouloit coucher avec lui pour faire un héros. On verra ensuite quelques-uns de ses exploits.

Sa maison étoit une espèce de conciergerie. Dès qu'une fille étoit entrée chez elle, elle n'en pouvoit plus sortir ; elle les faisoit travailler et les châtoit fort rudement, car elle les faisoit fouetter. Une fois elle en mit une dehors après lui avoir fait donner les étrivières si rudement, qu'elle en mourut. Son suisse n'eût osé ouvrir la porte sans son ordre ; et, pour l'avoir ouverte une fois, il fut fouetté quatre jours durant. Un chanoine de Saint-Thomas-du-Louvre, dont la maison répond dans la sienne, disoit que, le vendredi saint de 1647, elle ne fit autre chose tout le jour que faire fesser un homme et une femme, l'un après l'autre. Voiture disoit que c'étoient sans doute des Juifs sur lesquels elle vouloit venger la mort de Notre-Seigneur (1).

(1) Cette femme étoit de l'humeur de la *grand'dame* dont parle

Au reste, elle étoit si lubrique, que j'ai ouï dire que, quand il y avoit quelqu'un qui lui plaisoit, à souper chez eux, car son mari tenoit la table de premier maître d'hôtel, elle défendoit de lui ouvrir la porte, et il falloit qu'il couchât dans un petit lit qui étoit dans la même chambre, où son mari et elle couchoient en deux différents lits. Le lendemain le mari sortoit, mais le galant ne sortoit pas; on tiroit la porte sur la dame et sur lui, et si quelqu'un eût été assez hardi pour entrer sans qu'elle eût appelé, elle l'eût fait assommer. Vineuil, dont nous venons de parler (1), disoit qu'il en étoit si las, qu'il avoit juré de n'y plus retourner; et une fois qu'il n'y avoit pas voulu coucher, elle le battit. Elle aimoit ce garçon et vouloit une fois que son mari troquât sa charge contre des terres que ce garçon avoit en Lorraine; elle étoit jalouse de madame Roger. Un jour que celle-ci avoit mené Vineuil jouer chez mon père, elle fut chez elle et fureta depuis le grenier jusqu'à la cave. Du temps que la Montarbaut étoit réfugiée chez M. de Chevreuse, d'où elle ne sortoit que de nuit, un soir qu'elle étoit en chaise, elle trouve madame de Vervins à sa porte: elle envoya un laquais pour savoir qui étoit cette femme; on n'avoit garde de le lui dire. « Je le veux savoir. » Le gens de cette folle grossissent: la Montarbaut, qui avoit peut-être ouï parler d'elle, envoie vite à l'hôtel de Chevreuse, et, durant la contestation, les gens de l'hôtel de Chevreuse vinrent en si grand

Brantôme, qui faisoit déponiller ses dames et filles et les battoit du plat de la main avec de grandes claquades et plumassades assez rudes, etc. (Œuvres de Brantôme. Paris, Foucault, 1827, VII, 255.)

(1) Dans l'historiette de madame Roger, page 75 de ce volume.

nombre, qu'ils en tuèrent trois ou quatre; depuis elle ne se frotta plus à eux.

Elle ne passa guère mieux le jour de Pâques de l'année suivante qu'elle avoit fait le vendredi-saint de 1647. Madame de Brassac (1), qui logeoit auprès de cette extravagante, passoit en chaise devant son logis; les gens de madame de Vervins se mirent à dire: « Voilà dame Ragonde, voilà la *Martingalle* » qui passe. » Ceux de madame de Brassac répondirent quelque chose de plus fâcheux encore pour madame de Vervins; de sorte que cette femme, qui, oyant du bruit, s'étoit mise à la fenêtre, entendit ce qu'on avoit dit contre elle; la voilà en fureur; elle crie: « *Aux armes! tue! tue!* » Madame de Brassac monte et lui fait satisfaction pour ses gens, offre de les châsser, et de ne les reprendre qu'à sa prière. Elle ne reçoit point cette satisfaction; au contraire, plus enragée qu'auparavant, elle jure qu'elle les fera tous tuer, et dit un million d'extravagances: madame de Brassac se retire. Le lendemain matin cette folle lui envoya dire bien sérieusement qu'elle fit confesser tous ses gens, parce qu'après diner madame de Vervins avoit résolu de les faire tous tuer. Après diner, elle arme tout son domestique, se met à leur tête, la hallebarde à la main, et va à la porte de madame de Brassac, où elle ne trouva pas autrement de gens à tuer, car ils étoient sortis avec leur maîtresse. Par bonheur, un gentilhomme(2) qui la connoissoit s'y rencontra, qui aussitôt la

(1) Madame de Brassac étoit tante du marquis de Montausier. (Voyez l'histoire de *M. et de madame de Brassac*, plus haut, t. VI, p. 85.)

(2) Un gentilhomme de M. de Parabère, beau-frère de Brassac. (T.)

saisit au corps et la remena chez elle. Par le chemin elle crioit : « Vous m'empêchez de montrer ma générosité, » et lui arracha une bonne partie des cheveux et de la barbe. Cet homme lui fit toutes les remontrances imaginables ; mais il n'en put obtenir autre chose, sinon qu'elle faisoit trêve pour ce jour-là et pour le lendemain avec madame de Brassac ; mais que, si madame de Brassac ne faisoit tuer ceux de qui elle avoit été offensée, elle en feroit une vengeance exemplaire. Enfin, il en fallut avertir la Reine, qui fit dire à madame de Vervins qu'elle ne vouloit plus ouïr parler de semblables extravagances.

Une fois, elle donna le fouet à son mari, et elle en eut après un tel repentir, que, pour en faire pénitence, elle s'alla mettre jusqu'au cou dans un marais. * Une fois elle fit sécher de ses.....les mit en poudre et en fit prendre à son mari dans un bouillon : c'étoit, disoit-elle, pour s'en faire aimer davantage.

Elle a des foiblesses de son pays, où l'on croit fort aux sorciers ; elle dit que, quand elle a fait bien bouillir des broquettes (1), ses ennemis n'ont plus de force contre elle : pour cela, elle en a toujours une caque pleine. Elle se vante d'avoir rendu paralytique la main de madame de Moret, alors madame de Vardes, en lui donnant sa malédiction, parce qu'elle avoit écrit à M. de Vervins qu'il se devoit défaire de cette enragée. Depuis la mort de cet homme, les gens de guerre l'ayant prise, elle et je ne sais combien de filles qu'elle a toujours, ils la laissèrent aller ; mais ses filles furent menées dans un bois ; au retour, elle les visita toutes pour voir ce qui s'étoit passé. Le lieutenant-général de Soissons, où elle étoit allée

(1) Espèce de chou qu'on appeloit *braque* ou *broccoli*.

demeurer, de peur de pareil accident, fut enfermé chez elle, je ne sais combien d'heures : elle l'avoit querellé et ne le vouloit pas laisser sortir. Il cria par la fenêtre ; le peuple s'émut et enfonça la porte. Elle croit présentement que le suisse qu'elle a est un seigneur de Suisse qui s'est déguisé pour avoir l'honneur de la servir.

CCLXIV

RUQUEVILLE.

Ruqueville étoit un gentilhomme de Normandie, qui s'étoit donné à M. de Longueville. C'étoit un assez plaisant homme. Il avoit un frère de mère, nommé Bois d'Almais ; c'est celui que Ruigny tua (1). Il n'étoit pas trop bien avec ce frère, et il disoit que c'étoit son *frère de loin*, comme on dit *parent de loin*. Ruqueville n'avoit pas été trop bon ménager, et il disoit : « Ah ! si *feu mon bien* étoit encore au monde, » on feroit bien plus cas de moi qu'on n'en fait. »

Il s'étoit marié ; mais sa femme et lui ne purent jamais s'accorder, et se séparèrent volontairement : ils avoient une fille qu'ils marièrent à un gentilhomme, nommé Le Mesny-Leurry ; elle devint amoureuse d'un garçon appelé Montrada : c'étoit un garçon bien fait et qui vivoit de ses rentes. Elle se résout, par son conseil et par celui de sa mère, d'empoisonner son mari ; deux fois le poison n'opéra point. Enfin le galant lui écrit : « Je vous envoie du poison qui fera

(1) Bois d'Almais, ou Bois d'Annemetz, favori de Gaston.
(Voyez plus haut l'historiette des dames de Rohan, t. v, p. 19.)

» mieux son effet que les deux autres. » Elle prend le poison et jette la lettre dans le feu sans la déchirer ; la fumée, poussée par l'air qui étoit assez grand dans la chambre, peut-être y avoit-il quelque porte ou quelque fenêtre ouverte, emporte cette lettre par le tuyau dans la cour, et elle tombe aux pieds du frère du mari, qui s'y promenoit ; il ramasse cette lettre, la lit, court trouver son frère, qui avoit avalé un bouillon et disoit : « Quel bouillon ai-je pris ? sans doute » je suis empoisonné. — Il n'y a rien de plus certain, » dit le frère : tenez, voilà une lettre qui en est la » preuve. » Le femme accusa le cuisinier ; mais il étoit constant qu'elle avoit voulu donner le bouillon elle-même à son mari, à qui elle avoit fait prendre médecine au retour d'un voyage. Je pense que le mari fut sauvé par du contre-poison : pour la mère et pour la fille, elles furent mises dans un couvent, où elles sont mortes. Ruqueville fit de cela une chanson pitoyable et lamentable, comme sur l'exécution de quelque insigne criminel.

Ruqueville étant à l'extrémité, son tailleur, à qui il devoit beaucoup, le pria de lui donner une reconnaissance. « Bon, mon ami, lui dit-il, écrivez, » je la signerai. » Il lui dicta : « Je soussigné, etc., » promets à maître, etc., maître tailleur d'habits à » Paris, demeurant rue Saint-Honoré, paroisse Saint- » Eustache, etc. » Il lui en fait mettre tout le plus long qu'il peut, et, après l'avoit bien fait écrire, il ajoute *cent coups de bâton*, au lieu de la somme. Le tailleur le donne au diable, et s'en va. Je ne sais si le diable prit Ruqueville, mais il trépassa peu de temps après.

Une fois il se rompit la jambe et en fut fort longtemps malade : enfin un jour il se traîna à l'hôtel de

Longueville. Quelqu'un lui dit : « Vous avez là une » méchante jambe. — Méchante, dit-il ; elle me » coûta pourtant deux mille livres rendue ici. »

Il avoit un neveu âgé de vingt ans, fort débauché. « Je ne veux point, disoit-il, fréquenter ce coquin, » car je pourrois prendre de mauvaises habitudes » avec lui. » Il avoit quarante ans plus que ce garçon. Il étoit brave ; une fois, se battant en duel, il reçut un grand coup d'épée au travers du corps, et pourtant désarma son homme ; l'autre lui demanda la vie. « Attends, » dit-il froidement. En disant cela, il crache dans sa main, et voyant son crachat blanc : « Va, dit-il, je te la donne. » C'est qu'il avoit ouï dire qu'on étoit blessé à mort quand on crachoit le sang. Une autre fois, celui contre qui il se battoit lui donna un coup d'épée dans les cheveux. « Hêl lui dit-il en jetant son épée, vous pourriez » bien m'éborgner : vous avez appris d'un mauvais » maître ; je ne me battraï jamais contre vous. » Et la chose en demeura là.

A l'extrémité, il avoit du dépit de ce que ses camarades de chez M. de Longueville ne lui venoient point dire adieu ; il ôte son bonnet, et parlant comme s'ils eussent été présents : « Adieu, dit-il, monsieur de » Plenoches ; adieu, monsieur Farsau ; adieu, celui-ci, » celui-là : vous êtes de braves gens de n'avoir pas » manqué à rendre ce dernier devoir à votre pauvre » camarade. »

On dit que sa mine étoit fort plaisante, et qu'il ne rioit jamais. Un jour qu'on parloit de je ne sais quelle antiquaille, M. de Longueville lui dit : « Cela est » tout autrement beau à voir à Rome ; c'est une honte » que vous ne l'ayez point vu. » On fut quatre mois sans entendre parler de Ruqueville. Enfin il revint.

« Eh! d'où venez-vous? — Je viens de Rome, dit-il.
» — Et y avez-vous été long-temps? — J'y ai dîné,
» et, après avoir vu ce que vous m'aviez dit, je suis
» remonté à cheval. »

A l'article de la mort, il envoya quérir l'argentier de M. de Longueville et lui dit: « Monsieur un tel, » je vous lègue cinq cents écus. » L'autre le remercia. Mais quand ce vint après sa mort à lire le testament, on trouva l'article ainsi couché: « *Item*, je lègue à.... » les cinq cents écus qu'il m'a volés sur les commissions qu'il a faites pour moi (1). »

CCLXV

LE PAGE ET SES DEUX FEMMES.

Le Page étoit un homme bien fait, mais de bas lieu: son père étoit sergent à Châlons. A son *avènement* à Paris, il épousa une laide femme, parce qu'elle avoit quatre mille livres en mariage. Il fit fortune dans l'Extraordinaire de la guerre, et, las de sa femme, qui étoit une vraie harengère et jalouse par-dessus tout cela, il couroit un peu l'aiguillette. Un jour qu'il dînoit en ville, elle voulut savoir du cocher où son maître étoit demeuré. Le cocher avoit peut-être bu, ou bien il n'en faisoit pas grand cas, à l'imitation de son maître; de sorte qu'elle lui ayant dit des injures, il lui donna des coups de fourche. Le cocher en eut le fouet par la main du bourreau.

(1) Ainsi Ruqueville conserva sa réputation jusqu'à la fin. « Il tendit, dit Ségrais, le premier rang parmi les diseurs de » bons mots. » (*Mémoires-Anecdotes*, p. 214, édition de 1728.)

Je me souviens que le *peuple bariolé* (1) pensa faire désordre, et disoit tout haut que les valets n'avoient que faire de souffrir de la jalousie des femmes de leurs maîtres. Ces coups de fourche ne la rendirent pas plus sage. Une autre fois elle pensa surprendre son mari à Bagnolet avec des gourgandines, et il n'eut que le loisir de remonter en carrosse. Elle crioit : « Le voilà » le *ruffien*, qui se sauve avec ses garces ! le voilà ! » Un jour qu'il traitoit des gens chez lui, elle gronda tout le matin, puis ne voulut pas se mettre à table, c'étoit un jour maigre. On lui envoya une hure de saumon : elle jeta le plat par la fenêtre, qui dit-on, alla coiffer un homme dans la rue. Enfin le bon Dieu l'en délivra ; mais le pauvre homme ne se souvint pas du conseil de saint Paul, car il reprit une autre femme qui lui a bien fait voir du pays.

Il devint amoureux de mademoiselle de La Roche-Posay, cadette de celle que le cardinal de Richelieu avoit fait épouser à Sabattier. D'Emery fit ce qu'il put pour empêcher Le Page d'épouser cette belle (2) ; mais il lui dit : « Hé ! monsieur, laissez-moi avoir » un ange : n'ai-je pas eu assez long-temps un » diable ? » Or, vous allez voir quel ange c'étoit. Elle étoit un peu parente du feu cardinal, et on disoit même qu'il avoit couché autrefois avec la mère. A propos du cardinal, on dit qu'un jour qu'elle étoit conviée chez lui à une assemblée, elle prit un remède pour avoir le teint plus beau ; mais ce remède

(1) *Peuple bariolé*. Cette expression est ici pour le menu peuple. Sous Henri IV, Louis XIII et la minorité de Louis XIV, tous les hommes étoient vêtus de noir ou de gris ; il n'y avoit que le peuple qui portât des vêtements de diverses couleurs.

(2) Elle est petite, mais elle étoit jolie et vive. (T.)

opéra si tard, que, quand elle alla au Palais-Cardinal, personne n'y entroit plus. Elle étoit engagée (1) jusqu'aux yeux, tant elle avoit fait de dépense. Celui dont on avoit le plus médit avec elle étoit un petit abbé de Sasilly qui avoit des rubans de couleur; on dit qu'ils furent une fois huit jours, dans une hôtellerie, sur le chemin de Poitiers; je vous laisse à penser ce qu'ils y faisoient. Voilà *l'ange* de M. Le Page. Elle ne fut pas plus tôt mariée, qu'elle lui fit prendre une maison de quatre mille cinq cents livres de loyer; le reste alloit à proportion: elle lui fit acheter une belle terre en Poitou, appelée Saint-Loup: pensez que ce fut sous son nom. Tous les jours on demandoit au mari: « Monsieur Le Page, où » est madame de Saint-Loup? » M. de Schomberg s'y attacha. Bautru disoit: « Je ne m'étonne pas » qu'il l'aime, son nom même a des charmes pour » lui; elle s'appelle madame *Le Page*. » On a un peu accusé M. de Schomberg d'aimer les ragoûts de delà les monts. Quand on traitoit le mariage de madame d'Hautefort et de lui, cette pauvre madame de Saint-Loup fut toute une après-dinée chez Maurice, le parfumeur, d'où elle voyoit tout ce qui entroit et sortoit de l'hôtel de Schomberg, et elle appela l'un après l'autre, tant elle étoit en inquiétude, tous les gentilshommes du maréchal.

Elle s'éprit peu de temps après de M. de Candale (2), qui valoit bien pour le moins ce qu'elle perdoit, et,

(1) C'est-à-dire obérée.

(2) Il est fait allusion à la passion de M. de Candale pour madame de Saint-Loup dans une chronique satirique conservée par Conrart: on y lit ce titre de chapitre. « Des tours d'extrême affection dont usoit la nymphe *Louvette de La Roche-Ferme* envers *Candalus de Blondinio*, et de la vie amoureuse

pour le voir plus facilement, elle fit changer de quartier à son mari, et s'approcha le plus qu'elle put de la rue Plâtrière, où est l'hôtel d'Épernon (1).

La veille de Pâques fleuries, elle, M. de Candale, la comtesse de Fiesque (2), le marquis de la Vieuville, mademoiselle d'Outrelaise (3), parente de Fiesque, et le marquis d'Alluye furent manger du jambon, un matin, aux Tuileries. On en fit un vaudeville appelé un *Pour et contre*.

Comtesse, dans les Tuileries
 Vous avez mangé du jambon
 La veille de Pâques fleuries;
 Mais ce n'étoit pas la saison.
 Toutefois, dans cette rencontre,
 Le comte est pour, la mère contre (4).

Madame de Rohan-Chabot rompit avec madame de Saint-Loup, disant qu'elle menoit une vie trop scandaleuse. Cependant, tandis que le chevalier de Chabot vivoit (5), madame de Saint-Loup étoit l'amie du cœur; mais à cette heure on n'avoit plus besoin d'une femme qui lui donnât de quoi subsister.

» qu'elle menoit avec lui. » (*Manuscripts de Conrart*. Recueil in-folio, t. XIII. *Bibliothèque de l'Arsenal*.)

(1) L'hôtel d'Épernon, acheté par d'Hervart, contrôleur-général des finances, fut par lui rebâti presque en entier. Acquis par M. d'Armenonville, il portoit son nom quand, en 1757, on y établit le bureau des postes.

(2) Gilonne d'Harcourt, femme de Charles-Léon, comte de Fiesque, amie de madame de Sévigné. On l'appeloit *la comtesse*.

(3) Mademoiselle d'Outrelaise, amie de madame de Frontenac, demouroit avec elle à l'Arsenal. On les appeloit *les Divines*; elles donnoient le ton; il falloit avoir leur approbation. (*Mémoires du duc de Saint-Simon*, II, 209, édition de 1829.)

(4) Le comte de Fiesque en rit, sa mère en gronda. (T.)

(5) C'est-à-dire avant qu'il ne fût devenu duc de Rohan par lettres du Roi, en épousant mademoiselle de Rohan.

Elle donnoit au chevalier ce qu'elle tiroit du maréchal. Bien d'autres que M. de Candale en tâtoient ; mais elle a fait bien de la vanité de l'avoir retenu près de six ans. Un jour qu'elle étoit avec Vardes , le bonhomme Sennectère la vint prendre , et dit : « Monsieur , avec votre permission , j'ai un mot à » dire à madame ; » et il la mène dans une garde-robe : à un quart d'heure de là il la lui rend. Vardes eut envie de quelque chose : il trouva les pistes du bonhomme à..... Elle n'avoit pas eu le loisir d'y mettre ordre. « Ah! madame , lui dit-il , vous jouez » donc de ces esteufs-là ? » Il l'alla conter partout. Regardez si cela n'est pas honorable au bonhomme , il avoit soixante-douze ans , de venir à cet âge-là ôter une dame à un godelureau et d'avoir son coup si sûr ? — Depuis on lui dit , un peu avant qu'il se fût remarié : « Monsieur , ne voyez-vous plus madame » de Saint-Loup ? — Voulez-vous que je vous die ? » répondit-il , je suis trop vieux pour aller à la *brèche*. » C'est qu'elle étoit brèche-dent depuis quelque temps.

Cependant , regardez quel abus : la Reine souffrit que madame de Saint-Loup entrât dans son carrosse en allant de Saumur à Tours ; c'étoit en 1652. Le Page a eu bien du désordre dans ses affaires ; je crois que cela ne va pas trop bien.

Sa femme , depuis qu'elle est dévote , car il faut bien se donner à Dieu quand le monde ne veut plus de vous , se fait appeler par humilité madame Le Page. Voici comme cela lui prit. Il y a deux ans qu'elle s'avisa de dire qu'elle se sentoit appelée à se convertir , et quelque temps après elle fit cette fable : « La nuit , disoit-elle , je sentis tirer mon rideau ; » je m'éveille , je n'entends plus rien , je crus qu'on

» avoit oublié de le fermer, je le ferme et me rendors une seconde fois : je l'entends encore tirer, je le referme et me rendors encore. (Voyez quel courage !) Quelque temps après la même chose arrive, et je sens une douleur effroyable ; je m'écrie ; on vient ; je fais apporter de la lumière, je regarde à ma main, j'y trouve une croix rouge la mieux empreinte du monde, auprès de laquelle il y a comme des marques de clous. » Elle montra cette croix à ses amis, et aux autres elle dit qu'elle a du mal à la main, et y porte un emplâtre. L'abbé de La Victoire dit que c'est la *fleur de lys* de paradis, et que si elle retourne à sa première vie, elle sera pendue. Ce qu'il a dit a du brillant, mais il ne faut pas examiner de trop près. Nonobstant cette sainte aventure, elle alla trois jours après à la comédie. Depuis quelque temps elle ne montre plus cette croix qu'on ne lui donne pour les pauvres (1).

(1) Ce beau prodige a bien l'air d'une imitation des mots mystérieux que l'on assuroit avoir été miraculeusement gravés sur la main de la Mère des Anges, supérieure des religieuses ursulines de Loudun. Avant Tallemant, le conte de la croix de madame de Saint-Loup avoit été rapporté par Gourville : « A mon retour de Guyenne, dit-il, j'allai voir madame de Saint-Loup : je trouvai sa tapisserie couverte de petits cadres, où il y avoit des sentences et des dictums pleins de dévotion, avec un assez gros chapelet qui pendoit sur son écran. Elle me dit qu'elle avoit bien prié Dieu pour moi, et qu'elle souhaitoit fort que je fisse mon profit de ce qui lui étoit arrivé, comme avoit fait M. de Langlade : je la remerciai de ses vœux et de ses prières, ne me trouvant pas encore touché ; mais quand l'heure du dîner fut venue, je le fus encore moins, quand je vis servir deux pots, l'un à la viande pour eux, et un maigre pour moi, me disant qu'ils avoient été bien fâchés de rompre le carême à cause de leurs indispositions. On ôta les potages, et on servit une poularde devant eux, avec un petit morceau de mo-

On m'a conté que je ne sais quelle prude disoit un jour, en présence de madame Le Page, qu'elle alloit retirer deux de ses filles de religion. « Ah ! » Jésus ! lui dit-elle , madame , gardez-vous-en bien : le monde est plein de mauvais exemples. » Pour moi , j'y laisserai les miennes. — Ah ! madame , reprit l'autre , c'est selon l'éducation et les exemples qu'on leur donne. »

CCLXVI

LE VICOMTE DE LAVEDAN,
DEPUIS LE MARQUIS DE MALAUSE.

Le vicomte de Lavedan (1) se donna à Monsieur,

» rue pour moi. Madame de Saint-Loup, voyant que je la regardois, me dit qu'elle auroit mieux aimé manger ma morue que sa poularde ; M. de Langlade citoit à tout propos saint Augustin : elle le faisoit souvenir des passages de ce saint, et tous deux me jetoient de temps en temps quelques propos de dévotion... Forcés gens étoient curieux d'aller voir cette croix. » Souvent madame de Saint-Loup, la montrant, leur demandoit quelque chose pour les pauvres... Le temps qui s'étoit écoulé avoit effacé la croix ; mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'elle supposa que, par un autre miracle, la croix avoit été renouvelée. Elle disoit qu'étant aux Pères de l'Oratoire fort attentive, comme on levoit le Saint-Sacrement, elle avoit encore senti à sa main, qui étoit gantée, la même chose que la première fois, et qu'ayant ôté son gant, elle avoit trouvé la croix très-bien refaite. Mon étonnement augmenta beaucoup ; mais M. de Langlade parut si persuadé de ce second miracle, qu'il l'attestoît avec des serments effroyables, etc. (*Mémoires de Gourville*, 1782, t. 1^{er}, p. 184, et dans la *Collection Petitot*, LII, 305.)

(1) Louis de Bourbon, marquis de Malauze, vicomte de Lavedan, mourut le 1^{er} septembre 1667.

aujourd'hui M. d'Orléans ; il fut amoureux de madame de La Maisoufort , et il tint à peu qu'il ne la fît demander. Depuis il eut inclination pour une de ses cousines germaines , fille de madame la marquise de Kerveno , sa tante. Comme il étoit fils unique , on pensa à le marier de bonne heure : on lui proposa en Languedoc , son pays , plusieurs partis , entre autres l'héritière de Rieux , qui avoit de grandes et de belles terres proches des siennes. Il la voulut voir , et alla *incognito* à Toulouse , ayant fait habiller un des siens en seigneur anglois ; mais il fut bientôt reconnu. Il ne put se résoudre à l'aimer , et soupiroit toujours après sa *Bretonne* : c'est ainsi qu'il appelloit mademoiselle de Kerveno , qui effectivement étoit Bretonne. Son père et sa mère , voyant qu'il n'en vouloit point d'autre , consentirent qu'il la demandât en mariage. En ce temps-là le marquis d'Asserac la recherchoit , et l'affaire étoit fort avancée. Cette fille , qui connoissoit fort Le Pailleur , car la maréchale de Thémynes étoit la bonne amie de la mère , le pria de lui faire son horoscope. Le Pailleur feignit de faire sa figure , et , au plus loin de sa pensée , lui dit qu'elle épouserait un homme brun , or Asserac étoit blond , et qu'un jour elle ferait galanterie avec un homme d'Eglise. On fait la proposition de Lavedan ; voilà madame de Kerveno (1) bien empêchée ; elle va à la maréchale : « Ma bonne , » conseillez-moi. » Le Pailleur , qui s'y trouva , dit qu'il n'y avoit pas à hésiter , qu'Asserac étoit de même religion et de même pays , et que leurs terres étoient voisines. Elle part résolue de la donner au blond , et le lendemain l'affaire étoit conclue avec le

(1) Marie de Lannoy La Boissière , marquise de Kerveno.

brun. La Chalais (1), qui étoit lors auprès d'elle , ayant été gagnée , lui avoit tourné l'esprit. On dit que madame de Kerveno , en bonne tante , lui avoit dit qu'elle ne lui conseilloit pas de prendre sa fille, que c'étoit un esprit altier et hardi qui lui donneroit bien de l'exercice : nonobstant cet avertissement, il passa outre (2).

Ils passèrent un an ou deux dans la plus grande intelligence du monde; elle alloit à la chasse avec lui, et ils n'étoient jamais l'un sans l'autre. Au bout de ce temps elle commença à n'être pas bien avec sa belle-mère (3); elles étoient toutes deux impérieuses; la belle-mère vouloit tout gouverner à l'ordinaire, et l'autre eût bien voulu être la maîtresse. Enfin la mère donna à entendre à son fils qu'il feroit bien de se retirer avec sa femme à Miramont, l'une des terres qu'on lui avoit données en mariage. Ce fut là que le désaccord commença entre le mari et la femme : elle devint jalouse d'une de ses demoiselles; la fille fut renvoyée. Celle qu'on mit en sa place, et qui passoit pour une sainte, fut soupçonnée de grossesse, et on la congédia comme l'autre.

Quelque temps après ils retournèrent chez le père, parce que madame de Malausc étoit morte. Le comte parla de faire un voyage à Paris, et elle, qui ne demandoit pas mieux que d'aller à la cour, le voulut accompagner. Pour s'en défaire, il lui fit trouver

(1) Mademoiselle de Chalais étoit demoiselle de compagnie de la marquise de Sablé.

(2) Le vicomte de Lavedan épousa Charlotte de Kerveno, en l'église de Saint-Sulpice de Paris, le 22 avril 1638. (Voyez le P. Anselme, t. 1^{er}, p. 371.)

(3) Marie de Chalon, dame de La Case, femme de Henri de Bourbon, marquis de M^{or}se, filleul de Henri IV.

bon de le laisser partir devant, et lui promit de l'envoyer quérir; mais il n'en fit rien, s'amusa à faire l'amour (1), et remettoit de mois en mois à revenir. Elle savoit toute chose et s'en plaignoit hautement. Enfin elle changea de langage, et commença à dire qu'elle étoit bien aise qu'il fût à Paris, puisqu'il s'y plaisoit tant. Dès lors on eut soupçon qu'elle se vengeoit avec un nommé Mongé, un homme d'affaires qui étoit à son mari, mais qui n'avoit rien d'aimable. Il est constant que cet homme passoit des cinq et six heures avec elle, sous prétexte de parler d'affaires. Depuis, allant à quelqu'une de ses terres, elle passa par Alby et eut curiosité de voir l'église cathédrale, qui est une des plus belles de France, bâtie par le cardinal d'Amboise. M. d'Alby, de la maison du Lude, prélat jeune et bien fait, la retint quelques jours et la traita magnifiquement. Je ne sais si ce fut la prophétie de Le Pailleur, car elle avoit été étonnée de ce qu'il lui avoit prédit, ou autre chose, mais elle écouta les cajoleries de l'évêque, et quand elle fut de retour chez elle, il lui alla rendre visite. Les domestiques remarquèrent qu'un peu auparavant elle avoit changé d'appartement, et s'étoit logée en un endroit d'où on pouvoit, sans être aperçu, aller à l'appartement qu'elle fit donner à M. d'Alby. Ce ne fut pas la seule visite qu'il lui fit, et le bonhomme le recevoit d'aussi bon cœur que sa belle-fille; car de tout temps elle avoit fort dorloté le beau-père, jusqu'à se jeter à son cou, à lui embrasser les genoux et à lui baiser les mains. Avec

(1) Le marquis de Malause eut en effet, vers cette époque, un enfant naturel appelé Louis, bâtard de Bourbon-Malause, né de Françoise de Birgand, et baptisé à Saint-Sulpice de Paris le 17 février 1641. (Voyez le P. Anselme.)

ces caresses, elle l'avoit gagné entièrement, et elle étoit capable de lui persuader tout ce qu'elle eût voulu; il y avoit même des gens mal pensants qui en médisoient, à cause que ce bonhomme avoit fort aimé les femmes; mais il avoit quatre-vingts ans.

Cependant les visites du prélat scandalisoient toute la maison, qui étoit toute huguenote. Le vicomte, qui s'amusoit à Paris, fut averti de ce qui se passoit, et revint bientôt chez lui: elle affecta de ne s'y point trouver, pour lui faire voir qu'elle ne se tourmentoit guère de lui: néanmoins, dès qu'elle sut son arrivée, elle partit en diligence de Castres, où elle étoit, pour le venir trouver; mais ils ne furent jamais bien ensemble. Elle, qui se sentoit peut-être coupable, fit d'abord dessein de se séparer d'avec lui, s'il se pouvoit. Pour en venir à bout, voici comme elle s'y prit. Elle écrit à la cour que le marquis de Malausc avoit assez de pente à se faire catholique; qu'elle l'avoit presque gagné; mais que le vicomte, son fils, s'y opposoit fortement jusqu'à la quereller sans cesse, depuis qu'elle avoit fait un si louable dessein. Elle écrivit plusieurs lettres, par lesquelles elle faisoit toujours espérer la conversion de son beau-père. Elle s'imaginait que, soit qu'elle réussît ou non, si son mari venoit à la maltraiter tant soit peu, ce lui seroit un prétexte pour le quitter, et s'en aller à la cour, où elle croyoit qu'on la recevrait à bras ouverts. Quelque temps après, le mari étant allé en Auvergne à quelqu'une de ses terres, elle persuada au bonhomme d'aller se promener à une maison qu'il avoit auprès d'Alby. Aussitôt voilà tout le pays d'alentour, qui étoit tout huguenot, fort alarmé, et il courut un bruit qu'elle vouloit enlever le marquis pour le faire changer de religion. Le jour qu'ils de-

voient partir, les gentilshommes et les ministres du voisinage se rendirent à La Case, séjour ordinaire du marquis, résolus d'empêcher ce voyage jusqu'au retour du vicomte. Elle tâcha de leur ôter le soupçon qu'ils avoient, et le bonhomme, qui étoit assez grossier, mais franc et résolu, et qui jusque alors avoit fait profession de dire tout ce qu'il pensoit, leur représenta en son patois, car il n'avoit (jamais) pu parler autre langage que le gascon (1), que, s'il avoit envie de changer de religion, personne ne l'en empêcheroit, et qu'il le pouvoit faire aussi bien et mieux chez lui qu'ailleurs, puisqu'il y étoit le maître; mais qu'il n'y avoit point d'apparence qu'il s'avisât de cela en sa vieillesse, sans nécessité et sans profit, lui qui ne l'avoit pas fait lorsqu'on lui faisoit espérer un bâton de maréchal de France (2); qu'il lui importoit de faire ce voyage pour désabuser le monde; qu'autrement on alloit dire qu'il étoit tombé en enfance, quoiqu'il eût aussi bon sens que jamais. Il dupa ainsi les gentilshommes et les ministres. On remarqua pourtant qu'il pleura aux exhortations que lui fit un de ses plus anciens domestiques. Il part, et ne fut pas plus tôt à cette maison, que l'évêque s'y rendit, et là il fit abjuration (3); après cela il s'en alla à Malause, qui est en Guienne, et là il

(1) Beaucoup de gentilshommes du Midi ne parloient que patois.

(2) Il est descendu d'un bâtard de Bourbon; c'étoit un fort grand seigneur. (T.) — Henri de Bourbon-Malause descendoit de Charles, bâtard de Bourbon, fils de Jean, deuxième du nom, duc de Bourbon et d'Auvergne, fait connétable le 23 octobre 1483, mort le 1^{er} août 1488. (Voyez le P. Anselme, t. 1^{er}, p. 311.)

(3) Il abjura dans l'église de Las-Graisses, l'une de ses terres, à deux lieues d'Alby, le 3 octobre 1647. (Voyez le P. Anselme, *audit lieu*.)

mourut quelque temps après de mort soudaine (1).

Elle, l'ayant accompagné jusque là, prit le chemin de la cour; mais le marquis, de retour d'Auvergne, avoit informé la Reine, M. d'Orléans et les parents de sa femme, de la vérité. Sa mère, ni le comte de Lannoy, son oncle, ne la voulurent point voir, et la Reine lui dit qu'elle étoit trop honnête femme pour vouloir vivre séparée de son mari ailleurs que dans un couvent, et que la bienséance ne permettoit pas qu'elle demeurât à la cour. Elle, qui n'avoit pas remué tant de choses pour s'enfermer dans une religion, et qui se voyoit rebutée de ses proches, par leur ordre, et ne sachant où se retirer, s'en alla à Miramont; mais celui qui étoit dans le château avoit ordre de lui en refuser l'entrée, et elle fut contrainte de se retirer chez un gentilhomme jusqu'à ce que, par les prières de madame de Kerveno, le mari se résolut à la voir. Il la vit donc, mais avec beaucoup de froideur, et, la laissant dans Miramont, il donna ordre qu'elle ne manquât de rien, mais qu'on ne souffrit pas que personne la vit. Aussi elle étoit comme prisonnière dans cette solitude, où elle se nourrissoit bien, et ne faisoit point d'exercice; elle devint prodigieusement grasse, et un homme prédit qu'elle crèveroit de santé. En effet, cela lui augmenta le mal de mère (2), auquel elle étoit sujette, et qui lui donnoit d'étranges convulsions. Comme ses accès étoient quelquefois fort violents, et qu'il sembloit qu'elle allât mourir, on le fit savoir à son mari, qui se rendit aussitôt à Miramont : elle le reçut avec toutes les caresses et toutes les cajoleries imagi-

(1) Suivant le Père Anselme, il seroit mort au château de Sanche-Marans, en Quercy, le 31 décembre 1647.

(2) Des attaques hystériques,

nables, mais il demeura toujours froid et insensible. Ils soupèrent ensemble, mais il ne voulut point coucher avec elle, de peur peut-être de la guérir; et la rage de se voir ainsi méprisée augmenta son mal de telle sorte, qu'elle en mourut la nuit même.

Quelques-uns ont voulu dire qu'elle avoit été empoisonnée; mais les moines mêmes qui l'ont assistée, et qui l'ont vue mourante et morte, justifièrent le mari; aussi madame de Kerveno ni les autres parents ne l'en ont jamais soupçonné, et ont vécu avec lui comme devant.

Les enfants de cette femme moururent un peu après que la sœur de leur mère, qui étoit religieuse, eut fait profession; de sorte que tout le bien de madame de Kerveno va aux enfants de la princesse d'Harcourt.

Le marquis de Malause épousa depuis une Duras (1), nièce de M. de Turenne.

CCLXVII

DE NIERT, LAMBERT ET HILAIRE.

De Niert, car c'est ainsi qu'il se nomme (2), quoique tout le monde die *Denière* ou *Denièle*, est de Bayonne : il dit que son grand-père, étant maire du

(1) Il épousa, en secondes noces, en 1653, Henriette de Durfort, fille de Guy-Aldonce de Durfort et d'Élisabeth de la Tour de Bouillon.

(2) Il se nommoit Pierre Denyert, et étoit premier valet de chambre du Roi. (*Quittance de deux cents livres tournois pour son habit de deuil, à cause de la mort de la duchesse de Parme, passée devant notaire, le 29 août 1663. Cabinet de l'éditeur.*)

temps de la Saint-Barthélemy, empêcha qu'on ne fit le massacre dans Bayonne. Il s'adonna dès sa jeunesse à la musique; M. de Créquy le prit en qualité de suivant. Il a toujours chanté, de façon qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fit le chanteur. M. de Créquy le traitoit fort bien, et ne lui disoit jamais *chantez*, ni le menoit en aucun lieu en lui disant que c'étoit pour chanter; mais de Niert lui disoit : « Mon-
» sieur, porterai-je mon téorbe (1)? — Ce que tu
» voudras, » répondoit M. de Créquy.

Je crois que de Niert fut amoureux autrefois de madame Aubry, qui chantoit fort bien; mais malgré tout cela, parce qu'elle avoit fait venir l'ambassadeur de Venise à un souper, où il avoit promis de chanter devant le marquis Pompéo Frangipani, il n'y voulut jamais aller, et elle eut bien de la peine à faire la paix.

Quand M. de Créquy fut à Rome pour l'ambassade d'obédience (2) du feu Roi, de Niert prit ce que les Italiens avoient de bon dans leur manière de chanter, et le mêlant avec ce que notre manière avoit aussi de bon, il fit cette nouvelle méthode de chanter que Lambert pratique aujourd'hui, et à laquelle peut-être il a ajouté quelque chose. Avant eux on ne savoit guère ce que c'étoit que de prononcer bien les paroles. Au retour, le feu Roi le voulut avoir; M. de Créquy ne laissa pas de lui continuer les mêmes appointements : le feu Roi lui donna la place de premier valet de garde-robe, à la charge

(1) Cet instrument avoit remplacé le luth.

(2) Cette expression doit être prise dans le sens de la soumission à l'autorité spirituelle. Salvaing de Boissieu, lieutenant-général de Grenoble, accompagna M. de Créquy, en qualité d'*orateur de Sa Majesté très-chrétienne*. Cette ambassade eut lieu en 1633.

de donner douze mille livres de récompense. Il n'avoit pas un sou ; mais comme il étoit en bonne réputation, et qu'on voyoit bien que le Roi l'affectionnoit, il trouva cent mille écus avant que de sortir de la chambre de Sa Majesté ; de là il alla dans la chambre de la Reine, où il dit le don que le Roi lui venoit de faire : « Mais, ajouta-t-il, je suis bien empêché, » car il me faut trouver quatre mille écus. » Une jeune veuve, femme de chambre de la Reine, lui offrit de la meilleure grâce du monde de les lui prêter. Cela le charma, et dans ce moment il en devint amoureux. C'étoit la fille d'un ministre de Languedoc que l'on avoit convertie ; je crois que ce fut elle qui appela la Reine *Siresse*. Il en fut amoureux douze ans. Cet amour a furieusement nui à de Niert ; car le feu Roi, qui haïssoit la Reine, et qui ne vouloit pas qu'il y eût aucune correspondance entre ses gens et ceux de sa femme, n'approuvoit nullement cette affection, et il eût fait sans cela toute autre chose pour notre homme que de le faire enfin premier valet de chambre, comme il fit. Il lui disoit : « Vous n'attendez » que ma mort pour vous marier. »

Quand le cardinal de Richelieu, qui vouloit que les officiers qui approchoient le Roi de fort près ne lui voulussent point de mal, fit faire compliment à de Niert sur cette charge, de Niert le dit au Roi, et lui demanda s'il ne trouveroit pas bon qu'il en remerciât le cardinal ; le Roi le lui permit. On ne sauroit croire combien il étoit chatouilleux pour les charges de sa maison ; il ne vouloit pas souffrir que le cardinal s'en mêlât. Durant la grande faveur de M. le Grand, tous les premiers valets de chambre et tous les premiers valets de garde-robe étoient comme de petits favoris.

Le feu Roi mort, de Niert épouse cette femme. Elle est adroite et même un peu *escroque*, s'il faut ainsi dire, car elle n'a jamais rien perdu faute de demander, et elle a obligé parfois telles gens à lui donner qui n'en avoient nullement envie; d'ailleurs elle est fort avare; lui est prodigue; elle l'appelle *Panier percé*, et le *ragote* (1) sans cesse sur sa dépense. Il dit qu'une fois elle voulut avoir un carrosse : la nuit elle entendoit du bruit dans l'écurie; elle réveille son mari. « Ce sont, lui dit-il, les chevaux qui mangent. — Quoi! reprit-elle, nourrir des animaux qui mangent la nuit! Dieu m'en garde! » Elle les vendit dès le lendemain.

Lui et sa femme se tourmentèrent tant qu'ils obtinrent pour leur fils, qui est le seul enfant qu'ils aient, la survivance de cette charge de premier valet de garde-robe. Le Roi témoigna assez de bonté en cette rencontre, car il se mit à genoux afin que cet enfant, qui n'avoit que cinq ans, lui pût donner sa chemise pour entrer en possession. Le pauvre de Niert pleuroit de joie quand il racontoit cela : depuis il fut fait premier valet de chambre, et, l'année passée, comme sa femme poursuivoit chaudement la survivance, le Roi lui dit : « Qui te donneroit quatre doigts de parchemin te feroit bien aise? — En vérité, oui, Sire, dit-elle. — Eh bien! ajouta le Roi en riant, ce sera dans douze ans. » Le cardinal la trouva ensuite à la messe, et lui dit : « Que demandes-tu encore à Dieu? ta chienne (2) est retrouvée et ton fils a la survivance. » Elle lui saute

(1) *Ragoter*, gronder, grogner. Expression triviale et populaire.

(2) Elle en avoit une qu'elle aimoit fort. (T.)

au cou tout devant la Reine, en lui disant : « Madame, » excusez, s'il vous plaît, mon transport. »

Lambert (1) est de Champigny ; il étoit enfant de chœur à Champigny même, où il y a une sainte chapelle, quand Moulinié, qui étoit maître de la musique de Monsieur, le prit et le fit page de la musique de la chambre de Monsieur. Lambert, ayant quitté les couleurs, se trouva un tel génie pour la belle manière de chanter, que de Niert, en peu de temps, n'eut plus rien à lui montrer. Ni l'un ni l'autre ne sont de ces belles voix, mais la méthode fait tout.

Lambert étudia soigneusement et à composer et à exécuter ; et encore présentement (2) il chante tous les matins pour lui-même, afin de se perfectionner d'autant plus. Un de ses chagrins, à ce qu'il dit, c'est de ne pouvoir laisser par écrit sa science, car tout cela dépend de la manière qu'on ne sauroit exprimer.

Lambert commença à montrer et à chanter dans les compagnies : on l'appeloit le petit Michel, le petit Maître, Champigny (3) et Lambert ; de sorte qu'une fois il y eut une plaisante dispute. Quatre femmes un jour se pensèrent prendre aux cheveux ; l'une soutenoit que Lambert chantoit mieux que personne.

(1) Michel Lambert, suivant les biographes qui ont copié Tilton Du Tillet (*Parnasse françois*. Paris, 1732, in-folio, p. 390), naquit en 1610 à Vivonne, en Poitou. Il mourut en 1696. Tallemant le fait naître à Champigny, en Touraine, où il y avoit un beau château appartenant à mademoiselle de Montpensier. La sainte chapelle, dont les vitraux représentoient la vie de saint Louis, étoit de l'architecture la plus élégante.

(2) Tallemant écrivoit ceci vers 1660.

(3) Cette circonstance rend vraisemblable ce que dit Tallemant sur le lieu d'origine de Lambert.

« Voire, dit l'autre, c'est le *petit Michel*. — Vous » vous trompez, dit une troisième, c'est le *petit* » *Mattre*. — Vraiment, vous vous y entendez toutes, » dit la dernière, c'est *Champigny* qui est le plus » estimé de tous. » Ce n'est pas que Lambert ne grimace horriblement, et qu'il ne soit effroyable à voir en cet état, car même il est fort vilain quand il ne grimace pas. Il n'y a que lui qui montre bien, et les écolières des autres ne sont rien au prix des siennes. Si Dieu avoit voulu que c'eût été un homme plus régulier, il y auroit un grand nombre de personnes qui chanteroient bien ; mais, quoiqu'il ne soit point débauché, il est si peu exact, que c'est quasi peine perdue que de s'y amuser. Il n'est point intéressé, et n'a jusqu'ici guère songé à sa fortune ; s'il avoit voulu, il iroit à cette heure en carrosse.

Il étoit toujours de çà et de là en parties, où il ne gagnoit rien, et comme il promettoit à tout le monde, il manquoit aussi à tout le monde (1). Une fois, je ne sais quel homme de la cour qui s'étoit vanté de le faire entendre à une dame, voyant que Lambert lui avoit manqué trois jours de suite, l'attendit longtemps dans le Luxembourg pour le battre ; mais, par bonheur, il ne le trouva pas.

(1) Tallemant s'accorde ici avec Despréaux, qui met en note, dans l'édition de ses *OEuvres* donnée par lui-même en 1701 : « Lambert, le fameux musicien, étoit un fort bon homme, qui » promettoit à tout le monde, mais qui ne venoit jamais. » Il fait cette remarque à l'occasion des vers suivants de sa troisième satire :

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle,
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
C'est tout dire en un mot, et vous le connoissez.
— Quoi! Lambert? — Oui, Lambert. — A demain. C'est assez.

Lambert fit connoissance avec la fille de Bel-Air (1), qui avoit la voix fort belle et qui étoit assez jolie : il se mit à lui montrer, et en lui montrant il en devint amoureux, car il est d'assez amoureuse manière : il s'y engagea si avant qu'il lui promit de l'épouser, et en parla publiquement ; ils furent même accordés, mais il ne concluoit point. Enfin la mère de la fille, comme voisine de madame d'Aiguillon, alla se plaindre à elle ; madame d'Aiguillon en parle au cardinal, qui lui dit : « Laissez-moi faire. » Sur l'heure, il envoie chercher Desmarets, et lui dit de faire un dialogue sur telle chose ; le dialogue fait, il l'envoie à Lambert pour y faire un air, car Lambert compose bien. On le fait apprendre à Lambert et à sa maîtresse, et après on les fit venir à Ruel, où madame d'Aiguillon se trouva. Voici le dialogue :

TIRCIS.

Philis, j'arrête enfin mon humeur vagabonde.

PHILIS.

Trop volage Tircis, pourquoi me fuyois-tu ?

TIRCIS.

C'étoit pour dire à tout le monde
Que rien n'égale ta vertu.

PHILIS.

Oh ! l'excuse légère
D'un esprit trop léger !

TIRCIS.

Pardonne, ma bergère,
Pardonne à ton berger.

TOUTS DEUX.

Aimons-nous désormais,
Aimons-nous pour jamais.

(1) A l'historiette de *Bensserade*, il est parlé du père de cette

Le cardinal les fit marier ; mais il ne leur donna rien : il perdit là une belle occasion ; il n'a jamais rien fait pour eux. Tant pis pour lui (1).

La femme de Lambert étoit assez enjouée. Je ne sais si cela lui déplut ou s'il crut avoir été attrapé ; mais, quoi que c'en soit, il ne la traita point bien. Elle s'en plaignit au bonhomme Pailleur, leur voisin, qui lui conseilla d'en parler à son père, à sa mère et à ses sœurs. « Dieu m'en garde ! répondit-elle ; ils » se moqueroient de moi ; car c'est moi toute seule » qui l'ai voulu. » Le Pailleur en parla donc à Lambert, qui ne voulut jamais rien avouer.

Le feu cardinal se divertissoit pourtant de Lambert. Un jour que notre *Orphée* s'étoit laissé entraîner dans une de ces caves de vin muscat, à la Croix du Tiroir (2), il en sortit la tête en compote, et en s'en retournant il trouva Le Puis, son beau-père, qui lui dit qu'il le cherchoit, que le cardinal le demandoit, et qu'il y avoit un carrosse au logis qui attendoit il y avoit long-temps. Il fallut aller. Par bonheur pour lui, il y avoit ce jour-là deux comédies chez le cardinal, l'une françoise, l'autre italienne, durant lesquelles il dormit fort bien ; on soupa : il n'avoit pas besoin de souper ; il employa encore ce temps-là à dormir. Il étoit dix heures quand on le fit chanter : il n'eut jamais tant de voix.

filie. Bel-Air étoit le nom du cabaret tenu par le père. (Voyez plus haut, page 60 de ce volume.)

(1) Cette anecdote peut servir de pendant à la dure *négation* du cardinal de Richelieu, en réponse au beau sonnet de Maynard :

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte, etc.

(2) On disoit aussi la *Croix du Trahoir* ; elle étoit placée au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré.

Sa femme mourut de chagrin au bout de trois ou quatre ans de mariage : il en a eu une fille.

Mademoiselle Lambert avoit une petite sœur : c'est Hilaire. De Niert, qui lui trouva beaucoup de dispositions, se mit à lui montrer, et elle réussit admirablement. Lambert, voyant cela, voulut avoir sa part de la gloire. De Niert se retira aussitôt : cela causa quelque petite froideur entre eux ; depuis pourtant cela s'est raccommodé, et de Niert les va voir fort souvent : il prend grand plaisir à montrer quelque chose à cette fille. Comme la plupart des gens de musique sont bizarres, Lambert s'avisa de devenir amoureux de cette fille, parce que c'étoit la seule dont il ne le devoit pas être ; sa beauté ne lui servoit point d'excuse, car elle n'est point jolie : il est vrai qu'elle ne fait pas peur ; mais, ma foi, elle n'a rien de beau que la voix et les dents : c'est une fille fort raisonnable ; et quand je considère les sottes gens avec qui elle a été nourrie, je m'étonne qu'elle ait l'esprit si bien fait. Cette amour l'a pensé faire enrager, car il a été un temps qu'il ne lui vouloit rien montrer qu'en particulier, et quand ils étoient tous deux tout seuls, il se mettoit à genoux, et lui disoit cent extravagances. Elle aimoit mieux ne rien apprendre ; je dis *ne rien apprendre*, parce que ce n'est pas tout que d'avoir les airs notés, il faut que ce soit lui qui vous les montre, ou vous ne leur donnez pas la centième partie de l'agrément qu'il leur donne. Une fois il en vint jusqu'à faire détendre son lit pour quitter la maison du père d'Hilaire ; après, il le fit retendre. Un jour il vouloit mettre sa fille en religion : « Vous ferez bien, » lui dit Hilaire. Aussitôt il ne le voulut plus. Quand il lui parloit de sa passion, elle lui disoit : « Que voulez-vous ? êtes-

» vous fou ? Si j'étois capable de faire quelque sottise, » vous m'en devriez empêcher. » Cela le mit en colère : il s'en va, et ni lui ni son valet ne venoient plus manger au logis. Cela l'ennuyoit furieusement, et il étoit bien embarrassé de sa colère ; pour se raccrocher, il renvoya son valet prendre ses repas à l'ordinaire : il y revint lui-même bientôt après, et il disoit à tout le monde : « Ne croyez pas que j'en » sois amoureux. » Et tout le monde le croyoit un peu plus fort.

Lambert voulut penser à quelque charge de la musique : il se trouva si gueux, qu'il en eut honte ; cela lui servit en une chose. M. de Lisieux-Matignon aimoit fort à les entendre lui et Hilaire. Ils chantent des dialogues ensemble les plus agréables du monde. Il leur envoyoit tous les ans un carrosse pour aller le trouver à la campagne, et ne les renvoyoit point sans quelque présent.

Un honnête homme, nommé M. Marchand, *custodi-nos* (1) du prince Eugène, car il a une sœur chez madame de Carignan, étoit aussi comme l'intendant de M. de Lisieux. Cet homme s'affectionna à Hilaire ; il aimoit aussi Lambert : il demanda si le père d'Hilaire le vouloit prendre en pension. On lui fait quitter le cabaret. Marchand est infirme, et passe une bonne partie de l'année au lit ; il a fait du bien à toute la maison, car il fit donner une pension de mille livres à Lambert sur les bénéfices de M. de Lisieux. On eut bien de la peine à faire faire à notre homme ce qu'il falloit pour cela : c'est un petit esprit *de bois blanc*, comme disoit Le Pailleur.

(1) Le *custodi-nos* étoit le titulaire d'un bénéfice ; il prêtoit son nom à celui qui en étoit le véritable usufruitier.

Il donna une prébende de Dreux de douze cents livres de rente au frère d'Hilaire, qui prit une des filles avec lui, et ils vivent là tous deux.

Lambert avoit eu une pension de quatre cents écus, du temps de M. d'Emery, à qui il en avoit l'obligation, et tout le monde est ravi de le faire payer de sa pension; aussi est-il assez reconnoissant.

Marchand payoit gros, et faisoit valoir ce qu'Hilaire avoit pu amasser des présents qu'on lui faisoit et des ordonnances qu'elle avoit pour avoir chanté aux ballets du Roi.

Hilaire avoit une sœur qu'elle a encore, qui est jalouse d'elle horriblement. Cette fille dit tant de sottises de Marchand et d'elle, que cet homme sortit de la maison. Enfin pourtant on l'y fit revenir, et Lambert, qui n'est plus amoureux, considérant que sa belle-sœur lui étoit nécessaire, qu'ils se faisoient valoir l'un l'autre, et aussi pour se délivrer des impertinences du père, de la mère et de cette belle-sœur, alla loger avec Hilaire, et ce M. Marchand, auprès des Petits-Pères, où Hervart (1) les attira, et leur fait payer leurs pensions soigneusement, car Hilaire en a une aussi, si je ne me trompe : ils ont soin du bonhomme, de la bonne femme et de la sœur même; il est vrai que cette fille travaille. La fille de Lambert est assez jolie, danse bien, joue bien du clavecin, et Lambert dit qu'il lui trouve de la voix : elle aime sa tante tendrement, aussi lui a-t-elle bien de l'obligation (2). M. de Langres a

(1) Barthélemy d'Hervart, contrôleur-général des finances, avoit fait rebâtir l'hôtel d'Épernon, situé rue Plâtrière. (Voyez page 89 de ce volume.)

(2) Lulli épousa la fille de Lambert. (*Parnasse françois* de Tillet du Tillet, p. 391 et 401.)

donné depuis peu un bénéfice de huit cents livres de rente à Lambert.

CCLXVIII

LA GAILLONNET ET SA FILLE.

Une lavandière de Paris avoit une jolie fille qu'elle vendit à un commandeur de Malte, qui l'entretint quelque temps; après, un nommé Gaillonnet (1), de l'Extraordinaire des guerres, l'entretint et en eut une fille; et après, afin qu'il lui en coûtât moins, il y associa un garçon aussi de l'Extraordinaire des guerres, appelé Marbault. Tous deux ensemble ils la marièrent à un nommé Chirat, frère d'un procureur du Châtelet. C'étoit un coquin que ce Chirat, qui n'ignoroit pas la vie de la demoiselle; cependant, comme il s'avisa de faire le fâcheux quelque temps après, sa femme et Gaillonnet le voulurent empoisonner. Il les accusa d'adultère et d'empoisonnement, et ils furent pris tous deux. L'affaire s'accommoda pour quinze mille livres, par l'avis du procureur du roi, et comme il n'y avoit point d'enfants, on les démaria par impuissance (2). Voilà

(1) Vion, sieur de Gaillonnet. On dit qu'ils sont gentilhommes. (T.) — Gaillonnet étoit frère de madame de Saintot. (Voyez l'historiette de *Voiture*, note de *Tallemant*, t. iv, p. 28.)

(2) Il paroît que cette madame Gaillonnet avoit une sorte de réputation littéraire. Wulson de La Colombière lui a dédié *le Palais des curieux, où l'algèbre et le sort donnent la décision des questions les plus douteuses, et où les songes et visions nocturnes sont expliqués selon la doctrine des anciens*. Troyes, Nic. Oudot, 1655. L'épître dédicatoire est du plus complet ridicule.

Gaillonnet et Marbault en liberté ; ils font une nouvelle société avec leur confrère Le Page (1), dont nous avons parlé ailleurs. Sa première femme, qui découvrit l'affaire, l'attendit une fois tout un jour dans une écurie pour le châtier, comme il alloit voir sa mignonne. Au bout de deux ans Gaillonnet, qui avoit beaucoup donné à cette femme, et qui voyoit qu'elle avoit tiré de bonnes nippes de ses associés, pour jouir de ce bien-là, épousa la demoiselle. On mit sa fille sous le poêle, disant qu'il n'y avoit point eu de mariage avec Chirat. La fille étoit déjà grandette ; on parle de la marier et de lui donner cinquante mille écus. Fourrilles, grand maréchal-des-logis, jeune homme à qui son père avoit laissé assez de dettes, voyant la fille jolie, le père de bon lieu et de quoi s'acquitter, n'eut point d'égard à tout le reste et l'épouse. Je ne sais à qui en est la faute, mais au bout de deux jours les voilà aux couteaux tirés. Par une bizarrerie admirable, il hait sa femme et devient amoureux de sa belle-mère ; il est vrai que cette femme est vive et a quelque chose de fort aimable. Un jour le chevalier, son frère, trouva la mère, la fille et une parente, l'une avec la pelle, l'autre avec les pincettes, et la troisième avec le balai, en haut, pour assommer le pauvre Fourrilles. « Comment, ce dit-il, à quoi songes-tu ? Qu'è ne » jettes-tu toutes ces p... .. là par la fenêtre ? » Voilà encore plus de *grabuge* que jamais, quoiqu'il n'y eût point de coups rués. Fourrilles avoit été si sot que d'épouser sans toucher l'argent (2) ; c'étoit là le

(1) Voyez plus bas l'historiette de *Le Page*.

(2) Il dit que, pour ne le pas payer d'une partie qu'il devoit toucher d'eux dans quelque temps, ils prirent prétexte sur ce que la fille n'avoit pas encore douze ans quand on la maria. (T.)

véritable sujet de tout ce qui s'ensuivit; car, n'aimant point sa femme, et mal satisfait de n'avoir que du papier, il ne la traitoit nullement bien. Elle se mit à le haïr encore plus fort; enfin, il les fallut démarier. Voici une nouvelle bizarrerie. Dès qu'elle ne fut plus sa femme, il en devint amoureux, et fit, mais en vain, tout ce qu'il put pour coucher encore avec elle (1). D'autres ne la trouvèrent pas si cruelle. Le père, voyant du scandale, la fait mettre dans un couvent; le père consent qu'elle en sorte quelque temps après, parce que Pâris, qui étoit à M. de Turenne, parloit de l'épouser; mais il l'entretint seulement. Or Fourrilles avoit touché quelque chose de la dot: il demandoit à payer sûrement; un créancier huguenot fit aller l'affaire à l'Édit (2).

Après, Pâris, un gentilhomme de Normandie, mais qui n'étoit pas un fin Normand, nommé Bressey, fils de madame de Clinchamp (3), l'entretint et en avoit même eu des enfants. Pour s'exempter de re-

(1) M. de Cornusson de La Valette avoit épousé une femme qui se gouverna assez mal; elle n'eut qu'une fille; elle supposa un fils, puis, par colère, elle le tua. Accusée, elle prouve qu'il étoit à une meunière: on étouffe l'affaire. Son mari et elle se séparent, font rompre le mariage, et cependant la fille est déclarée légitime: regardez quelle bizarrerie. Il prend une seconde femme. Étant à Paris, il trouve sa première femme, en chambre, comme une gourgandine: il couche avec elle, se renflamme, et la reprenoit, si la deuxième n'eût accouché tout à propos d'un garçon. (T.)

(2) La chambre de l'édit étoit mi-partie de conseillers catholiques et réformés. Elle avoit été créée par l'édit de Nantes, en 1598.

(3) Louise de Montgomery, dame de Clinchamp; elle avoit épousé Clinchamp en secondes noces. (Voyez l'historiette de *Clinchamp*, page 48 de ce volume.)

tourner jamais en religion, elle se met en tête de l'attraper et lui dit, en sollicitant son procès, que s'il la traitoit de femme, cela serviroit à son affaire. Il le fit, et dit à tous ses juges que c'étoit sa femme. Après elle lui dit : « Mais la chose seroit bien plus » croyable si nous faisons un petit contrat de mariage. » Il en fit un tout niaisement, et même en badinant elle se fit épouser ; il est vrai qu'il y avoit quelques nullités : elle gagne son procès, et sur l'heure (1), avant que de sortir de l'audience, elle présente requête, exposant que M. de Bressey, qui l'a toujours traitée de femme, comme tous ces messieurs en sont témoins, et qui l'avoit épousée après un contrat de mariage qu'elle produisoit, ne la vouloit pas reconnoître pour telle : il étoit présent, et disoit pour ses raisons qu'il ne l'avoit épousée qu'à *la cavalière*, et pour lui faire gagner son procès ; il fut ordonné sur l'heure qu'il iroit en bas (2), si mieux n'aimoit la reconnoître pour sa femme. Il la reconnut, et, pour plus grande sûreté, elle fit recélébrer le mariage. Fourrilles dit qu'il est fort des amis de la dame, et qu'ils s'écrivent assez souvent.

CCLXIX

LES PUGETS (3).

Le fils d'un apothicaire de Toulouse, nommé PUGET, vint à Paris qu'il n'avoit point de souliers ; il

(1) Vers la fin du parlement, en 1657. (T.)

(2) Dans les prisons de la Conciergerie.

(3) Célèbres financiers qui n'ont pas laissé une bonne réputation, témoin ce passage d'un libelle du temps : « Les Pugets, qui

fit quelques petites affaires pour madame la duchesse de Beaufort (1), et le Roi ayant donné à sa maîtresse un office de trésorier de l'épargne de nouvelle création, elle le vendit trente mille écus à Puget; mais comme il n'avoit pas assez de bien pour le payer, un nommé Plassin, son beau-frère (ils avoient tous deux épousé les filles d'une madame Prévost), en prit un quart, et M. de Fresnes-Forget, secrétaire d'état, prit l'autre quart, pour leur faire plaisir. Plassin mit dans le marché qu'il auroit la première commission. Ils firent une grande fortune en peu de temps; mais il y eut bientôt du désordre en leurs affaires. Cela commença par une infidélité que fit Puget à M. de Fresnes, son bienfaiteur; car de Fresnes l'ayant prié de lui acheter l'hôtel d'O (2), et d'en donner jusqu'à vingt-cinq mille écus, Puget en donna vingt-sept, et se le fit adjuger; ainsi il se mit un secrétaire d'état sur les bras. D'ailleurs il devint amoureux de la femme de son beau-frère Prévost, et pour le mettre en la place

» se sont vantés d'avoir mangé en leur temps plus d'un million
 » six cent mille livres; avoir entretenu toutes les belles g.....
 » de Paris; jouy des plus relevées de France; joné ez plus dis-
 » solus berlans, académies et tripots; bauffré les plus friands
 » morceaux; couru le bal, le ballet et le b....l partout; eux,
 » Chariel, les Mont-Morts, Morans, Moreau, Almerats et telle
 » drogue de gens, ont mené ensemblement la vie non pareille
 » d'Antonius et de Cléopâtre. » (*La Chasse aux larrons, ou Établissement de la chambre de justice*, par Jean Bourgoing (1618), p. 27.)

(1) D'autres disent qu'il a porté les livrées chez madame de Beaufort; qu'ensuite il fut valet de chambre; et que, comme il étoit assez agréable parmi les femmes, il lui plut et lui servit à ses amourettes. (T.)

(2) Il est situé dans la vieille rue du Temple. (T.)

de Plassin, qui, comme j'ai dit, avoit la première commission, il fit toutes les choses dont il se put aviser, et fut cause du grand procès qui les ruina, car ils se firent l'un à l'autre du pis qu'ils purent. D'autre côté, la chambre de justice découvrit bien des iniquités (1). Plassin, en voyant ses papiers, en trouva un qui leur pouvoit être très-préjudiciable; il le déchire en deux et le jette dans la cheminée; c'étoit en été; un commis mal intentionné le ramassa et le colla sur un ais. Ce commis, chassé pour quelque friponnerie, se sert de ce papier pour les rançonner. On lui donna bien de l'argent pour le ravoir; mais il en avoit gardé copie collationnée, et c'étoit une vache à lait: tous les jours il lui falloit de l'argent. Une demoiselle d'Orléans, qui avoit concubiné avec Plassin, lui conseilla de s'en défaire: elle se chargea de l'exécution, et le fit assassiner. Le frère du mort la fait emprisonner: elle soutient la question ordinaire et extraordinaire; pour Plassin, il se sauva en Flandre, et fut pendu en effigie.

Puget, qu'on appeloit M. de Pommeuse, car il avoit acheté cette terre qui est auprès de Coulommiers, en Brie, eut encore un malheur outre la recherche, c'est qu'il laissa tenir sa caisse par ses enfants, qui la gouvernèrent fort mal; il est vrai qu'ils firent plaisir à bien des gens de la cour, car ils étoient libéraux. Une fois le cadet, appelé Chéva,

(1) On trouve quelques détails relatifs aux poursuites dirigées contre Étienne du Puget par la Chambre de justice dans *le Trésor des Trésors de France volé à la couronne, présenté au roi Louis XIII*, par Jean de Beaufort, Parisien. 1615, in-8°, p. 30.

se trouva en un lieu où M. de Montmorency vint ; il parut fort triste ; on lui demanda ce qu'il avoit : « C'est que je suis du ballet du Roi, répondit-il , et » je n'ai pas le premier sou pour en faire la dé- » pense. » Chéva le tira à part et lui dit qu'il lui avanceroit un an de ses ordonnances, qu'il lui envoya dès le lendemain. M. de Montmorency ne fut pas ingrat, car sachant Chéva dans la décadence, il lui envoya cent pistoles, avec excuse de n'en faire pas davantage, mais qu'il n'avoit pas d'argent, et il lui offrit celle de ses terres qu'il voudroit pour s'y retirer et vivre sans qu'il lui en coûtât rien.

Puget fut contraint de se retirer à Pommeuse. Là, il ne s'éloignoit guère, à cause de ses créanciers. Une fois pourtant il fut pris, à cause qu'il n'y a qu'un seul pont-levis à cette maison, et que les archers ayant eu avis qu'il étoit dans le parc, et qu'il étoit aisé d'entrer dans une basse-cour dont la porte se tient rarement fermée, n'eurent qu'à lui couper une avenue. Il contenta promptement celui qui le faisoit arrêter, et revint chez lui ; mais il se garda bien mieux qu'il n'avoit fait.

Il avoit un frère qu'on appeloit le capitaine Puget (1), quoiqu'il n'eût jamais été à la guerre (2). On dit que Henri IV, l'ayant trouvé une fois en son chemin, lui demanda qui il étoit. Cet homme surpris hésita. « Je vois bien, je vois bien, dit le Roi, » vous êtes de ces Gascons qui sont sortis de leur

(1) Ce doit être Claude du Puget de La Serre, dont la fille, Isabelle-Eugénie du Puget de La Serre, épousa Jean-François Désiré, prince de Nassau-Siegen.

(2) Il fut fait des cent gentilhommes qu'on remit sur pied pour l'entrée de la reine Marie de Médicis. (T.)

» maison par le brouillard, et puis ne la peuvent
 » plus retrouver. » Il fut ensuite des cent gentils-
 hommes servants ; mais comme il n'avoit que ce
 que son frère lui donnoit, il fallut bien suivre ce
 frère. Le voilà donc à Pommeuse avec lui ; il étoit
 le gouverneur du château ; et son fils, qui est ce
 Montauron qui a tant fait parler de lui, avoit le
 commandement du pont et de la basse-cour. Ce capi-
 taine Puget n'avoit, les jours ouvriers, qu'un mé-
 chant baudrier de corde, car il ne quittoit jamais
 son épée, et, les dimanches, il avoit une jarretière
 bleue en guise de baudrier. Il alloit à tout bout de
 champ chez les villageois, et leur demandoit : « Com-
 » père, qu'y a-t-il dans ton pot ? — Hé ! monsieur,
 » il n'y a rien digne de vous. » Qui disoit un mor-
 ceau de lard, qui un bout saigneux. A tout ce qu'ils
 disoient il répondoit toujours : « C'est ce que j'aime ; »
 et il les écorniffoit comme cela incessamment. Chez
 son frère, il n'avoit pas autrement ses coudées fran-
 ches ; mais il étoit le maître chez ces pauvres gens.
 C'étoit un homme si raisonnable qu'il disoit : « Pourvu
 » que mon fils ait la crainte de Dieu devant les
 » yeux, qu'il aille au diable s'il veut (1). »

Ce M. de Pommeuse avoit beaucoup d'enfants ;
 l'un d'eux, qui est aujourd'hui évêque de Mar-
 seille (2), fut long-temps évêque de Dardanie, *in*
partibus infidelium. C'est un homme assez agréa-
 ble ; il fait plaisamment un conte ; mais, comme il

(1) Le bel ancêtre pour les princes de Nassau !

(2) Étienne du Puget, évêque de Marseille, mort en 1668,
 avoit été marié avec une demoiselle Hallé, fille d'un maître des
 comptes. Il la perdit en 1614. Malherbe a fait un beau sonnet
 sur la mort de cette dame du Puget. (*Poésies de Malherbe*. Pa-
 ris, Barbou, 1764, p. 206.)

est bientôt épuisé, au bout de vingt-quatre heures on voudroit qu'il fût en Dardanie. Cet homme fut si heureux, que l'évêché de Marseille vint à vaquer durant le règne de peu de durée de feu M. de Beauvais (1). Le président Le Bailleul, son *Mecenas*, le recommanda à ce prélat, qui, le connoissant déjà, et considérant qu'il y avoit si long-temps qu'il avoit le caractère sans en avoir l'utilité, lui donna cet évêché. On lui demandoit : « Mais comment avez-vous fait pour aller si tôt de Dardanie à Marseille ? » — J'ai passé, disoit-il, par Beauvais. » Il eut une fois querelle avec un prêtre de Faremoûtier (2), auprès de Pommeuse ; cet homme lui dit : « Je suis » prêtre. — Et moi, répondit-il, je suis gentilhomme, » et je fais des prêtres. » Cette gentilhommerie prétendue vient de ce qu'il y a une famille noble en Provence qui porte le nom de Puget. Ces provinciaux-là furent bien aises de reconnoître un trésorier de l'épargne pour leur parent, ou ce sont des bâtards, comme il arrive quelquefois.

Dans cet évêché, qui vaut vingt mille livres de rente, il a vécu comme un écolier ; ses valets le tenoient en pension, et on n'a pas trouvé un sou chez

(1) Augustin Potier de Blancmesnil, évêque de Beauvais, aumônier de la reine Anne d'Autriche, mort en 1650, eut un moment de crédit. « M. l'évêque de Beauvais, plus idiot que tous les idiots de votre connoissance, prit la figure de premier ministre, et il demanda, dès le premier jour, aux Hollandois, qu'ils se convertissent à la religion romaine, s'ils vouloient demeurer dans l'alliance de la France. La Reine eut honte de cette momerie du ministre....., et elle se mit entre les mains du cardinal Mazarin. » (*Mémoires du cardinal de Retz*. Collection Petitot, 2^e série, XLIV, 146.)

(2) Abbaye de femmes. (T.)

lui après sa mort. Un pauvre neveu qui y demeura dix-sept ans avec lui n'en eut jamais la moindre assistance. On croit qu'il y avoit quelque bâtard qui le suçoit.

Il y avoit un Puget, nommé Chéva (1); c'étoit le plus naïf de tous : il avouoit que tous les Pugets et les Pugettes avoient quelque petit endroit de la tête qui n'alloit pas bien ; que quelquefois on étoit longtemps à le découvrir, mais qu'enfin on s'en apercevoit. Quand il commença à entrer dans le monde, il étoit fort magnifique ; mais il ne manquoit jamais de prendre des premiers les modes extravagantes. Quelque fou s'avisa de porter des bottes dont les genouillères étoient à jour et doublées de satin. On alloit fort à cheval par la ville ; il avoit toujours une haquenée ; il lui est arrivé plus de cent fois de mettre pied à terre avec ces genouillères de satin pour courir de toute sa force ; « car, disoit-il, de galoper » dans les rues, cela eût fait peur à tout le monde. » Quand Montauron, comme vous verrez par la suite, se rendit adjudicataire de la terre de Pommeuse, Chéva écrivit en ces mots au curé : « Enfin la terre » de Pommeuse demeure dans notre *maison*. Aussitôt la présente reçue, ne manquez pas de faire » chanter le *Te Deum*. »

Il y en a un Augustin réformé : avant qu'il fût moine, on l'appeloit *Don Guilan le Pensif* ; car ce garçon se promenoit douze heures dans l'avenue de Pommeuse, sans voir ceux qui passaient devant lui : c'étoit celui que le père et la mère aimoient le mieux ; ils le gâtèrent si bien, qu'il étoit insupportable en son enfance ; ses frères et ses sœurs le haïssoient

(1) C'est un fief de Pommeuse. (T.)

comme la peste, et, pour se venger du père et de la mère, ils lui disoient qu'il demandât la lune. Cet enfant fut huit jours à crier, et disoit : « Maman, je » veux la lune, je veux la lune, moi ; je veux la » lune. »

Mais celui dont les folies ont le plus éclaté, c'étoit l'aîné, à M. de Dardanie près ; on l'appeloit Pommeuse : il fut nourri page de madame de Savoie, et parvint à être son premier page. Elle l'aimoit, et s'il eût été sage, il couroit fortune d'être son favori ; mais pour ne pas démentir le jugement de son frère Chéva, il s'amusa à railler le cardinal de Savoie, sur lequel on avoit fait des vaudevilles, au voyage qu'il fit à Paris, où on l'appeloit *le Grand Pied* (1). Le cardinal le fit rouer de coups de bâton, comme il revenoit en France, et cela perdit sa fortune. Le désordre de ses affaires l'obligea, après la mort de son père, à se fortifier dans le château de Pommeuse, où il fit tirer sur un conseiller à la cour des aides, qui avoit eu la commission d'y mener le prévôt : le conseiller en eut par le menton ; Pommeuse se sauva, et madame de Savoie obtint sa grâce.

Pommeuse, le trésorier de l'épargne, avoit, outre ses quatre garçons, encore quatre filles. L'une, nommée madame de Barat, ruina son mari, et faisoit l'amour avec son commis. Cette femme avoit une belle-mère qui l'importunoit ; elle se barricadoit

(1) Quand le cardinal de Savoie salua la Reine, comme il mettoit le pied dans la chambre, il entendit :

Ah ! qu'il est beau !

Il a fait sa barbe de nouveau.

Cela le surprit ; la Reine se mit à rire, et lui dit : « C'est mon » perroquet. » En effet, ce l'étoit. (T.)

contre, et, de peur de la voir, elle cacha la maladie dont elle mourut, et étoit à l'extrémité avant que personne en sût rien. Elle mourut jeune ; elle étoit jolie.

La seconde se nommoit Beauvilliers ; elle demeura veuve d'assez bonne heure. Il lui prit une amitié aveugle pour un petit avocat fluet, nommé Chaumontel, qui étoit une fort pauvre espèce d'homme, et qui n'avoit point de bien. Elle obligea sa fille aînée, qui étoit bien faite, à l'épouser (la cadette a épousé depuis un président des requêtes). Elle disoit pour ses raisons qu'il n'y avoit que cet homme-là qui pût nettoyer ses affaires. Il y en a qui ont cru qu'elle le vouloit récompenser parce qu'il n'avoit point méprisé vieillesse. Feu M. le Comte trouva une fois cette jeune femme à la promenade, et la trouva fort à son gré, il la voulut aller voir. Voyez qu'il y alloit finement ! Le mari fit dire qu'il n'y avoit personne au logis. Ce Chaumontel étoit digne de l'alliance des Pugets, car il étoit un peu fou : la goutte lui vint sans l'avoir autrement méritée ; il étoit fort malsain, et encore plus avare, car il se laissa mourir d'inanition. Quoiqu'on fit chez lui du potage de la vierge Marie, d'où le diable avoit emporté la graisse, il mettoit encore de l'eau dedans, disant que cela nourrissoit trop : il ne mangeoit quasi point chez lui, mais il se crevoit quand il alloit en festin ; il n'y alloit pas souvent, à la vérité. Chez lui il n'y avoit point d'ordinaire, et la première fois qu'on y mit la nappe, ce fut le lendemain de sa mort.

Lorsqu'il étoit en santé, et que lui et sa femme sortoient, on fermoit tout à clef, jusqu'à la cuisine, et la servante demouroit dans la cour si elle vouloit. A vivre comme cela, n'ayant qu'une seule fille, il la laissa riche : un Amelot l'a épousée. Cette madame

de Chaumontel est un original ; elle vouloit faire trois couvertures de mulets pour mettre sur des chevaux de louage , en allant à Forges , disant que cela avoit bonne mine, et que les grands seigneurs en usoient ainsi : pour cela elle vouloit louer des chevaux de charge pour porter ses hardes. Une fois que je fus chez madame Margonne, quelque méchante langue lui alla dire que j'étois un bel esprit : elle se tua, tandis que je fus là, de dire de belles paroles ; et tous ceux qui y étoient se crevoient de rire.

La troisième fille de Pommeuse vit encore. En premières noces elle avoit épousé un nommé M. Pastourel, dont elle n'a point eu d'enfants : on dit que pour sauver les charges de son mari, qui valoient cinquante mille écus, elle coucha avec le président de Chevry (1) ; elle a été jolie, à ce qu'on dit. De cette famille, ils deviennent tous chauves de bonne heure. Je la connois il y a long-temps, mais je ne lui ai jamais vu un cheveu ni un reste de beauté. Elle est de belle taille, elle a de l'esprit, du sens et de l'équité. En secondes noces elle a épousé Margonne, receveur-général de Soissons : on croit qu'ils concubinoient ensemble auparavant, car elle a été galante. Bordier s'y est amusé, à ce qu'on dit, qu'elle étoit déjà bien dégoûtante ; mais il étoit fort peu de chose en ce temps-là, et il tenoit à honneur qu'on le souffrît là-dedans. Elle en usa assez mal avec la femme de Bordier, qui, à cause d'elle, étoit maltraitée par son mari. Elle n'a eu pour tous enfants qu'une fille qui a la taille gâtée : cette femme, qui

(1) Duret de Chevry, président de la chambre des comptes de Paris. (Voyez son historiette, t. II, p. 59.)

voit assez clair d'ordinaire, ne voit point cette bosse, parle des robes de sa fille, et dit : « Sa robe lui va » si bien, vous diriez qu'elle est cirée ; » et elle pare cette fille pour l'envoyer au bal. Mais il faut dire la vérité, voilà tout son foible : sa fille a de l'esprit et du sens autant qu'on en peut avoir en une grande jeunesse. Nous parlerons ensuite de la quatrième fille de Pommeuse.

CCLXX

MONTAURON (1).

Pendant que Montauron étoit à Pommeuse, il en conta à la dernière et la plus jolie des filles de M. de Pommeuse (2) : il n'y avoit qu'elle qui n'eût point été mariée; on l'appeloit mademoiselle Louise. Patru, qui étoit son ami, quoique beaucoup plus jeune qu'elle, dit que c'étoit une fort aimable personne (3). Montauron étoit laid et impertinent ; cependant comme elle ne voyoit que lui, et qu'on ne la marrioit point, elle l'aima à faute d'autre. Patru, à qui elle conta toute son histoire depuis, lui disoit : « Mais, ma chère, c'est donc pour faire dire vrai à » Chéva que tu as aimé cet homme ? — Ce sera ce » que tu voudras, » disoit-elle en rougissant. La voilà grosse : elle accouche; Montauron reçoit l'en-

(1) Pierre Du Puget, seigneur de Montauron, des Carles et Caussidière, La Chevrette et La Marche, conseiller du Roi, premier président au bureau des finances de Montauban.

(2) C'étoit la cousine-germaine de Montauron, qui étoit le neveu de Puget de Pommeuse.

(3) Le père de Patru avoit une ferme près de Pommeuse. (T.)

fant par une fenêtre, et l'emporte à Paris ; il avoit un cheval de louage. Il a dit depuis que quand il fut question de le donner à une nourrice, il n'avoit que deux écus. Pensez qu'il en trouva à emprunter quelque part. Elle accoucha encore deux fois. La seconde fois elle fut découverte par une servante. La mère croyoit qu'elle étoit hydropique, et le père étoit un méditatif, qui ne voyoit pas ce qu'il voyoit. L'ayant su, il alla trouver sa fille le troisième jour, qu'elle étoit fort mal. Elle se voulut jeter à ses pieds, il la retint et lui dit : « Traitez bien cette servante » toute votre vie, car elle vous peut perdre, et n'y » retournez plus. » Elle n'y retourna effectivement qu'après sa mort ; mais c'est qu'il mourut bientôt. Des trois enfants qu'elle eut, il n'y eut que l'aîné qui vécût ; c'étoit une fille.

Montauron, ses amours étant découvertes, ne demeura plus à Pommeuse, et il se mit au régiment des gardes ; après il se fit commis, puis il eut quelque intérêt dans la recette de Guienne. Il avoit promis à mademoiselle Louise de l'épouser ; il ne s'en tourmentoit pas autrement, disoit pour excuse que cela nuirait à ses affaires. Il y avoit deux ans qu'elle n'en avoit eu aucune nouvelle, quand elle mourut de dépit de se voir ainsi trahie, et de ce que la femme de son frère de Pommeuse lui reprochoit quelquefois sa petite vie (1). S'étant bien mis avec feu M. d'Espernon, Montauron acheta la charge de receveur-général de Guienne ; il se fourra tout de bon dans les affaires.

Voilà Montauron opulent ; il étoit si magnifique

(1) Dans Morery, on présente Louise du Puget comme ayant été la première femme de Montauron.

en toute chose, qu'on l'appeloit *Son Eminence gascone*, et tout s'appeloit à la *Montauron* (1), comme aujourd'hui à la *Candale*. Pour entrer laquais chez lui, on donnoit dix pistoles au maître-d'hôtel. Jamais je n'ai vu un homme si vain ; il donnoit, mais c'étoit pour le dire. Sa plus grande joie étoit de tutoyer les grands seigneurs, qui lui souffroient toutes ces familiarités à cause qu'il leur faisoit bonne chère, et leur prêtoit de l'argent ; il étoit ravi quand il leur disoit : « Ça, ça, mes enfants, réjouissons-nous. » Mais c'étoit bien pis quand M. d'Orléans, car cela est arrivé quelquefois, ou M. le Prince d'aujourd'hui (2) y alloient ; il étoit au comble de sa joie. Une fois M. de Châtillon lui dit : « Mordieu ! monsieur, nous » sommes tous des *gredins* au prix de vous. Faites- » moi l'honneur de me prendre à vos gages, et je » renonce à tout ce que je prétends de la cour. » Une fois qu'il ne dînoit point chez lui, Roquelaure et quelques autres y vinrent, et se firent servir à dîner comme s'il y eût été. Il ne se fâcha point, et dit qu'il vouloit que désormais on servit chez lui tant en absence qu'en présence. Il disoit insolemment : « *Il est sur l'état de ma maison* (3). »

(1) Il y avoit même des petits pains au lait qu'on appeloit à la *Montauron* : *sunt etiam panes qui aliàs à la Montoron, ab inventore forsan dicti sunt, quibus sal et lac adjiciebantur.* (*Petri Gontier, medici regis ordinarii, Exercitationes Hygiasticæ.* Lugdini, 1668, in-4°, p. 111.)

(2) Le grand Condé.

(3) Corneille a dédié *Cinna* à Montauron. Il est pénible de voir le père de notre théâtre, dans une épître dédicatoire, comparer Montauron à Auguste. La gravure de la Bethsabée, d'après La Hyre, lui est dédiée dans les termes les plus emphatiques, *nobilissimo, clarissimoque viro*, etc. Fitelieu lui dédia *La Contre-mode*. Nous citerons ce passage de l'épître dédicatoire : « Mon-

Il avoit fait élever la fille qu'il eut de mademoiselle Louise, sa cousine germaine, comme une princesse, et il la vouloit marier tout de même que si elle eût été sa fille légitime. Une fois, en je ne sais quelle cérémonie de famille, M. de Dardanie fit passer mademoiselle de Montauron devant mademoiselle Margonne. On lui dit : « Mais celle-là » n'est pas légitime. — Voire, dit-il, bâtarde pour » bâtarde, encore celle-là est-elle l'ainée. »

Feu Saint-Charmes Tervaux, conseiller au grand conseil, garçon d'esprit et qui faisoit joliment des vers, n'en voulut pourtant point, quoiqu'elle eût cinquante mille écus, et qu'il y eût beaucoup à espérer encore. Mais Tallemant (1), conseiller au

» sieur, ce premier essor de ma plume et de mon esprit, dans
 » Paris, quoique petit, rencontre de prime-abord un grand
 » homme pour se faire connoître à sa faveur. Il recevra plus de
 » vogue et d'autorité de votre nom que du peu de suffisance de
 » celui qui vous l'offre, et, pour combattre une erreur populaire
 » qui vous fait l'auteur d'une *Mode* qu'il condamne, il publiera
 » partout que vous aimez bien plus les contentements de l'âme
 » que les plaisirs du corps. » Ce passage suffiroit pour établir
 à quel point Montauron étoit l'*homme à la mode*. L'ouvrage, tout
 ridicule qu'il est, contient des détails singuliers sur les usages
 du temps. (*La Contre-mode*. Paris, Louis de Heuqueville, in-12,
 1642.) Après la ruine de Montauron, les dédicaces disparurent,
 le Mécène n'avoit plus de quoi les payer, et Scarron, cité par
 Furetière (*premier factum*, 1685, in-12, p. 125), s'écrioit :

Ce n'est que maroquin perdu
 Que les livres que l'on dédie,
 Depuis que Montauron mendie ;
 Montauron, dont le quart d'écu
 S'attrapoit si bien à la glu
 De l'ode ou de la comédie.

(1) Gédéon Tallemant, maître des requêtes et intendant de justice en Languedoc.

grand conseil , garçon de grande dépense , espérant avoir des millions , l'épousa après avoir changé de religion , et de l'argent du mariage en acheta une charge de maître des requêtes. Il fut nourri quelques années , lui et son train , chez Montauron , et il en tira plus de dix mille écus de hardes. L'éducation de cette fille avoit été étrange , car elle ne voyoit que vitupère ; tout fourmilloit de bâtards là-dedans , et sa gouvernante avoit à tout bout de champ le ventre plein (1). De succession il n'en falloit point parler ; car cette fille étoit incestueuse , et il n'y avoit pas même un contrat de mariage. Tallemant négligea avec tout cela de prendre toutes ses sûretés à la chambre des comptes pour la légitimation. Pas un de ses parents , hors sa sœur (2) , ne consentit à ce mariage , et ils n'ont jamais voulu signer le contrat. Lui et sa femme , au lieu d'épargner , s'imaginoient avoir des millions de Montauron , et le gendre , à l'exemple du beau-père , faisoit une dépense enragée ; il se mit même à jouer , et on se confessoit de lui gagner son argent , car il jouoit comme un idiot. Il avoit aussi des mignonnes. Montauron souffroit qu'on dit des gaillardises à sa table , et il est arrivé souvent à sa fille de feindre de se trouver mal , et de se retirer tout doucement dans sa chambre. Les *petits maîtres* et autres prenoient ce qu'il y avoit de meilleur ; et souvent à peine daignoient-ils faire place à celui qui leur faisoit si bonne chère. J'ai cent fois ouï dire à Montauron qu'il avoit les meilleurs officiers de France ;

(1) Montauron avoit des demoiselles chez lui et dehors tout à la fois. (T.)

(2) Madame d'Hambure .

il n'y avoit que lui alors qui parlât comme cela. Il disoit familièrement à son gendre, fils d'un homme d'affaires : « Il n'y a que moi d'homme de condition » dans les affaires. » Il avoit des armes à son carrosse, à la vérité sans couronnes; s'il revient, il en mettra (1). Dans sa grande abondance, il avança un homme de son nom jusqu'à le faire président au mortier à Toulouse : Tallemant, à la prière de son beau-père, prêta quarante mille livres pour aider à acheter la charge.

Une fois, aux comédiens du Marais, M. d'Orléans y étant, quelqu'un fut assez sot pour dire qu'on attendoit M. de Montauron. Les gens de M. d'Orléans le firent jouer à la farce, et il y avoit une fille à la Montauron, qu'on disoit être mariée *Tallemant quellement*.

Comme cet homme n'avoit nul ordre ni en ses dépenses ni en ses affaires, et que feu M. le Prince, qui l'aimoit, ne lui put jamais faire tenir un registre, tout cela enfin alla cul par sus tête : il fut contraint de vendre La Chevrette à M. d'Emery, et sa maison du Marais (2) à M. le duc de Retz. A cette

(1) Tallemant fait ici allusion à l'usage singulier des bourgeois de Paris anoblis de timbrer leurs armes de la couronne de comte. Cet usage reposoit sur un droit fort ancien, car des lettres de Charles V, du 9 août 1371, confirment les bourgeois de Paris dans les privilèges de posséder fiefs, etc., *de se servir des ornemens appartenant à l'état de chevalerie, et de porter les armes timbrées, ainsi que les nobles d'extraction.* (*Abrégé chronologique d'édits, déclarations, etc., concernant le fait de noblesse, par Chérin.* Paris, 1788, p. 20.)

(2) Cette maison étoit l'ancien hôtel de Mayenne, rue Saint-Antoine, occupé aujourd'hui par l'institution Favart. « Il fut » vendu, dit Sauval, à Montauron, partisan si renommé, que la » fortune mit si bas après l'avoir élevé si haut, que, se trouvant

Chevrette il avoit établi une chose fort raisonnable, c'est que, si un de ses gens eût pris un sou de qui que ce soit qui y couchoit, il auroit été chassé. Il ne payoit point ce qu'il devoit; cependant il avoit encore une maison de quatre mille cinq cents livres de loyer, et tenoit bon ordinaire. Il avoit épousé clandestinement la sœur de Souscarrière, la fille du pâtissier (1), car le jubilé n'avoit point fait de miracle pour elle (2). Souscarrière, qui n'entend point raillerie, dès qu'il vit que notre homme s'emflammoit, lui déclara que s'il ne voyoit sa sœur à bonne intention, il n'avoit qu'à n'y plus retourner; mais, s'il vouloit l'épouser, que ce lui seroit honneur et faveur. La fille étoit bien faite, il l'épousa. Sous son nom il a acquis quelques terres autour de Paris; on l'appelle madame de La Marche, car La Marche, vers Villepreux, est à elle: il n'a point encore déclaré ce mariage, parce que, dit-il, il n'est pas en état de faire tenir à sa femme le rang qu'elle doit tenir. Il y a eu du grabuge entre eux.

En ce temps-là (1648) il fit une insigne friponnerie à un homme qui étoit devenu receveur des tailles; c'est un Toulousain. Montauron lui proposa d'épouser une de ses nièces dont le père a été libraire, à condition de prendre sa charge et de lui en donner une de trésorier de France à Montauban qui

« trop à l'étroit dans la maison d'un prince, il acheta quelques maisons pour être logé plus commodément. » (*Antiquités de Paris, par Sauval*, II, 124.)

(1) Elle s'appeloit Isabelle-Diane de Michel, et fut dame de La Marche. Il l'épousa en 1643.

(2) Tandis que Souscarrière, à l'aide du jubilé et de dix mille écus, étoit devenu le bâtard reconnu du duc de Bellegarde. (Voyez plus haut son historiette, t. VII, p. 100.)

valoit vingt mille livres de plus que la sienne , et que par le contrat il confesseroit avoir reçu ces vingt mille livres pour la dot. Le mariage s'accomplit : ce garçon vient à Paris pour se faire recevoir ; à la chambre on se moque de lui , car ce bureau est de nouvelle création , et n'est pas vérifié , ou du moins il ne l'étoit pas alors. La mère et la sœur du marié chassèrent la nièce de *Son Eminence gascone*. Cependant Montauron , qui étoit à Toulouse , faisoit *flores* ; mais au sortir on lui arrêta son équipage , faute de payer ses dettes. Il revint à Paris , où il fut obligé d'aller manger chez son gendre , qui avoit un logis à part. Depuis que Montauron avoit vendu sa belle maison , il n'avoit ni cheval ni mule.

Durant le siège de Paris il se laissa tomber et se rompit une jambe : on le porta chez son gendre , où il prenoit ses repas ; il y fit venir une petite fillette de quinze ans , nommée Nanon , fille de dame Jeanne , une grosse fruitière à qui il avoit l'honneur de devoir honnêtement : il l'avoit habillée en demoiselle. Il falloit que madame Tallemant souffrit que cette petite friponne se mît en rang d'oignon , et qu'on lui envoyât de quoi dîner avec lui. Nonobstant tous ces soins , un beau jour il se fait lever et s'en va chez lui ; sa fille eut beau pleurer , le gendre eut beau tempêter , il n'y eut pas moyen de le retenir. Cela venoit de ce qu'il craignoit qu'on lui débauchât sa Nanon , et de ce que dame Jeanne n'alloit pas là-dedans si librement que chez lui. Cet homme avoit mis son honneur , quand sa fille logeoit avec lui , à débaucher toutes les filles qu'elle prenoit , pour peu qu'elles fussent jolies.

Depuis , du temps des rentes rachetées , Montauron , qui ne se trouvoit pas bien ici sous la cou-

levrine, de ses créanciers, s'en alla en Guienne, où son gendre étoit intendant, pour y faire ses recouvrements, car il est receveur-général; mais, avant que de partir, il découvrit pour dix mille écus, à Monnerot, toutes les rentes qu'avoient rachetées ceux dont il avoit été associé en quelque traité. Il est encore à révenir de ce pays-là.

Il s'y est amusé à faire de son mieux, et, contentant sa vanité aux dépens de ses créanciers, il a toujours fait bonne chère. Il s'est occupé à l'astrologie judiciaire, lui qui ne savoit ni A ni B, et il a fait quelquefois des horoscopes, et dit qu'il y a des moyens infaillibles pour accorder les religions. Il alla à Saint-Jean-de-Luz à la conférence, et y tenoit table. Il vint ici l'hiver après le mariage, se fiant sur un arrêt du conseil; mais on le fit mettre à la Conciergerie, d'où Tubeuf-Bouville, conseiller de la grand'-chambre, et Tallemant le tirèrent. Il avoit fait rappeler Bouville d'exil du temps du cardinal de Richelieu.

Il écrivit à sa femme, après le mariage déclaré : « Mettez mon fils à l'Académie, donnez-lui un gouverneur, car il le faut élever en homme de condition. » Elle lui répondit : « Je lui donnerai des pages, si vous voulez; vous n'avez qu'à m'envoyer de l'argent. »

Une famille de Puget de Provence, qui est assez ancienne, voyant Pommeuse trésorier de l'épargne, et Montauron déjà en grande faveur, les reconnut pour ses parents. Il y en a une belle généalogie chez Tallemant.

CCLXXI

LA SERRE (1).

La Serre se nommoit Puget, et étoit proche parent de Montauron (2); il fut marié à Toulouse, et sa femme, à ce qu'on dit, mourut de jalousie. Il vint à Paris, où il étoit logé dans un grenier : il achetoit, comme il dit lui-même, une main de papier trois sols et la vendoit cent écus; c'est de lui que Saint-Amant a dit :

Et depuis peu même La Serre,
Qui livre sur livre desserre,
Dupoit encore vos esprits
De ses impertinents écrits.

Il a une malheureuse facilité à écrire qui lui a fait mettre au jour plus de soixante volumes, tant grands que petits, qui, à la vérité, ne sont tous que rapsodies : il tenoit pour maxime qu'il ne falloit qu'un beau titre et une belle taille-douce; aussi madame

(1) Jean Puget de La Serre naquit à Toulouse vers 1600 ; il mourut en 1665. Despréaux ne l'a pas épargné :

Morbleu, dit-il, La Serre est un charmant auteur !
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.

(*Satire III^e*)

Vous pourriez voir un temps vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés ;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre.

(*Satire IX^e*.)

(2) La mère des trois Pugets s'appeloit Isabeau Le Brun de La Serre. Cette parenté devoit venir de là.

Margonne (1) l'appeloit-elle *le Tailleur des Muses*, parce qu'il les habilloit assez bien. Après avoir bien débité tant de mauvaises choses à Paris, que le monde commençoit à s'en lasser, il s'en alla en Lorraine. Là, il trouva de bons seigneurs qui lui firent de gros présents pour de ridicules épîtres dédicatoires ; car ces mêmes livres avoient été présentés à d'autres en France, et il n'y avoit que la première feuille de changée, de peur qu'à la date on ne reconnût la fourberie. Après il suivit la Reine-mère à Bruxelles en qualité d'historiographe. Là il fit assez bien ses affaires, et il ne trouva pas les Flamands plus fins que les Lorrains. C'est un des plus mauvais ménagers du monde ; aussi n'est-il pas intéressé, et il le fit bien voir au courrier de Piccolomini. Il avoit dédié un livre à ce général, et sur le paquet il avoit mis : « Je ne mets point le lieu où tu es ; la » Renommée l'apprendra assez à celui que je t'en » voie. » Piccolomini, jaloux de sa réputation, dépêcha un courrier à La Serre avec une bourse où il y avoit cinq cents écus d'or. La Serre en donna plus de la moitié à cet homme, et lui dit : « Je n'ai re- » cherché en cela que l'honneur de dédier un livre. » à votre maître. »

Après la mort de la Reine-mère, le cardinal de Richelieu accorda à Montauron le retour de La Serre, le logea chez lui, lui entretint un carrosse, et lui donna deux mille écus de pension. Voyez quelle fortune ! La Serre vivoit comme si cela ne lui eut jamais dû manquer ; au bout de l'an il devoit quelque chose.

Il traita deux ou trois fois quelques-uns des

(1) C'étoit une fille d'Étienne du Puget.

plus estimés de l'Académie. Un jour il leur conta de galant homme (1) toute sa vie ; une autre fois il se vouloit faire passer pour un tout autre homme, et ne se souvenoit plus de ce qu'il leur avoit dit. Celui-là est *Puget et demi*. Quand il falloit monter en carrosse, il leur disoit : « Montez, montez dans » mon carrosse ; c'est le char de la Fortune. » Une fois, comme il attendoit quelqu'un à la porte de l'hôtel de Mélusine, chez Bois-Robert, où l'Académie s'assembloit alors (2), il rencontra le vieux Baudoin qui en sortoit : « Ah ! bon homme, s'écria-t-il, que vous et moi avons bien débité le galimatias ! » Baudoin ne trouva cela nullement bon ; mais il ne sut que lui répondre. J'ai parlé, dans l'historiette du cardinal de Richelieu (3), de la tragédie en prose de *Thomas Morus*. Le chancelier en fit autant de cas que le cardinal de Richelieu, par ignorance ou par flatterie, ou peut-être par tous les deux ensemble, et il fit La Serre conseiller d'État ordinaire. Quand La Serre le salua la première fois, il lui dit : « Monseigneur, je suis de cire ; vous » avez les sceaux, imprimez-moi. »

Il fit plusieurs pièces en prose, et il donnoit les violons à l'hôtel quand on les représentoit, c'est-à-dire qu'il y avoit dix ou douze violons dans les loges du bout, qui jouoient devant et après et entre les actes. Enfin, pour couronner ses folies, quoi-

(1) Expression empruntée de la langue italienne (*da galant'uomo*).

(2) C'étoit au mois de juin 1638. (Voyez l'*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson. (Paris, 1730, t. 1^{er}, p. 86.) L'hôtel de Mélusine devoit vraisemblablement son nom à son enseigne.

(3) Voyez l'historiette du cardinal de *Richelieu*, t. II, p. 207.

qu'il fût sous-diacre, il lui prit envie de se remari-
 er, et il fut accordé avec la fille de Hanse, apo-
 thicaire de la Reine; mais Montauron ayant été
 obligé de vendre La Chevrette et sa maison de
 Paris, M. de La Serre fut aussi obligé de chercher
 une femme ailleurs. Il subsista ensuite par la fa-
 veur de M. le chancelier, qui lui fit avoir pension,
 comme historiographe de la Reine, car il en avoit
 les provisions.

Cet homme ne manque point d'esprit, témoin ce
 qu'il dit au Père Suffren (1), qui lui remontroit
 qu'il avoit eu tort de mettre à la fin de l'épithaphe
 qu'il fit pour le roi de Suède, *qu'il rendit son âme à
 Dieu*, parce que c'étoit un hérétique. « Hé! mon
 » père, répondit-il, je n'ai pas dit ce que Dieu en
 » avoit fait; mais seulement qu'il rendit son âme à
 » Dieu, pour en faire après ce qu'il lui plairoit. »

Il est tout plein de franchise : il aborde toujours
 les gens en leur demandant où est *l'auteur*? Il s'a-
 visa de faire une planche où son portrait étoit gravé
 en petit au haut; un peu plus bas, il y avoit une
 espèce de bibliothèque, dont les livres ouverts por-
 toient les titres des livres qu'il a composés; plus
 bas étoit Minerve qui tenoit le Temps enchaîné, et
 lui monroit un autre portrait de La Serre, lui défen-
 dant d'y toucher. Ce livre ne contient que les épi-
 tres dédicatoires de ses ouvrages, et les portraits
 de ceux à qui ils furent présentés; il est intitulé :

(1) On lit *Souffran* dans le manuscrit, mais c'est évidemment
 du père Suffren, confesseur de Marie de Médicis, que parle Tal-
 lemant. Ce religieux avoit obtenu de Louis XIII la permission
 de suivre la Reine-mère dans les Pays-Bas. (Voyez l'*Histoire des
 Confesseurs des rois*, par Grégoire. Paris, 1824, p. 339.)

CCLXXII

TALLEMANT,

LE MAÎTRE DES REQUÊTES (1).

Tallemant a eu de patrimoine au moins cinq cent mille livres. Son père étoit trésorier de Navarre, et avoit quelques fermes du Roi; c'est où il avoit gagné la plus grande partie de son bien. C'étoit un homme de plaisir; mais son fils l'étoit bien autrement que lui.

Je ferai en passant un conte du père. Il étoit près d'épouser la fille d'une veuve de Rouen. On étoit presque d'accord de tous les articles, quand cette femme le mena promener à deux lieues de la ville à une maison qu'elle avoit : on se mit à causer sur la bonde d'un étang; la belle-mère lui parloit, le reste de la compagnie entra dans un bois. La veuve n'étoit point mal faite. En lui disant l'estime qu'il faisoit d'elle, il lui prit la main et la lui baisa; elle sourit : cela le mit en belle humeur; il lui leva la jupe et lui fit ce qu'il devoit faire à sa fille. Après, cette femme songe à ce qu'elle avoit fait; la voilà au désespoir : elle pleure; sa fille revient; elle fait semblant d'avoir la migraine. On retourne à Rouen : le lendemain elle déclare au galant qu'elle ne pouvoit se résoudre à lui donner sa fille après ce qui s'étoit passé. On fit naître exprès des difficultés sur les articles, et l'affaire fut rompue.

(1) Gédéon Tallemant, maître des requêtes, intendant de Guienne, de Languedoc et de Roussillon. Son portrait a été gravé in-4°, par Fresne.

Ce fut en Rouergue, chez le comte de Clermont de Lodève, grand homme de bien, et entre les mains de l'évêque de Saint-Flour (*Noailles*), depuis évêque de Rodez, un des plus ignorants hommes du clergé, qu'il fit abjuration pour épouser mademoiselle de Montauron. Voyez s'il n'y a pas bien de la conduite à tout cela. Je l'ai vu dans une lâche adoration pour son beau-père, dont sa sœur crevoit de dépit : il parloit aussi sans cesse de la jeunesse de sa femme : « Je lui ai vu venir les tétons, disoit-il. — Hé! mon » Dieu, dit sa sœur, puisque vous les voyiez venir, » que n'empêchiez-vous qu'ils ne vinssent comme ils » sont venus? » C'est qu'elle a la gorge fort enfoncée.

Cette femme ne manque pas d'esprit; mais elle n'a pas plus de cervelle que de raison. Elle disoit après la conférence : « Si les partisans reprennent » le dessus, tout est perdu; » elle qui étoit fille du *partisan des partisans*; et cent fois il lui est arrivé de faire des contes de bâtards. Elle ne fait rien de ses dix doigts que tenir des cartes; elle ne s'est jamais mêlée du ménage ni des enfants : il n'étoit pas impossible pourtant de l'y accoutumer, car elle étoit d'humeur assez douce; mais il lui eût fallu un autre mari. Tallemant lui achète jusqu'à ses souliers et ses rubans, car jamais il n'y eut un homme si badin que lui pour ces sortes de choses-là.

Par vanité, il voulut que Silhon (1), qui alors n'étoit nullement en bonne posture, vînt le voir; il l'avoit fait loger auprès de chez lui pour cela, et lui

(1) Jean Silhon, de l'Académie Française, écrivain politique, auteur du *Ministre d'État*, et d'autres ouvrages importants pour l'histoire, mourut en 1667.

donnoit d'assez bons appointements. Silhon y alloit, mais jamais le maître des requêtes n'avoit le loisir de lire avec lui. Silhon, après avoir demandé quelque temps pourquoi on le faisoit venir, et ayant su que madame d'Harambure, qui étoit vaine comme un Gascon, avoit dit que Silhon étoit à son frère, se retira. Il eut ensuite Rampalle (1), un poète assez médiocre, puis un Allemand, nommé Stella; mais tous ces gens-là ne lui ont jamais rien appris. Je crois que notre cousin les faisoit venir afin de se pouvoir vanter de dépenser en toutes choses imaginables; car il avoit des tableaux, des cristaux, des bijoux, des tailles-douces, des livres, des chevaux, des oiseaux, des chiens, des mignonnes, etc. Il jouoit, il faisoit grand'chère, il étoit magnifiquement meublé. Il acheta une maison cent mille livres pour la faire quasi toute rebâtir, et cela en un quartier effroyable, tout au fond du Marais, sur le rempart (2).

(1) Rampalle est un poète médiocre moins connu par ses œuvres que par ce vers de l'*Art poétique* :

On ne lit guère plus Rampalle et Mesnardière.

Ce poète s'attacha dans sa jeunesse à la maison de Tournon; on croit qu'il mourut vers 1660. Il falloit qu'il ne fût pas dénué de tout mérite pour que Colletet ait pu dire de lui : « De Rampalle, qui à mon gré savoit aussi bien le beau tour de vers que pas un autre de ma connoissance, a renouvelé la gloire de l'idylle, puisqu'il nous en a donné plusieurs imitées du Pretti et du cavalier Marini; et même, comme il avoit un génie particulier à décrire purement et naïvement les choses, il en publia, en 1642, une autre de sa façon intitulée : *le Départ funeste*, dont la disposition est assez ingénieuse, et dont la belle mélancolie ne doit pas moins plaire au lecteur intelligent que la douce gaieté de ses autres idylles. » (*Discours du poème bucolique, par M. Colletet. Paris, Chamhoudry, 1657, in-12, p. 37.*)

(2) Cette maison devoit être située dans la rue des Tournelles,

Il me vouloit prouver une fois qu'un homme propre comme lui ne pouvoit se passer à moins de six robes de chambre pour s'habiller : une d'hiver et une d'été, autant à la campagne ; une noire pour recevoir les parties, et une belle pour les jours qu'on se trouve mal.

Il vouloit faire l'habile homme et ne savoit rien. Une fois que Floridor (1), qui est son compère, lui vint lire, pour faire sa cour, une pièce de Corneille qu'on n'avoit point encore jouée, mademoiselle de Scudéry, mademoiselle Robineau, Sablière, moi et bien d'autres gens, étions là ; nous nous tenions les côtés de rire de le voir décider et faire les plus saugrenus jugemens du monde ; il n'y eut que lui à parler : vous eussiez dit qu'il ordonnoit du quartier d'hiver dans une intendance de province, comme il fit ensuite.

Aussi prudent en autre chose qu'en dépense, une fois que sa femme étoit assez mal d'une couche, il donna chez lui-même la comédie à madame Coulon (2). Cela pensa faire enrager l'accouchée. Depuis, il enragea à son tour, car Dieu lui fit la grâce

derrière la Place-Royale. Le rempart, alors très-élevé, étoit la vue ; on ne commença à le convertir en boulevard qu'en 1668, et les plantations ne furent conduites jusqu'à la porte Saint-Honoré qu'en 1705.

(1) Josias de Soulas, sieur de Prine-Fosse, après avoir fait profession des armes dans le régiment des gardes-françaises de Louis XIII, se fit comédien sous le nom de *Floridor*. Il avoit une figure noble, une belle taille, un son de voix mâle sans cesser d'être pénétrant et affectueux. Il joignoit à ces avantages beaucoup d'esprit et une conduite exemplaire. (Voyez l'*Histoire du Théâtre-François*, par les frères Parfait, t. viii, p. 217.)

(2) Femme d'un conseiller au parlement qui a été un violent frondeur. (Voyez l'historiette de *madame Coulon*, t. vi, p. 171.)

de devenir jaloux. Sa femme insensiblement goûta la cajolerie : je voyois qu'elle avoit toujours quelque chose à dire à quelqu'un au Cours, et qu'elle criailloit d'une allée à l'autre. « Oh ! ce dis-je, notre » homme en tient ; sa femme est déjà *piailleuse* ; » elle sera bientôt coquette. » Elle ne manqua pas de me faire dire vrai, et le mari ne manqua pas de se décrier pour jaloux : il la suivoit partout. Il arriva une fois une assez plaisante chose. Sa femme devoit aller à une collation chez une de ses parentes (*madame Nolet*) ; un garçon gagea une pistole contre mademoiselle Margonne que Tallemant ne se tiendrait jamais d'y venir. La fille croyoit gager à jeu sûr, car elle avoit fait en sorte que son père avoit convié Tallemant à aller se promener à un jardin au faubourg Saint-Antoine. Tallemant y va. Il étoit six heures sans qu'on ouît parler de lui à la collation. Le pauvre garçon ne savoit que répondre aux goguenarderies de la demoiselle, quand on voit entrer M. Margonne et M. Tallemant. La chance tourna aussitôt ; la fille en colère va demander à son père pourquoi il l'avoit trahie. « Hélas ! ma » mie, lui dit-il, j'aime mieux te rendre ta pistole. » Oh ! le méchant métier que de vouloir empêcher » un jaloux d'aller où il a peur qu'on ne cajole sa » femme ! A moins que de le prendre au collet, il n'y » avoit pas moyen d'en venir à bout. » Une fois qu'il jouoit à prime, il y avoit un homme auprès de sa femme ; il le voyoit, cela le troubla de telle sorte qu'il ne savoit ce qu'il faisoit, et il perdit tout son argent. Elle, de son côté, ne se soucioit de rien, pourvu qu'elle se divertît : c'étoient continuelles parties. Ils ne se faisoient point déchirer leur manteau pour demeurer quand on les vouloit retenir.

Madame Nolet disoit : « Ils sont allés voir une belle » maison ; ils y souperont s'ils peuvent. » Ils ne payoient pas autrement bien. Une fois, à l'église, Tallemant dit au prieur Camus : « Vous priez long- » temps Dieu. — C'est, répondit l'autre, que je le » prie que vous me payiez. »

Enfin, quoique Tallemant eût hérité de sa sœur de près de quatre cent mille livres d'argent comptant, et que, s'il se fût contenté de faire une dépense honnête, il eût dû avoir quatre cent mille écus de bien et davantage, il ne savoit plus où il en étoit, car il a beaucoup d'enfants. J'entrepris, avec un de mes parents, d'être son intendant, de recevoir tout son revenu, et de lui donner tant par mois, pourvu qu'il réglât son train, et qu'il se logeât comme je voudrois. Je les ai fait pleurer vingt fois sa femme et lui. Il falloit pour cela le remettre bien avec mon père, son oncle (1), qui ne le vouloit plus voir, et que je voulois obliger à lui fournir tant par an pour le revenu de certains effets qu'il faisoit valoir en commun pour la famille. Je commençai donc par lui proposer de chasser son cuisinier. « Bien, dit-il, je le » chasserai dans quatre mois. — Et moi, lui dis-je, » je parlerai dans quatre mois à mon père. » Sa femme me disoit : « Hé! pour l'amour de Dieu, mon » pauvre cousin, sauvez-moi encore un laquais. » Ils me trompoient, car les gens qu'ils faisoient semblant de chasser, ils les logeoient vis-à-vis de chez eux ; je le sus. « Hé! leur dis-je, c'est vous que vous trom- » pez, et non pas moi. » Et, les ayant trouvés incurables, je ne m'en voulus plus mêler.

(1) Gédéon Tallemant étoit fils de Gédéon Tallemant, trésorier de Navarre, oncle de l'auteur de ces *Mémoires*. (Voyez la *Notice préliminaire*, t. 1^{er}, p. 9 et 10.)

Il trouva moyen, entre la première et la seconde guerre de Paris, de se faire donner l'intendance de Languedoc par le moyen de Vallon (1), de chez M. d'Orléans, à qui il fit un présent pour cela ; mais la cour ne l'agréa pas. Le cardinal lui en vouloit ; car on l'accusoit d'avoir dit, durant son exil, que c'étoit un escroc, et qu'au jeu il l'avoit pipé plusieurs fois. Il fit pourtant en quelque sorte sa paix par le moyen de Lyonne qui étoit de sa connoissance, et il eut ordre de tenir les États en Provence. Il étoit allé en Languedoc avec un train de Jean de Paris (2), et d'autant plus volontiers, qu'il avoit été autrefois conseiller des Aides à Montpellier, où, à l'entendre, il avoit *encornaillé* toute la ville.

Il prit une vision à sa femme, étant grosse, d'aller, à huit lieues de Montpellier, à un bal en litière : elle et une sœur naturelle de son mari (3), qui est une grande étourdie, se mettent en chemin toutes bouclées ; le branle de la litière leur fit mal au cœur ; il fallut mettre la tête au vent ; il pleuvoit ; quand elles arrivèrent, c'étoient des *poules mouillées*.

En s'en allant, ils laissèrent ici quatre enfants en pension, et disoient à chacun de leurs parents en particulier : « Nous avons mis ordre à tout ce qu'il » leur faut. » Il se trouva enfin que personne ne s'étoit chargé d'en avoir soin, et il fallut que madame de Sully, dont la jardinière nourrissoit le plus petit

(1) Vallon étoit un lieutenant-général attaché à Gaston. Mademoiselle de Montpensier en a parlé fréquemment dans ses Mémoires.

(2) Un train très-brillant.

(3) C'étoit mademoiselle du Pin, qu'on appeloit *Angélique*. (Voyez plus bas, dans ce chapitre et dans la *Notice préliminaire*, t. 1^{er}, p. 12.)

des quatre, fit donner de l'argent à cette femme et acheter tout ce qui étoit nécessaire à cet enfant; puis elle en fit faire un mémoire. Par bonheur, elle connoissoit madame Tallemant, pour l'avoir vue à Bourbon.

Il eut ensuite l'intendance de Guienne. Ruvigny l'y servit utilement. Il l'a encore, et quoique cet emploi lui vaille, j'ai honte de le dire, tous les ans vingt mille écus, il n'en épargne pas un sou, tant il fait *flores*. Comme il y a moins de cervelle de delà que deçà de la Garonne, ils sont aussi un peu plus évaporés à Bordeaux qu'à Paris, et l'on s'y moque aussi un peu plus d'eux.

Madame Tallemant n'est plus jolie, car elle n'est plus jeune, et elle accouche quasi tous les ans. Elle fit une fois une bonne étourderie au Cours qu'on y fait le long de l'eau : elle étoit dans son carrosse avec cinq femmes et deux jeunes conseillers, Pontac et Gâchon; M. de Saint-Luc, lieutenant de roi, vient à passer : « Monsieur, voulez-vous venir ici ? » Il descend. « Monsieur de Pontac, dit-elle, faites place à » M. de Saint-Luc. » Pontac, qui est tout jeune, sort sans trop songer à ce qu'il faisoit : « Mais, ajoute- » t-elle, sera-t-il tout seul dans l'autre carrosse ? » Monsieur de Gâchon, allez lui tenir compagnie. » Gâchon y va, mais ce fut par dépit, et il irrita si bien l'autre qu'ils n'ont point voulu se raccommo-der avec elle.

Tout le monde dupe l'intendant en chevaux et en autres choses. Sa dépense fait honte à Saint-Luc et à d'Estrades, qui ne lui en veulent point de bien. M. de Candale ne mangeoit jamais que chez eux. Avant Tallemant, un intendant ne paroissoit point à Bordeaux ; à cette heure on n'y parle que de M. l'in-

tendant et de madame l'intendante; car ils ne veulent point qu'on les appelle autrement.

Elle a depuis peu fait une équipée qui a bien éclaté. Son mari avoit la goutte bien fort; il ouït dire qu'à un village, nommé Bègle, à une lieue de la ville, il y avoit un saint, appelé saint Maur, qui guérissoit de la goutte : il prie sa femme d'y faire quatre voyages, quatre dimanches consécutifs; elle lui promet d'y aller soigneusement. Aussitôt elle en fait avertir un conseiller, nommé Sénault, qui est, dit-on, son galant, et un petit abbé de Marans, qui en contoit à mademoiselle du Pin, sœur bâtarde de Tallemant. Je ne sais pas ce qu'ils firent, mais je sais qu'ils n'employèrent pas tout le temps à prier Dieu. Il y avoit une demoiselle, la première fois, qui les laissa en liberté, et qui n'y alla pas la seconde; au troisième dimanche, comme ils entrèrent dans l'église, ils trouvèrent que le maître-d'hôtel du mari avoit pris les devants, et étoit déjà à faire ses *oremus*. Il fallut que les galants retournassent à pied. Pour le quatrième voyage, je pense qu'il fut fait dans les règles. Le mari cependant faisoit de grands compliments à sa femme pour la peine qu'elle prenoit. Cependant, pour dire ce que j'en pense, je crois qu'il y a plus d'imprudence que d'autre chose; d'ailleurs on est fort médisant dans la province.

J'ai vu depuis ce petit abbé de Marans ici avec elles en un petit voyage qu'elles y firent seules; ou je ne m'y connois pas, ou il n'y a rien que de la badinerie.

Ce voyage a été plus long qu'elles ne pensoient; car Tallemant fut révoqué. Toute la province en eut du regret, car il est bonhomme et si accommodant, que les partisans, le Parlement et le peuple en étoient

contents : d'ailleurs il y accommoda, et en Provence aussi, des querelles où bien des gens avoient échoué. Retourné qu'il fut ici, le voilà plus fou que jamais, et sa femme de même : ils faisoient de continuels cadeaux et avoient des banquets avec des femmes mal famées, qui avoient chacune leur galant dans la troupe ; tellement que c'étoit au maître des requêtes à donner les violons à sa femme : cependant au diable les arrérages qu'on payoit. Elle croit dire une belle chose quand elle dit : « Mon Tallemant n'a pas rap- » porté un sou de son intendance. » Il y mangeoit quatre-vingt mille livres tous les ans, et il n'y a pas acquitté une dette : sa fille, qui étoit en religion à Longchamps, y est morte de chagrin. La mère fait comme si elle n'avoit que dix-huit ans : des enfants grands comme le géant ne l'effraient point. Ils firent les désespérés à cette mort ; mais ils en furent bientôt consolés. Il s'avisa, ne sachant de quel bois faire flèche, et pour vérifier le proverbe qui dit que quand on devient gueux on devient brouilleux, de nous chicaner assez ridiculement ; mais il n'y gagna rien à la fin.

Ce qui déplaisoit le plus à madame Tallemant et à Angélique, à Bordeaux, c'est qu'on n'y voit point d'embarras ; car un embarras est un grand divertissement pour elles ; c'est leur *ragoût*, et à Bordeaux elles disoient : « Mon Dieu, ne verrons-nous jamais » un embarras ? »

CCLXXIII

MADAME D'HARAMBURE.

Madame d'Harambure, sœur de Tallemant, le maître des requêtes, avoit épousé le fils aîné du borgne d'Harambure, qui avoit commandé un temps les chevaux-légers de la garde, sous Henri IV, à qui il avoit rendu de grands services. On appeloit La Curée (1), lui et quelques autres, les *Dragons du roi de Navarre*.

(1) Gilbert Filhet de La Curée, l'un des plus braves compagnons de Henri IV. Ce capitaine étoit peu connu jusqu'à ces derniers temps. Ses beaux faits d'armes viennent de revivre dans le *Journal militaire de Henri IV*, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, fonds de Béthune, par le comte de Valory. On lit à la suite de ces importants Mémoires quelques lettres de Henri IV au brave d'Harambure. En voici quelques traits : « Borgne, prenez quarante ou cinquante maltres, et allez » donner jusque dans les faubourgs de Paris. Il faut en savoir » des nouvelles, car on tient que l'armée des ennemis revient » là..... Bonsoir, borgne. Menez trente arquebusiers. Votre » meilleur maltre, HENRY. » — « Harambure, pendez-vous de » ne vous être point trouvé près de moi en un combat que nous » avons eu contre les ennemis, où nous avons fait rage, mais non » pas tous ceux qui étoient avec moi. Adieu, borgne. Ce 13 juin, » à Dijon. HENRY. » (*Journal militaire de Henri IV*, depuis son départ de la Navarre. Collationné sur les manuscrits originiaux par M. le comte de Valori. Paris, Firmin Didot, 1821, in-8°, p. 390 et 392.) Le combat dont parle Henri IV est la journée de Fontaine-Françoise, du 5 juin 1595. « Le péril fut si grand pour le Roi » dans ce combat, qu'il disoit que dans les autres occasions où il » s'étoit trouvé il avoit combattu pour la victoire, mais qu'à » celle-ci il avoit combattu pour la vie. » (*Histoire de Henry le Grand*, par messire Hardouin de Perefixe. Paris, Billaine, 1662, in-12, p. 183.)

Elle étoit jolie avant qu'elle eût eu la petite-vérole; pour de l'esprit, elle en avoit du plus brillant, et disoit les choses d'un air tout-à-fait agréable. Chandeville (1), neveu de Voiture, en devint amoureux. Elle, qui n'y entendoit point de mal, lui donnoit un peu trop de liberté; on l'en avertit : la voilà qui passe du blanc au noir; car elle avoit plus d'esprit que de jugement. Elle donne congé au galant; elle fit pis encore, car ce pauvre garçon étant mort peu de temps après, quelqu'un lui en parla par rencontre, elle dit étourdiment qu'elle ne le connoissoit pas. Hors deux de mes frères, ses cousins-germains, et Lozières, autre cousin-germain, qui avoient peut-être un peu plus de tendresse pour elle qu'on n'en a d'ordinaire pour une parente, je ne sache personne qui ait été amoureux d'elle jusqu'à son veuvage. Cette femme avoit quelquefois une fierté insupportable, et se prenoit souvent pour une autre. Elle eut l'insolence de mander à ses oncles Tallemant et Rambouillet, qui la prioient de venir ici pour leurs communes affaires, car son père étoit mort, qu'elle ne viendrait point, si on ne lui promettoit de suivre son avis. Lorsqu'on lui demandoit conseil : « Ne me le demandez pas, disoit-elle, si » vous ne me voulez croire. » Il lui prenoit des visions quelquefois de dire : « La Cloche (*c'étoit sa favorite*),

(1) Chandeville étoit neveu de Malherbe et non de Voiture. C'est de la part de Tallemant une erreur qu'il avoit lui-même réparée dans l'historiette de *Voiture*, t. iv, p. 41. On peut d'ailleurs consulter les *OEuvres de Sévrais*, Amsterdam, 1723, t. 1^{er}, p. 228, et les *Origines de Caen*, d'Huet. Rouen, 1706, in-8°, p. 367. On a déjà cité des stances de Chandeville qui paroissent avoir été adressées à madame d'Harambure. (*Voyez la notice préliminaire*, t. 1^{er}, p. 16.)

Elle avoit une amitié fort étroite avec une madame de Lagrenée, qui étoit une fort raisonnable personne. Cette femme m'a dit que le dessein de ma parente étoit de faire tous ses efforts pour épouser Gassion, s'il devenoit maréchal de France. Elle ne manquoit pas de gens qui la recherchoient. Celui de tous ses poursuivants qui s'y obstina le plus, ce fut un capitaine aux gardes, qui est aujourd'hui lieutenant des gendarmes, si je ne me trompe; il s'appelle La Salle. Comme elle aimoit à être adorée, quoiqu'elle ne l'aimât point, elle ne se put résoudre à fermer sa porte; elle lui disoit: « Nous ne sommes » pas le fait l'un de l'autre. Il y a long-temps que » je vous connois; vous êtes ménager, et moi j'aime » la dépense; je suis huguenote, vous êtes catholique; » vous êtes d'humeur soupçonneuse, et moi d'humeur libre. » La Salle se résout de l'enlever: il donne de l'argent aux gens de la dame pour avoir plus de facilité à l'enlever sur le chemin de Charenton. Elle le sait par eux-mêmes; elle leur donne autant que lui, et lui renvoie ce qu'il leur avoit baillé. Ses oncles, qui étoient administrateurs du revenu du cardinal de Richelieu, en allèrent parler à madame d'Aiguillon, et lui firent entendre que La Salle se faisoit fort de M. le comte de Guiche. Elle en avertit le cardinal, qui déclara au comte de Guiche que si La Salle enlevait cette femme, ce seroit à lui qu'il s'en prendroit et non à La Salle.

Madame d'Harambure étoit effectivement libérale, et, par son testament, elle donna près de quarante mille écus. Elle mourut jeune (à *trente-trois ans*), et lorsqu'elle se croyoit mieux, d'une maladie de langueur; elle avoit toujours dit qu'elle vouloit mourir en repos, et que l'appareil de la mort étoit plus

que Ivon se vit du bien, la vanité l'emporta, et, ayant été maire, il voulut faire le gentilhomme, et acheta la terre de La Leu, à une lieue de La Rochelle (1). Depuis cela les autres travailloient pour lui, et il les assistoit seulement de son conseil. Cet homme, qui avoit de l'esprit, mais un esprit dérégulé, se mit dans son loisir à rêver à des choses qui n'étoient nullement de son gibier; il étoit naturellement vain et s'estimoit infiniment au-dessus de tous ceux de sa volée, et puis, n'ayant point de lettres, il n'apprenoit rien dans l'ordre, et ne savoit aucun principe; cela mit une telle confusion dans sa tête, que peut-être ne viendra-t-il jamais un homme qui die ni qui fasse plus de grotesques que lui. La sainte Ecriture l'acheva: il en expliquoit tous les mystères à sa mode, et se fit une religion toute particulière; il se disoit *l'Abraham* de la nouvelle loi; et, pour ressembler mieux à l'autre, un beau matin, il s'imagina avoir reçu commandement de Dieu de sacrifier sa femme, qu'il aimoit fort, et il fallut que ses beaux-frères y missent ordre, aussi bien qu'une autre fois qu'il disoit avoir reçu commandement d'aller demander l'aumône par toute la ville. Pour faire le *Socrate*, il s'avisa de dire qu'il avoit un esprit familier. Mon père étoit un bonhomme qui avoit pris quelque teinture des visions de son beau-frère, dont il se désabusa pourtant à la fin; il croyoit qu'effectivement cet homme avoit un esprit qui lui parloit sans que personne l'entendit, et que cet esprit lui avoit sou-

(1) Le maréchal de Bassompierre a donné à cette terre une sorte de célébrité. Il y établit son quartier-général, en 1627, pendant le siège de La Rochelle. (*Mémoires de Bassompierre*, dans la *Collection Petitot*, 2^e série, t. XXI, passim.)

vent donné de fort bons avis. Après l'avoir bien questionné sur cela, je trouvai que la seule chose notable que cet esprit eût conseillée, ce fut d'acheter du blé en Bretagne, et de le faire venir à La Rochelle, où il étoit fort cher. Une fois on trouve notre homme avec de grosses bosses au front qu'il s'étoit faites en adorant, disoit-il, le ventre à terre; et il vouloit un jour faire prosterner comme cela madame de La Trémouille, qui avoit eu la curiosité de le voir. Sur ce que quelqu'un dit quelque chose à sa table qui le fâcha, il fit serment de manger tout seul durant je ne sais combien d'années. Il en fit presque en même temps un autre encore plus ridicule; je n'ai jamais pu savoir pourquoi: ce fut de ne se peigner de certain temps ni les cheveux ni la barbe, qu'il portoit fort longue. Il observa fort exactement ces deux beaux vœux. Il se fit peindre, car c'étoit un si beau vieillard et si vigoureux, qu'on lui demandoit si c'étoit pour quelque maladie que les cheveux lui étoient blanchis; il se fit peindre, dis-je, dans une chaise, avec une robe de chambre de velours noir; un rayon tiré par le signe du Sagittaire, comme une flèche, lui passoit par la tête et lui sortoit par la bouche; il avoit à la gauche une espèce de temple ouvert, et un tombeau au milieu couvert d'un drap noir: peut-être étoit-ce celui de sa femme, qui étoit morte assez jeune. Tout autour de ce tombeau il y avoit mille griffonnages, mille ronds, mille triangles, et par-ci par-là des mots hébreux. Il avoit appris quelque petite chose de cette langue sans savoir ni grec ni latin, et même il en mit autour de ses armes. Il y avoit des figures mathématiques, des chiffres, des nombres et cent autres *alibi-foreigns*; enfin tant de chimères, que

Jacques Pujos (1), qui les dessina, car, pour cela, il falloit un géomètre, en devint quasi fou lui-même. Je me souviens qu'il y avoit eu un endroit : *Bonne nouvelle annoncée par Paul Emile*. Ce uom lui sembla beau dans Plutarque, et il le prit à cause qu'il s'appeloit Paul. Eu un autre, il y avoit en grosses lettres : *Un loup y a* ; c'étoit son anagramme, et il y entendoit cent beaux mystères que personne n'a entendus que lui. A cause d'un lion qui étoit dans les armes qu'il se fit faire, il se mit dans la tête qu'il étoit le lion de la tribu de Juda, et c'étoit un des hiéroglyphiques de son *mirifique* (2) portrait.

Il a écrit des mathématiques ; mais on ne sait ce qu'il veut dire. Pujos disoit de lui : « Il a trouvé de » belles choses, mais il ne peut les expliquer. » Il mettoit toujours pour titre : *Propositions mathématiques de monsieur de La Leu, démontrées par Jacques Pujos* (3). Mais Jacques Pujos démontroit toujours que les propositions étoient fausses, surtout quand le bonhomme prétendoit avoir trouvé la quadrature du cercle. Au siège de La Rochelle (1627), il fit présenter au Roi par mon père, à qui il donna

• (1) C'étoit un garçon, fils d'un de ses commis, qui étoit assez né aux mathématiques. (T.)

(2) *Merveilleux, admirable*. (Expression de Rabelais.)

(3) C'est un volume in-folio. (Paris, Louis Sevestre, 1638.) Il est à la Bibliothèque de l'Arsenal. L'ouvrage est précédé d'un tableau qui contient la dédicace de l'œuvre, par Paul Yvon, sieur de La Leu, au révérend Père Anastase, capucin. On trouve à la fin du livre un autre tableau qui contient entre autres choses une lettre écrite par un écolier d'un mois initié aux sciences ; elle est signée Jacques Pujos, et est datée de La Rochelle, le 1^{er} mars 1633. Le volume est rempli de figures de mathématiques et cabalistiques. Cet exemplaire est un don de l'auteur au couvent des Blancs-Manteaux de Paris.

un compliment à faire à Sa Majesté, où l'on n'entendoit rien, une assiette d'or, où la prétendue démonstration de la quadrature du cercle étoit gravée. Depuis, le Roi la fit fondre avec quelques bourses de jetons d'or; cela fâcha terriblement notre vieillard, et d'autant plus que quand il apprit ce beau ménage, il venoit de dédier son dernier ouvrage au Roi. Il y a une lettre dédicatoire, où, entre autres choses, il dit qu'il est l'homme dans le soleil, et défie le Roi de le tuer avec tout le régiment des gardes. Il envoya ce livre à tous les gens de lettres de sa connoissance, et plusieurs le gardent par rareté.

Enchérissant sur ce qu'il avoit dit autrefois qu'il étoit *l'Abraham*, il alla voir M. de Marca, aujourd'hui archevêque de Toulouse, et lui dit: « Je suis » *le Messie*; mais il me faut un précurseur, et c'est » vous qui l'êtes. »

A cause qu'il y avoit sur la porte d'Arras:

Quand les rats prendront les chats,
Les François prendront Arras,

il fit dire étourdiment à son esprit qu'Arras ne seroit point pris. On fait un conte de deux moines, qui, en parlant à lui, dirent assez bas, comme exorcisant son esprit: « Si tu es de Dieu, parle. » Il l'ouït, et dit: « Vous avez dit telle chose. Mon esprit » est de Dieu, et il parlera. »

Une fois il dit à l'abbé de Cerisy je ne sais quel texte; l'autre lui demanda de quel auteur cela étoit: « C'est de Paul Iyon, lui dit-il.—Je vous demande » pardon, répondit l'abbé, je ne connois pas encore » cet auteur-là.—Il se fera connoître, » répondit-il gravement. A moi, sur ce que je lui disois une fois:

« Cela n'est pas si vrai que deux et deux sont quatre, » il me répondit aigrement qu'il n'y avoit rien de plus faux que de dire que deux et deux fussent quatre : « Car la vérité, disoit-il, est une, et ce qui n'est pas » un n'est pas vérité : or, est-il que deux n'est pas » un. *Ergo glú* (1). » Ses étymologies étoient à peu près justes comme ses raisonnements ; il disoit que cheminée étoit *chemin aux nuées* ; chapeau, *échapp'eau* ; pourpoint, *pour le poing*, parce que c'est le poing qui y entre le premier ; chemise, quasi *sur chair mise*.

Pour ce qui des mœurs, il vivoit bien ; et comme il se vanta en épousant sa femme qu'il n'en avoit encore connu pas une , de même il s'est vanté d'avoir eu la même continence en veuvage, quoiqu'il soit devenu veuf d'assez bonne heure, et qu'il fût d'inclination amoureuse. Il étoit brave naturellement, et à une sortie à La Rochelle, du temps de M. le Comte, il paya bravement de sa personne. Pour le dernier siège, il eut permission d'en sortir. Les ministres, à cause de ses visions, le tourmentèrent tant, car il dogmatisoit, qu'après la prise de La Rochelle il se fit catholique, ou du moins il fit profession de la religion du prince. Il étoit homme de bien et fort charitable ; il a donné beaucoup en sa vie ; mais ce qu'il fit à la fin, et que je dirai ensuite, a fait douter que ce ne fût par vanité. Sept ou huit ans avant sa mort, il fit connoissance, par le moyen de quelque dévot, qui, peut-être, le vouloit faire donner dans le panneau, d'une supérieure des Carmélites de Saint-Denis, nommée madame de Ga-

(1) Moi explétif et sans aucun sens, dont apparemment La Leu accompagnoit son discours.

dagne (1); elle avoit été fille de la feue Reine-mère. La nonne, qui étoit adroite, le sut si bien cajoler, qu'il en devint spirituellement amoureux, et brusquement il va demeurer à Saint-Denis, et donne six mille livres tous les ans à ce couvent pour faire bâtir leur église. Cela a duré presque jusqu'à sa mort. Il logeoit tout contre, et leur donnoit sans cesse des provisions. Comme bienfaiteur, il voyoit les religieuses à découvert. Pour la mère Angélique, c'étoit ainsi que se nommoit sa bien-aimée, à mon goût, elle achetoit bien ce qu'elle en tiroit (2); car il lui falloit entendre, trois ou quatre heures durant, tous les jours, toutes les visions qui passaient par la tête de ce *Messie*.

Or, voici comment mon père, qui déjà n'approuvoit point tout ce que faisoit son beau-frère, commença à se désabuser entièrement. Un matin il dit à mon père: « L'esprit m'a dit: Fais-toi rendre » compte par ton frère. » Mon père rend son compte. Le *Messie* fut fort étonné de se trouver de beaucoup moins riche que mon père, qui lui représente que les assiettes d'or et autres dépenses, avec les pensions des religieuses, montoient gros. L'esprit parle une seconde fois, et dit qu'il falloit trouver cent mille livres de plus que Tallemant ne disoit. Tallemant,

(1) Ce fut Saugeon qui le mena voir la mère Angélique de Gadagne. (T.) — Saugeon étoit un gentilhomme saintongeais, dont Tallemant raconte plus bas les singulières aventures dans l'historiette des *Amants malheureux*.

(2) Mais j'ai appris qu'elle en payoit son galant, à qui elle donnoit deux mille livres; c'est le moine de Bragelonne de Saint-Denis: elle l'eût fait coadjuteur de Tours, si elle ne fût point morte. Elle gouvernoit madame de Brienne, et étoit bien avec la Reine. (T.)

homme légal, ne put souffrir cette injure ; il dit que l'esprit étoit un malin esprit, et depuis il commença à croire que son beau-frère étoit un fou ; car il n'y a rien qui désabuse tant les gens, et surtout un homme de *numéro* (1), que quand on leur veut ôter ce qui leur appartient. Le *Messie* entre en fureur jusqu'à lever le bâton. Voyez quel *Messie* ! Tallemant se retire ; l'autre part sur l'heure, et, sans dire gare, il prend le chemin de La Rochelle. Il étoit tard, il ne put que coucher au Bourg-la-Reine. Là il vécut encore deux ans, et fit travailler Jacques Pujos à de vieux comptes, afin de tourmenter mon père. Enfin, se voyant aux abois, il se repentit et commanda qu'on les brûlât.

On dit : tel maître, tel valet : voici un maître-d'hôtel de M. de La Leu qui n'étoit guère plus sage que lui ; il s'appelle Douet. Il a un peu voyagé à Maroc et au Levant. Cela n'a servi qu'à lui brouiller la cervelle : car, à cause de ses voyages, il s'est pris pour un habile homme, et s'est mis à faire des livres. Il y en a un plein de bons avis pour le public ; mais on néglige tout en ce siècle-ci. Il recommande, entre autres choses, d'ôter toutes les pierres des champs, et de les porter à la mer. Il y avoit un autre livre intitulé : *Machines de victoires et de conquêtes*. Pour celui-là, personne n'y entendoit rien. Une fois qu'il étoit à la campagne, il persuada à la belle-mère de M. Patru, sa parente, au-

(1) Singulière expression : un homme de *numéro*, un homme de *chiffres*, pour un homme fin et habile en affaires. On voit dans Trévoux qu'un homme qui entend le *numéro* est celui qui pénètre facilement dans le secret de toute affaire où il s'agit de compte ou de profit.

tre bonne cervelle, d'aller à la boussole, à je ne sais quelle dévotion dont ils ne savoient point le chemin : il la guida si bien qu'il l'égara de six lieues sur huit. Depuis la mort de son maître, qui lui a laissé une petite pension, il fait tous les ans une quantité d'anagrammes imprimées, sur le nom du Roi, et met tout de suite *Louis quatorzième du nom, roi de France et de Navarre*. Voyez si ce n'est pas une merveille que de trouver quelque chose sur un si petit nom. Je les garde, et c'est un bon meuble pour la bibliothèque ridicule (1).

CCLXXV

LOZIÈRES.

Le plus jeune de tous ses enfants s'appeloit Lozières, du nom d'un fief de la terre de La Leu : il porta les armes en Hollande; après, pour n'être pas indigne fils de son père, il prit tout d'un coup le petit collet, après s'être fait catholique; mais il ne portoit point la soutane et n'avoit point de bénéfices. Il écoutoit son père comme un oracle, et n'é-

(1) Tallemant est, à ce que nous croyons, le seul écrivain qui ait parlé des ouvrages imprimés de La Leu et de Douet, son maître-d'hôtel. Le recueil des anagrammes de ce dernier est à la bibliothèque de l'Arsenal. (*Belles-Lettres françaises*, 11783, in-f°.) L'auteur s'appeloit Jean Douet, il se qualifie *écuyer, sieur de Romp-Croissant*. La première pièce du volume a pour titre : *Une centurie d'anagrammes sentencieuses sur l'auguste nom de sa majesté très-chrétienne Louys, quatorzième du nom, roi de France et de Navarre*. Paris, 1647, in-4°. Le volume renferme un grand nombre de pièces du même genre, toutes du même auteur. C'est une singularité qui est peut-être unique.

toit guère plus sage que lui. Avec ce petit collet, et ayant les quatre mineurs pour le moins, il s'alla battre en duel avec un gentilhomme avec lequel il avoit eu querelle en Hollande; il eut l'avantage. Il eut quelque envie de mettre à mal la femme d'un de ses cousins-germains; elle étoit fort jeune. Pour la gagner, il se mit à l'appeler *mon petit animal*. Elle ne le trouva nullement bon; elle l'appela *mon gros animal*, et ils se brouillèrent (1). L'année de Corbie (1636), on obligea chaque porte cochère de fournir un cavalier. Mon père équipa un de ses commis pour cela. Le père de ce commis avoit autrefois porté les armes, et s'étoit appelé Lozier. Un dimanche que je n'étois point allé à Charenton, je vis un grand laquais de Lozières, qui tournoya longtemps autour de ce nouveau gendarme; et enfin l'ayant tiré à la porte, il lui dit qu'il mit l'épée à la main, ou qu'il quittât le nom qu'il avoit pris. Le commis, mal stylé à l'escrime, gagne la porte, met la barre à la grille et parloit à l'autre par la grille. J'entends du bruit, je descends, et je me moque de la poltronnerie du cavalier de *porte cochère*, qui s'excusoit sur ce que son épée étoit plus courte que la brette du laquais; je chasse l'estafier, et quoique je fusse fort jeune, je vais en faire des plaintes à mon parent. « J'ai donné, me dit-il gravement, cet » ordre à Orange; l'autre jour, comme il me dés-

(1) Il n'est pas difficile de reconnoître que c'est à sa cousine, madame Tallemant des Réaux, que Lozières avoit fait si singulièrement la cour. Tallemant étoit cousin germain de Lozières, et mademoiselle Rambouillet s'étoit mariée très-jeune. Dans toute la suite de ce chapitre, Tallemant tombe avec une complaisance toute particulière sur les ridicules de Lozières; il s'y délecte dans une petite vengeance.

» habilloit : La Balle (*c'étoit le nom du commis*), lui
 » dis-je, va donc à la guerre? — Vraiment, il me
 » fait beaucoup d'honneur de prendre mon nom, et
 » si ce maraud vient à fuir, on dira sans distinguer,
 » quand il arrivera de parler de moi, qui ne fais
 » que de quitter les armes : *Je l'ai vu bien détalér,*
 » *ce n'est qu'un poltron*. Orange s'offre à punir cette
 » outrecuidance. Je suis d'avis, continua Lozières,
 » que vous lui fassiez mettre l'épée à la main s'il
 » ne veut quitter mon nom, et que vous le tuiez
 » tout franc. » J'eus beau haranguer, je ne lui pus
 faire entendre raison : il croyoit avoir fait une belle
 chose. Il conte l'histoire à mon père et à mon frère
 aîné, à qui étoit le commis, qui prirent cela au point
 d'honneur. Lozières avoit pitié d'eux de n'être point
 de son avis, et il pensoit leur dire une belle raison
 quand il leur disoit qu'il n'y avoit eu que lui et le
 second fils de M. le maréchal de Thémynes qui eus-
 sent porté ce nom-là (1). La Balle, ou Lozier, comme
 il vous plaira de le nommer, fait un complot avec
 d'autres cavaliers *de porte cochère* d'assassiner ce
 laquais, et il l'attaque lui troisième; c'étoit sur le
 rempart, derrière le logis de Lozières (2). Il entend
 du bruit, y court, terrasse son rival Lozier, et lui
 ôte son épée, qu'il apporte en triomphe, comme si
 c'eût été l'épée de Bouteville (3). Enfin tout cela

(1) Le maréchal de Thémynes s'appeloit *Lauzières*. Son fils aîné portoit le titre de marquis de Thémynes, et son second fils Charles avoit conservé le nom de la famille.

(2) Où est à cette heure l'hôtel de l'Hospital (T.) Cet hôtel étoit situé sur le boulevard du Temple, à l'angle de la rue de ce nom. Il se prolongeoit jusqu'à la rue de Vendôme.

(3) François de Montmorency-Bouteville, si célèbre par sa manie pour les duels, décapité le 21 juin 1627.

s'accommoda : le commis quitta le nom de Lozier, et le victorieux Lozières fit satisfaction à mon frère.

Lozières se remet à étudier le latin, et se fait recevoir conseiller d'église au parlement de Paris. Jamais homme n'a pris les choses plus de travers que celui-ci. De peur qu'on ne le soupçonnât de favoriser ses amis, il étoit toujours contre eux, et il leur refusoit des choses qu'il eût accordées à d'autres. Insensiblement il se met à voir les dames, et surtout celles qui avoient réputation d'avoir de l'esprit. Il fut chez madame Saintot (1), où il dit un jour que son père, il n'en étoit pas encore désabusé tout-à-fait, n'avoit jamais connu d'autre femme que la sienne. Quand il fut sorti, madame Saintot dit à Bensserade : « Que te semble de cela ? — Ma foi, » ce dit-il, je ne voudrois pas dire l'équivalent de » ma mère. » Il cajoloit partout et cajoloit d'une façon pitoyable ; vous eussiez dit qu'il prononçoit un arrêt ; il étoit *pesant à la main* ; c'étoit un grand homme tout d'une pièce. Jamais homme n'eut tant de besoin de sacrifier aux Grâces. Madame de Montbazon ayant un procès à sa chambre, il voulut profiter de l'occasion, et lui faire connoître l'affection qu'il avoit pour son service, afin de s'en prévaloir en temps et lieu ; il s'y prit si bien, qu'elle crut qu'il étoit contre elle, et chercha quelque temps les moyens de le récuser. Il en conta quelque temps à madame de Cressy, qui en étoit fort lasse. Lui, soit par une fausse galanterie, ou pour faire croire qu'il y avoit eu de grandes privautés entre eux, car

(1) Cette dame Saintot, qui eut pour Voiture une passion si malheureuse. (Voyez l'historiette de *Voiture*, t. II, p. 272 de ces *Mémoires*.)

il avoit une vanité enragée, fit semblant de s'évanouir un jour qu'il étoit seul avec elle. « Apportez un » seau d'eau, dit-elle à ses gens ; s'il ne revient, on » le l'ettera par les fenêtres. » Il fut tout glorieux de revenir.

La petite madame de Courcelles l'appeloit *le héros*. Je crois que cela vient de ce qu'il ne parloit un temps que des règles du théâtre. Il s'est toujours piqué de faire de belles lettres. A la vérité, il y prenoit bien de la peine, et avec tout cela, le monde étoit si malicieux que de ne les vouloir pas trouver belles.

Une fois, en passant par Saumur, il y a dix-sept ans, il y trouva mademoiselle de Bussy (1) qu'il connoissoit, et, en badinant avec elle, il lui fit une promesse de mariage avec du crayon sur une carte. Il part pour aller coucher à La Flèche. A Baugé, ayant rêvé à cela, il trouva à propos de faire une déclaration par-devant notaires que ce qu'il en avoit fait n'avoit été qu'en riant. Le notaire ne voulut pas lui en donner acte qu'il n'eût vu la carte ; mais à La Flèche il en trouva un plus commode. Avant cela il alla débiter une assez plaisante fable : il dit qu'ayant fait faire le portrait de cette belle, dans l'impatience qu'un laquais, qui l'étoit allé chercher chez le peintre, revint, il se mit à la fenêtre, et qu'il vit deux traîneurs d'épée s'estocader en présence de ce portrait qu'un homme tenoit élevé comme le prix du combat. Lozières dit qu'il prit des pistolets, et qu'il alla arracher ce portrait et le reporta chez lui en triomphe. Il n'y avoit pas

(1) Honorée de Bussy. (Voyez l'historiette du *maréchal de Brézé*, t. III, p. 35 et suiv.)

un mot de vérité à tout cela, car il ne logeoit point, sur la rue, et son laquais n'entra point, comme il prétend, dans un cabaret où des gladiateurs lui eussent ôté le portrait. Tout le monde sait cette histoire : elle va jusqu'au Louvre. La belle envoie quêrir Lozières, qui lui dit : « Eh ! de quoi s'est-on avisé » de vous aller dire cela ? Je ne voulois point que » vous le sussiez. »

La connoissance qu'il fit avec le coadjuteur, alors l'abbé de Retz, chez mademoiselle de Roche (1), lui fut fort préjudiciable ; car, outre que ce fut lui qui lui prêta de quoi payer ses bulles de la coadjutorerie, et que cet argent n'est pas prêt à être rendu, cette connoissance fut cause qu'il se mit tout autrement l'ambition dans la tête (2). Persuadé de son mérite, il quitte le parlement pour un brevet de conseiller d'État ordinaire que le coadjuteur lui fit donner. Le voilà intendant de Dauphiné, par le moyen de madame Bigot, qui demanda cet emploi à Lyonne. Il ne contenta personne en cette intendance. Lyonne le maintint par honneur. Lozières, par reconnoissance, s'avisa de cajoler à Grenoble la femme du président Servien, oncle de Lyonne. Le président écrit le diable contre lui ; madame Bigot le sait et lui écrit qu'il se garde d'irriter les maris. Il se doute que cela venoit du président, et, par une

(1) Belle-fille de l'écuyer de madame de Retz. Elle épousa Pierre de Lalane. (Voyez son article à la suite de celui-ci.)

(2) Il ne passoit pas autrement pour bon catholique ; il crut que d'aller communier au cardinal à sa première messe, le mettroit en bonne réputation, ou bien il crut que cela se devoit. Il y fut, et pas un parent n'y alla ; cela sembla ridicule. (T.) — On voit par ce mot de Tallemant que la famille de l'abbé de Retz affecta de ne pas assister à sa première messe.

générosité de l'autre monde, lui va décharger son cœur et met l'oncle mal avec le neveu. Il refusa une chose juste à Lyonne, le maître des comptes ; l'autre lui dit : « Monsieur, quand vous aurez cinquante » ans comme moi, vous aurez plus d'expérience. » Son successeur, qui ne connoissoit point Ménage, accorda à Ménage une chose que Lozières lui refusa, quoiqu'il fût son ancien ami, et que Ménage lui eût donné M. Nublé (1). On lui écrivoit de la cour : « Ne dites point telle chose à M. de Lesdiguières. » M. de Lesdiguières la savoit aussitôt. Je crois qu'il l'auroit plutôt dite à madame ; car, sans doute, il lui en aura voulu conter, puisque c'étoit la parente du coadjuteur. A Grenoble, il écrivoit à d'Emery qu'il falloit qu'il se montrât *pasteur* et non *mercenaire*.

Il cajola une dame dont on avoit médit douze ans durant avec un autre ; il se servit d'un désordre qui arriva entre eux. Le premier galant mourut d'un mal invétéré qui s'augmenta par le chagrin d'être mal avec la belle. Elle-même mourut peu de temps après. M. l'intendant affecta d'aller à l'enterrement avec une mine stoïque. Tout le monde se moqua de lui.

En une opération qu'on lui fit une fois à un pied, il se piqua de constance, et de ne pas jeter un pauvre petit *aye* ! il en souffrit trois fois davantage et en *tressua tellement d'ahan* (2), que tout étoit percé jusqu'à la paillasse.

(1) Louis Nublé, avocat au parlement de Paris, mourut en 1686. Il étoit l'ami de Ménage. (Voyez la note 1^{re} de la page 61 du tome VII, historiette de *Ménage*.)

(2) *Ahan* (vieux mot). douleur.

Pour soumettre un village (1) rebelle il laissa ses fuselliers, et alla chercher main-forte : il rencontra

(1) Ce village appartenoit à un parent de M. de Bellièvre, alors second président au mortier du parlement de Paris. Notre intendant crut être obligé de lui en faire compliment ; mais il fut si bon, qu'après avoir dicté la lettre à son secrétaire, il mit au bas qu'il le prioit de l'excuser s'il ne lui avoit pas écrit de sa main ; que ce jour-là il lui avoit fallu faire une lettre pour M. le cardinal, etc. Il en nommoit je ne sais combien. M. de Bellièvre dit : « Il est vrai que voilà bien des lettres. » (T.) — Le fait s'étoit passé dans le bourg de Joux, à une lieue de Tarare, dont M. de La Salle, baron de Joux, petit-neveu du président de Bellièvre, étoit seigneur. Lozières s'étoit vu dans la nécessité d'y envoyer des troupes pour obliger les habitants à acquitter des tailles arriérées, et le baron de Joux avoit lui-même excité à la révolte. C'est ce qu'on apprend par une lettre de Nublé à Ménage. On y voit que Lozières avoit fait son devoir, et que le président de Bellièvre, au lieu de soutenir son neveu, auroit dû le blâmer sévèrement, le rappeler à la soumission, et se contenter de solliciter sa grâce. « Le samedi saint (1645), au matin, le capitaine » de cette compagnie de fuseliers, et le sieur Pouget, donnèrent » à M. de Lozières l'avis de ce qui s'étoit passé à Joux, le soir » précédent.... Il résulte des dépositions, tant du curé, des » officiers et des autres habitants du bourg de Joux, que de » celles des fuseliers, que, comme cette compagnie achevoit de » se loger à Joux, M. de La Salle y survint ; que, n'ayant pu ob- » tenir du lieutenant qui la commandoit qu'il la menât loger ail- » leurs, il avoit fait sonner le tocsin ; que les paysans s'étant » assemblés en grand nombre, les fuseliers se sentirent obligés » de se retirer et de camper dans une pièce de terre ; qu'ensuite » M. de La Salle fit dresser des barricades à l'entrée du bourg, » fit faire la garde toute la nuit, et fit poser des vedettes vis-à- » vis de celles des fuseliers. Cette action étoit d'une conséquence » d'autant plus pernicieuse que les esprits du peuple de cette » province ne sont pas mieux disposés qu'ils étoient l'année » dernière. N'eût-on pas accusé M. de Lozières de prévarication » s'il eût usé de dissimulation en cette rencontre, et de défaut » de courage s'il eût manqué de se transporter sur les lieux ? et

madame de Villeroy, et, sans autre compliment, il lui dit d'un ton de dictateur : « Madame, je vous » ordonne de la part du Roi de m'envoyer cent des » Suisses de la garnison de Lyon. » Elle le prit pour un Don Quichotte en intendance, et ne lui répondit rien. Il rencontra après une recrue de vingt-cinq cheveau-légers qui n'avoient encore que des épées ; il en dit autant à l'officier : cet officier se mit à rire, et lui dit : « Monsieur, j'y irai pour » l'amour de vous, mais non pas à cause de votre » intendance. » Il y fut, mais le village avoit capitulé. Lozières en pensa enrager, car il avoit envie de faire carnage (1).

» ne lui eût-on pas imputé tous les autres désordres dont il étoit » vraisemblable que ce premier désordre eût été suivi ? Il est » vrai que, lorsqu'il arriva au bourg de Joux, M. de La Salle s'en » étoit retiré, et qu'il y trouva toutes choses paisibles ; mais que » pouvoit-il moins que de dresser un procès-verbal et de faire » une information de ce qui s'étoit passé, de décréter contre » les principaux accusés, qui étoient absents, et d'en faire faire » une perquisition ? Pour ce qui est des cloches dont quelques- » uns font tant de bruit, je vous ai mandé la raison pour laquelle » il avoit jugé à propos de les faire descendre, etc., etc. » (*Lettre autographe de Nublé à Ménage, datée de Grenoble, le 3 mai 1645.*) On lit dans une lettre du même, écrite à Ménage le 12 mai 1645 : « Vous l'obligerez grandement (*M. de Lozières*) » de continuer de conférer avec M. Tallemant de ce qui se pas- » sera. » Ceci ne peut se rapporter qu'à Tallemant des Réaux ; car dans une autre lettre, du 29 juin suivant, Nublé fait mention de *M. le maître des requêtes, Tallemant*.

(1) Tallemant exagère évidemment ici les bizarreries de son cousin l'intendant. On voit dans la lettre de Nublé à Ménage, du 3 mai 1645, que Lozières avoit résisté à la volonté du conseil relativement aux moyens violents qu'on employoit pour recouvrer les tailles : « Quelques efforts, dit-il, que M. de Lozières ait pu » faire durant quatre ou cinq mois contre la résolution que mes-

J'oubliois que quand il étoit conseiller il fit des exploits gigantesques en un *Te Deum* contre la chambre des comptes, qui eut prise avec le parlement pour la cérémonie (1).

A son retour, M. Nublé, dont tout le monde se louoit fort, le quitta, parce qu'il ne voulut pas se loger ailleurs que fort loin du palais, et qu'il le traita peu civilement. Nublé lui ayant représenté l'incommodité d'avoir si loin à aller, il lui répondit avec un souris moqueur par un conte : « Il y avoit, » lui dit-il, un homme qui marioit sa fille ; un save- » tier, son voisin, lui dit qu'il ne trouvoit pas qu'il » eût bien fait. — Je le trouve, moi, dit l'autre. — » Puisque ainsi est, reprit Nublé, vous me permet- » trez de me retirer. »

Voilà notre homme sans emploi, lui qui eût été de bonne heure à la grand'chambre. Il s'ennuyoit terriblement. Il fut tenté de se marier, de peur, disoit-il, que la solitude ne le fit devenir comme son père. Je suis fâché qu'il n'en ait pas passé son envie, car il m'eût sans doute fait rire. Il n'y avoit

» sieurs du conseil avoient prise d'envoyer une compagnie de » fuzeliers en cette province, il ne lui a pas été possible de les » dissuader. Ils lui ont enfin répondu qu'il remarquoit bien les » inconvénients qui pourroient arriver de l'établissement de cette » compagnie, mais qu'il ne proposoit point d'autres expédients » pour exiger le paiement des tailles..... Ce que M. de Lozières » a cru devoir faire pour adoucir ce fléau, c'a été de discipliner » cette compagnie de la façon que vous reconnôtrez par un » exemplaire du règlement que je vous adresse, et d'avoir l'œil » à ce que ce règlement soit exécuté. » (*Lettres autographes de Nublé à Ménage, Bibliothèque de M. l'avocat-général Tarbé.*)

(1) C'étoit en 1638, à la première procession du vœu de Louis XIII (*Voltaire, Histoire du parlement de Paris. Édition Beuchot, 1829, xii, 252.*)

pas un homme au monde plus soupçonneux, ni qui eût plus mauvaise opinion des femmes : la sienne eût été obligée par honneur à venger le sexe. Mais il mourut en délibérant, et d'une mort assez fâcheuse, car il fut six mois à mourir. On l'ouvrit, et on lui trouva dans le foie plus de six douzaines de boules de chair, la plupart grosses comme des balles de mousquet, et quelques-unes grosses comme des éteufs (1). Tout cela venoit de mélancolie. Il voulut faire le philosophe, et, après avoir eu tous ses sacrements, il dit à ses parentes : « Mesdames, excusez si mon linge n'est pas trop blanc ; mais j'ai » à faire un si grand voyage qu'aussi bien il seroit » bientôt sale. » Il fit un testament dont il étoit le plus satisfait du monde ; il croyoit avoir fait merveilles. Il y avoit des sottises à donner le fouet. Il donnoit à un de ses parents, à qui il avoit de l'obligation et qu'il faisoit son exécuteur testamentaire, une tapisserie, à condition de payer plus que cette tapisserie ne valoit ; il y avoit un article où il parloit de Nublé comme de son domestique ; il disoit qu'il l'avoit payé et au-delà de ses *gages* ; mais que, pour lui ôter tout sujet de plainte, sur ce qu'il a ouï dire que M. Nublé disoit qu'il avoit perdu quelques meubles, il charge ses héritiers de lui donner ce que dira M. Ménage jusqu'à la somme de trois cents livres. Par vanité, il laissa cent livres de rente à une parente de La Rochelle qu'il avoit aimée en vain autrefois. Cela pensa faire enrager cette femme, car il sembloit qu'il la voulût payer de si peu de chose. Il laissa ses livres à Bernard de Lesfargues, dont nous allons parler, et vous saurez pourquoi. Il fit

(1) Des balles de paume.

héritiers ceux qui l'étoient par la coutume, et c'étoit le moins qu'il pouvoit faire, car il s'étoit fait donner sous main cent mille livres par son père.

Il avoit un beau-frère digne de lui, qu'on appelloit M. de Chéusse; il avoit été conseiller à La Rochelle, mais il faisoit le marquis (1). Ce fat avoit je ne sais quoi à démêler avec quelque homme de La Rochelle, qu'il traitoit fort de haut en bas. Cet homme pourtant lui fit quelque niche, le voilà en colère. « Ah! petit rousseau, disoit-il (cet homme » étoit roux), petit rousseau, ce sont autant de char- » bons ardents que tu t'attises sur la tête. Ma fille, » ajoutoit-il, parlant à une folle de fille qu'il a, je » vois bien qu'il faudra souiller ses mains de ce » vilain sang. » Cette fille disoit une fois que la Reine avoit dit à Lozières: « Monsieur de Lozières, » monsieur de Lozières, la soutane n'est pas votre » fait, à ce bâton, à ce bâton. »

CCLXXVI

MADAME DE LALANE.

Mademoiselle de Roche étoit une des plus aimables personnes du monde; elle s'appeloit Gala-teau (2) en son nom, et étoit fille de la femme de l'écuyer de madame de Retz. Elle avoit de l'esprit,

(1) Ce benêt avoit une sotte coutume de dire *mes amis*, au lieu de messieurs. Un bourgeois qui l'étoit allé voir seul, voyant qu'il disoit *mes amis*, se retourne et ne voit que son barbet. « Hé! coquin, lui dit-il, remercie donc monsieur. » (T.)

(2) Titon du Tillet dit que madame de Lalane s'appeloit Gastelle des Roches. (*Parnasse françois*, p. 331.)

disoit les choses fort agréablement (1), étoit belle comme un ange, et point coquette. On en fit tant de bruit que la Reine la voulut voir ; mais les dames de la cour, et surtout les filles de la Reine, la traitèrent fort de bourgeoise. Le grand-maitre, depuis maréchal de La Meilleraye, alors veuf, la voulut faire épouser à l'Écossois, qui étoit à lui, et logeoit à l'Arsenal. L'Écossois étoit riche, mais elle eut peur de la violence du grand-maitre, et, voyant sa mère gagnée, elle se fit enlever par Lalane, son amoureux, celui-là même qui faisoit si joliment des vers (2). Les enfants l'ont fait mourir toute jeune ; ce fut grand dommage.

(1) Madame de Lalane écrivoit des lettres spirituelles, et faisoit de jolis vers, s'il en faut croire Campion. (Voyez le *Recueil de lettres qui peuvent servir à l'histoire*. Rouen, 1657, p. 73.)

(2) Saint-Marc a recueilli les poésies de Pierre de Lalane qui étoient éparses dans les Recueils, et il les a publiées en 1759, avec celles de Montplaisir. Lalane a été surtout inspiré par la douleur que lui causa la mort de sa femme. Plusieurs poètes la chantèrent ; il n'est pas jusqu'à Chapelain qui, en faveur d'Amarante, n'ait adouci la rudesse de sa versification. Il lui fit cette épitaphe :

Vénus repose en ce tombeau,
Du nom d'*Amarante* couverte ;
Le monde a perdu dans sa perte
Ce qu'il eut jamais de plus beau.
Toutes les Grâces, de tristesse,
Sont mortes avec la Déesse ;
Ses fils voit encore le jour.
L'amour reste encor de la belle ;
Mais ce ne peut être l'*Amour* !
Il est aussi mort avec elle.

CCLXXVII

LESFARGUES (1).

Bernard de Lesfargues étoit avocat à Toulouse et fils d'avocat. Pour son malheur, il s'imagina qu'il étoit éloquent, et s'étant mis à traduire Quinte-Curce, il fut si charmé de son style (2), qu'il crut qu'il n'y avoit que Paris digne de lui. A son arrivée, il s'adressa à feu Camusat, libraire de l'Académie. Camusat étoit bon libraire, et tandis qu'il suivit le conseil de Chapelain et de Conrart, il n'imprima guère de méchantes choses; mais sur la fin il s'imagina être assez habile pour faire les choses de sa tête, de sorte qu'il se mit à imprimer l'*Alexandre françois* (c'étoit le titre que Lesfargues avoit donné à Quinte-Curce (3)), sans en demander avis; il passa bien plus avant, car il crut avoir trouvé un homme à opposer à du Ryer, qui traduisoit Cicéron pour d'autres libraires, et donna six cents livres par an

(1) Bernard Lesfargues, auteur de *David*, poème héroïque, dont Boileau a dit, dans la neuvième satire :

Le *David* imprimé n'a point vu la lumière.

On ne sait pourquoi on a dit dans la *Biographie* de M. Michaud, que Lesfargues étoit imprimeur.

(2) C'est de son propre style que Lesfargues étoit charmé. Tallemant avoit d'abord écrit : *s'étant mis à traduire quelque chose, il fut si charmé*, etc.; puis il a remplacé les mots *quelque chose* par *Quinte-Curce*, et il en est résulté une amphibologie.

(3) L'ouvrage est indiqué dans la *Biographie universelle* sous ce titre : *Histoire d'Alexandre le Grand, tirée de Quinte-Curce et autres auteurs*, 1689, in 4°.

à Lesfargues ; mais, parce qu'il voyoit que l'approbation de ceux de l'Académie étoit nécessaire à son nouveau venu, il obligea ce galant homme qui prétendoit, disoit-il, jeter de la poudre aux yeux de tout le monde, à visiter quelques académiciens, et à se mettre le ventre à terre devant eux. Lesfargues alla, entre autres, voir M. Conrart, entre six et sept heures du matin. Conrart étoit encore au lit ; on lui dit que c'étoit de la part de Camusat. Or, Camusat avoit promis de lui envoyer un faiseur de lunettes pour une commission, et parce qu'il lui avoit dit que c'étoit un homme fort bizarre, il prend sa robe de chambre et le fait entrer. Lesfargues vient, et faisant une révérence très-profonde, lui dit : « *Mousur, jé suis ce misérable tradutur dont monsur* » *Camusat bous a parlé.* » Mais le pauvre Toulousain perdit bientôt son protecteur Camusat, car celui-ci mourut un an après, lorsque son *tradutur* étoit sur le point de faire imprimer les *Verrines* (1). On empêcha que la veuve ne les imprimât, et bien lui en prit, car on n'en a presque point vendu. Ce Gascon disoit : « Il falloit bien que je les traduisisse, » car, pour cela, il faut une parfaite connoissance » du droit romain et une parfaite élégance. » Il faisoit des vers qui ne valoient pas mieux que sa prose. Dépourvu de son Mécénas, Camusat, il se mit à faire la cour à l'abbé de Cérisy(2), à La Chambre(3),

(1) Les Oraisons de Cicéron contre Verrès, traduites en françois, 1640, in-4°.

(2) Germain Habert, abbé de Cérisy, membre de l'Académie française. Sa pièce principale est la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*. (Voyez le *Recueil de diverses poésies*. Paris, Chamhoudry, 1651, 1^{re} partie, p. 29.)

(3) Marin Curceau de La Chambre, médecin ordinaire du Roi.

et à Esprit, et de là vient que Ménage, dans la *Requête des dictionnaires*, l'appelle :

Votre candidat Lesfargue (1).

Mais son véritable support fut Lozières. Lesfargues lui disoit : « Vous êtes le dispensateur de la gloire, » et il le flattoit sur toutes choses ; de sorte qu'il s'y *adomestiqua* si bien, qu'avec une insolence de Gascon, quoique l'autre ne s'en aperçût pas, il lui dit un jour : « Eh bien, *Monsur, este chambre que* » *bous me boulez donner chez bous est-elle prête ?* » Il n'y en eut pourtant point. Lozières étoit pesant, et ne savoit quasi rien ; il lisoit avec ce fou ; ils virent la poétique, et le sénateur se mit en tête de faire des sujets de pièces de théâtre. Il en disposoit les actes et les scènes, et mettoit en prose tout ce qu'il eût voulu qu'on eût mis en vers. Lesfargues écrivoit sous lui, et je me souviens qu'il disoit en ce temps-là : « Je me sou mets à écrire sous M. de Lozières ; regardez quel homme il faut que ce soit ! » Il disoit une fois à l'abbé de Retz : « Il n'y a que » vous et moi qui ayons du feu. » Il étoit dans je ne sais quelle maison, où il y avoit une tapisserie antique de velours en broderies avec un lit de même : « Cette chambre, dit-il, me fait ressouvenir de celle

membre de l'Académie française, auteur des *Caractères des passions*, ouvrage fort remarquable qui a fourni le motif de plus d'une belle page à la *Physiologie des passions*, du spirituel docteur Alibert.

(1) Voici le passage :

Maynard, sans eux, traduisoit mal,
Son Catulle et son Martial,
Et les *Verrines* faisoient nargue
A votre candidat Lesfargue.

» de mon père; il y a un meuble tout pareil qu'on lui
» donna pour des affaires de la maison de Foix
» qu'il a faites il y a long-temps. Seriez-vous d'avis
» que je fisse venir ce meuble? » Lozières, en s'en
allant en Dauphiné, fit tant envers ces messieurs de
chez M. le chancelier, qu'on fit Lesfargues avocat
au conseil, où il a toujours travaillé depuis, après
avoir renoncé à sa mal fondée prétention d'élo-
quent (1).

CCLXXVIII

L'ABBÉ TALLEMANT (2), SON PÈRE, ETC.

L'abbé Tallemant est un garçon qui a de l'esprit
et des lettres; il fait même des choses agréables, mais
il n'y a rien d'achevé. C'est le plus grand *inquiet* (3)
de France, et qui se chagrine le plus. Il est vrai que
son chagrin est quelquefois assez plaisant. L'ambition
lui fit changer de religion, et il avoit ce dessein il y
a vingt ans, lorsqu'un de mes frères du premier lit,
lui et moi, allâmes en Italie. Il étoit le plus jeune
des trois, et n'avoit pas encore dix-huit ans. A Ve-
nise, où nous fîmes quelque séjour avant que d'aller
à Rome, il coucha avec une courtisane : le lendemain,
nous lui demandâmes : « Eh bien, étoit-elle jolie?—
» La plus jolie du monde, dit-il, elle n'avoit pas le

(1) On ne trouve nulle part des détails aussi circonstanciés
sur Lesfargues.

(2) François Tallemant, né vers 1620, membre de l'Académie
française, mourut en 1693. Il étoit frère de l'auteur de ces Mé-
moires.

(3) On l'appeloit son *inquiétude*, comme on dit son *excellence*.

» moindre petit p... — Ah! l'innocent, lui dimes-
 » nous, il a apporté son p..... en Italie. » Au retour,
 il voulut donner à l'abbé de Retz la gloire de l'avoir
 converti. Mon père se fâcha, et l'envoya pour quel-
 que temps hors de Paris. Une fois que le bonhomme
 lui écrivit une lettre où il y avoit des endroits pleins
 de bile, et quelques-uns qui marquoient qu'il avoit
 fait quelque effort, le prosélyte, en la montrant à
 Quillet, disoit : « Voyez-vous bien, en voilà un qui
 » est de la façon de des Réaux, et celui-ci où il y a :
 » *Sera-t-il dit qu'un François Tallemant, petit-fils*
 » *d'un autre François Tallemant, qui aima mieux*
 » *sortir de sa patrie, que de fléchir le genou devant*
 » *l'idole*, etc.; voilà qui est du fils aîné. » La meilleure
 raison qu'il ait dite, c'est qu'il étoit toujours à la
 portière du vent, en allant à Charenton.

C'est un des plus grands paresseux qui soit au
 monde; avant que nous eussions un carrosse, on lui
 donna un cheval. Je ris encore quand je me ressou-
 viens de la manière dont il alloit par la ville; sa bête
 étoit presque toujours dans le ruisseau, la bride sur
 le cou, et quand elle approchoit des maisons, elle
 mettoit la tête dans toutes les portes: au diable le
 coup d'éperon qu'il lui donnoit! Étoit-il de retour?
 le voilà à pester contre ce cheval. « Ce chien d'ani-
 » mal, disoit-il, s'arrête toujours où je ne veux pas
 » aller. Aussi, voilà une belle occupation que de
 » conduire une bête!»

Pour n'avoir pas la peine de manier un gros livre,
 il fit relier un Aristote en vingt-quatre petits volumes,
 et de ces vingt-quatre, en peu de jours, il ne s'en
 trouva pas quinze. Il se tenoit dans son lit à lire
 quelquefois jusqu'à onze heures, et, la plupart du
 temps, ses draps étoient à bas, et il n'avoit que la

couverture sur lui ; aussi frileux que malpropre, on l'a vu cent fois entourer sa chaise de paravents devant un grand feu, affablé d'une grosse robe de chambre. Il étoit amoureux de madame d'Harambure, quoiqu'elle fût bien gravée. Elle s'en divertissoit, et n'a pas peu contribué à le rendre bizarre, car elle souffroit toutes ses visions. Un beau matin, au plus fort de son amour, nous fûmes tout étonnés de le voir avec une perruque. Il avoit la tête belle ; mais ses cheveux, par endroits, s'étoient blanchis. On ne s'en apercevoit pourtant point, car il en avoit beaucoup ; mais il fut bien attrapé quand, au lieu de revenir noirs, il en revint une fois plus de blancs qu'il n'y en avoit.

Tout d'un coup il lui prend une fantaisie de retourner à Rome : durant son absence, cette femme mourut. Il a voulu nous faire accroire depuis qu'il s'étoit éloigné parce qu'il voyoit bien qu'elle mourroit. Revenu de Rome, on le fit aumônier du Roi, justement au commencement de la régence. Je ne sais si c'est la soutane qui lui a communiqué l'avarice des gens d'église, mais aussitôt il eut une âpreté étrange pour le bien. Il se mit dans la tête que cela lui nuisoit de demeurer avec des huguenots. Il fit accroire à mon père que le Père Vincent (1) en avoit dit quelque chose, et qu'il n'auroit point de bénéfices s'il ne logeoit séparément. Il sort du logis. Il logeoit vers le Palais-Royal, et prenoit ses repas dans une auberge. Cette vie l'ennuya ; il se logea plus près de mon père pour avoir des bouillons ; après il y prit ses repas ; ensuite il y logea seul ; ses gens étoient dehors ; enfin il les y logea aussi.

(1) Vincent de Paul, depuis canonisé. Il l'appelle *Père*, comme fondateur des Pères de la mission.

Or, avant que de passer outre, il est bon de dépeindre un peu l'humeur de mon père. C'étoit un homme du vieux temps, *in puris naturalibus*, qui, en sa vie, n'avoit fait une réflexion. Opiniâtre à un point étrange, il disoit naïvement : « On dit que je » suis opiniâtre; qu'on me fasse venir un homme » qui me persuade, on verra bien que je ne suis » point têtù. » Il avoit de l'honneur et étoit humain, mais le plus méchant politique du monde; il avoit des façons de parler toutes particulières, et il croyoit que tout le monde étoit obligé de l'entendre comme ceux de sa famille. L'aversion qu'il avoit eue contre un ministre écossois, nommé Primerose (1), qui prêchoit deux heures d'horloge, et ne disoit rien qui vaille, fut cause que pour dire un *lanternier* (2), il disoit un *Écossois*. Mon père une fois disoit à un homme : « Celui dont vous parlez est un *Écossois*. (Il » vouloit dire un *sot*.) — Vous m'excuserez, monsieur, » dit l'autre, il est de Toulouse. » Or, le bonhomme appeloit en riant l'aumônier *notre Écossois*. Un jour le portier demanda au cocher de l'aumônier : « Où » as-tu laissé ta charge? — J'ai laissé, dit le cocher, » *notre Écossois* au Palais-Royal. » Mon père s'avisait ensuite, pour enchérir, de dire *excellent Écossois*, puis *excellent* tout seul; après *magnifique excellent*, et enfin rien que *magnifique*; tellement que, pour savoir ce qu'il vouloit dire, il falloit faire toute cette gradation. Il parloit aux gens de dehors, pour peu

(1) Ce ministre disoit une fois : « Mes frères, les proverbes » sont véritables: qui a fait Normand a fait gourmand; qui a » fait Gascon a fait larron (notez que c'étoit à Bordeaux); qui » a fait Saintongeais a fait bavard, etc. Mais qui a fait Écos- » sois a fait prompt et propre à toutes vertus. » (T.)

(2) Un homme qui n'achève rien de ce qu'il commence.

qu'il fût en belle humeur, car il étoit gai naturellement, comme à ses enfants; vous l'entendiez si vous pouviez. La première fois que Ruvigny, qui a épousé ma sœur, le vit, il fut terriblement attrapé; il disoit toujours oui, et il rioit quand il le voyoit rire. « Voyez-vous, lui disoit-il, ma femme, elle est » C. A. I. L. (1) de sa fille; vous serez *le gendre à la* » *Manon*; quand elle sera *douze douzaines*, on lui » donnera bien des bouillons. Je vous en avertis, a » *bon co*, *ma nevoude de Battagley* (2). » Quand il vouloit dire, *vous dites vrai*, il disoit : « L'enfant dit » vrai, y en eût-il pour cent écus. » C'est qu'à La Rochelle il y avoit un vieillard qui faisoit aller un petit garçon devant lui. Ce petit disoit : « Qui a de vieux » souliers à vendre? mon père les achètera. » Et le vieillard ajoutoit gravement : « L'enfant dit vrai, y » en eût-il pour cent écus. »

Naïvement, au lieu d'aller recevoir dans la cour madame de Rohan, la douairière, qui amenoit Ruvigny au logis, croyant lui faire honneur, il prit sa belle robe de chambre et la reçut au coin de son feu. Au lieu de *bonjour*, il disoit toujours *adieu*; « adieu, » monsieur, comment vous portez-vous? » Il n'avoit pas de plus grande joie au monde que d'avoir de bon vin, lui qui ne buvoit que de l'eau; mais il haïs-

(1) C'est-à-dire *Caillette*; à La Rochelle on dit un *Cail*; il vouloit dire *coiffée* de sa fille; *douze douzaines*, c'est une *grosse*; quand elle sera *grosse*; le *gendre à la Manon*, c'est que ma mère avoit bien du soin du gendre de la fille du premier lit, et mon père disoit : « Que sera-ce donc du *gendre à la Manon*? » Ma sœur de Ruvigny s'appelle *Marie*. (T.)

(2) Une femme de Bordeaux disoit cela : « Ma sœur de Battagley a bon cœur. » Il vouloit dire que ma sœur avoit du cœur. (T.) *Nevoude*, *nièce*, en patois bordelais.

soit les festins. Il amenoit quelquefois un peu trop de gens pour son ordinaire, et il raisonna ainsi : s'il y a à manger pour six, il y en a bien pour sept, et ainsi du reste. Il ne crioit jamais tant son porteur d'eau que quand il lui apportoit de l'eau bien claire. « Voilà de bonne eau, cela, disoit-il; coquin, pour- » quoi ne m'en apportes-tu pas toujours de même? » Je ne l'ai jamais vu si en colère que quand, après avoir bien appelé *laquais*, il trouva tous ceux de ses enfants, jouant à la boule dans la cour, qui s'entre-disoient : « Joue, joue, ce n'est que M. le père. » Il ne les battit pourtant point, car jamais je ne lui ai vu frapper personne.

Il étoit un peu d'amoureuse manière; mais il ne s'amusa à rien de qualifié que sur ses vieux jours, qu'il en conta à madame Boiste, qui, très-avant sur le retour, ne fut pas fâchée de trouver encore un galant. J'ai trouvé plus de vingt brouillons de lettres d'amour qu'il lui écrivoit. Une fois, pour lui plaire, il s'avisa de se faire raser tout le poil de l'estomac; il lui en vint une bonne apostume, qui étoit comme une peste. Ma mère étoit une bonne femme, qui étoit bien aise qu'il se divertît. Une fois on le trouva à table avec la Boiste, Calprenède et la Beaupré (1),

(1) Mademoiselle Beaupré est une des premières actrices qui aient joué en femme sur le théâtre. Elle étoit de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, et jouoit dans les grandes pièces de Corneille. « Monsieur Corneille nous a fait un grand tort, disoit-elle. Nous » avions ci-devant des pièces de théâtre pour trois écus que » l'on nous faisoit en une nuit; on y étoit accoutumé et nous » gagnions beaucoup; présentement les pièces de M. de Cor- » neille nous coûtent bien de l'argent et nous gagnons peu de » chose. » (*Ségrais, Mémoires - Anecdotes*, p. 214, édition d'Amsterdam, 1723.)

une comédienne, qui avoit fait amitié avec cette femme. Ma mère mourut huit mois devant lui et mourut en dormant. Il disoit naïvement : « Regardez, » j'étois, il n'y a que deux jours, couché avec elle. » N'allez pas croire au moins que je lui aie rien fait. » En conscience, je n'y touchai pas ; cela lui eût fait » mal. »

Revenons à l'aumônier, que nous appellerons *l'abbé* désormais. L'abbé, à cause qu'il avoit changé de religion, s'imaginait qu'on lui feroit faire dés-avantage, et il me craignoit plus que tous, parce que ma mère m'aimoit fort. Moi, de mon côté, j'étois fort las des divisions de la famille : deux différents lits ne sont bien jamais d'accord ; d'ailleurs l'abbé, dès son enfance, avoit toujours eu contre moi une envie étrange, qu'il a encore et que je n'espère pas surmonter. Je me résolus donc, voyant que mon père n'étoit pas homme à me donner du bien qu'en me mariant, ou me faisant conseiller, et je haïssois ce métier-là, outre que je n'étois pas assez riche pour jeter quarante mille écus dans l'eau (1) ; je me résolus donc à me marier, mais à y prendre le plus de précautions que je pourrois. Ma mère étoit sœur de M. Rambouillet ; il avoit une petite fille fort jolie, pour laquelle je me sentois de l'inclination ; c'étoit ma cousine-germaine ; on m'estimoit dans sa famille ; la mère m'aimoit tendrement,

(1) Le prix des charges de conseiller au parlement de Paris s'étoit beaucoup élevé. Les financiers plaçoient leurs enfants dans les cours souveraines, où ils acquéroient la noblesse, et le parlement avoit pris, durant les troubles de la Fronde, une grande importance politique. On voit, dans les *Mémoires de Coulanges* (Paris, Blaise, 1820, p. 1), qu'en 1656 une charge de conseiller se vendit cinquante-cinq mille écus.

les fils étoient en quelque sorte mes disciples ; on ne me pouvoit pas tromper pour le bien : nos pères avoient fait mêmes affaires, et, comme ils avoient eu de grands procès, et qu'il y avoit encore tous les jours quelque chose à démêler, je croyois les rendre amis pour jamais. Si on peut dire qu'on ne fait pas une sottise en se mariant, il me semble que je pouvois dire que je n'en faisois pas une. J'en fais parler par mon frère aîné, qui aime qu'on fasse honneur à la primogéniture : nous voilà accordés pour être mariés au bout de deux ans, car elle n'avoit que onze ans et demi. La mère meurt au bout d'un mois ; on fait venir en sa place la fille aînée, qui étoit veuve. Cette veuve est une personne fort douce et fort bien faite : je me mis bientôt admirablement bien avec elle, et je n'eus pas grande peine à aimer la petite, et aussi à m'en faire aimer.

Il n'y avoit pas long-temps que nous étions accordés, quand un soir on me vint dire que Mallet, un secrétaire du Roi qui avoit sa fortune auprès de Rambouillet, et mon frère aîné, me cherchoient par tout. Aussitôt je devinai ce que c'étoit. Ils reviennent. « N'est-ce pas, leur dis-je, que vous avez accordé » ma sœur avec Rambouillet ? — Oui, me dirent-ils, » et cela est signé ; nous ne vous l'avons point voulu » dire, parce qu'on a remarqué que vous n'en étiez » pas d'avis. » J'avois raison ; ils n'étoient point le fait l'un de l'autre, comme vous verrez par la suite. « Je me trompois peut-être, leur dis-je en dissimulant ; mais j'en suis ravi. » Sur cela je vais trouver Rambouillet, et je l'embrasse un million de fois. Voilà l'abbé *en cervelle*. « Des Réaux, disoit-il, sera » le maître de tout ; il taillera et rognera comme il » lui plaira. » Il fait une cabale avec un cadet, qui

restoit de deux qui avoient pris les armes, et ils n'eurent pas grande peine à dégoûter une fille, de qui on avoit arraché un consentement à ce mariage; car elle avoit de l'ambition. Ils eurent le loisir de dire tout ce qu'ils voulurent, car il se trouva que Rambouillet, qui n'avoit guère que vingt-un ans, s'étoit laissé emporter au gros mariage qu'on lui donnoit, et à la persuasion de sa famille, sans prendre garde à ce qu'il faisoit, et qu'il avoit mal au *catze*. Il se découvrit à moi; je le dis à ceux du premier lit qui avoient fait l'affaire; on fait agir Guenault, qui se sert de la fièvre quarte que la demoiselle avoit, disant qu'il étoit dangereux de la marier en cet état-là. L'abbé cependant avoit fait dire par ce cadet, de qui on ne se défioit point, tout ce qu'il avoit voulu, et lui-même, voyant que la fille étoit ébranlée, tournoit ce jeune homme en ridicule le plus qu'il pouvoit. Un accordé, jeune et peu caressé, est aisé à déferer; à toute heure le jouvenceau ne savoit où il en étoit. La demoiselle lâcha quelques paroles qui furent rapportées à Rambouillet. Dès qu'il fut guéri, on le pressa fort de passer le contrat et de faire publier des annonces; il y consentit; on fait une annonce; mais comme je m'y attendois le moins, je le vois à mes pieds dans mon cabinet: « J'ai tort, je » l'avoue, me dit-il; je ne devois rien faire sans vous » en parler, mais je croyois que je ne pouvois vous » être trop proche. Je vous viens demander conseil. » Votre sœur me traite le plus étrangement du » monde. Sans votre considération, j'aurois tout » rompu déjà. — Vous me mettez en une horrible » peine, lui dis-je. J'aime votre sœur, et il est bien » difficile que je vous serve sans qu'on me l'ôte: » nous y ferons ce que nous pourrons. Trouvez-vous

» tantôt chez Patru, qui est malade, et allez prier
» M. Conrart de s'y rendre. » Nous voilà tous assem-
blés. « Je suis résolu, leur dis-je, à tout hasarder
» pour tirer ce garçon de l'embarras où il s'est mis :
» en cela je sais que je fais son bien et celui de ma
» sœur tout ensemble. Ils ne sont point le fait l'un
» de l'autre ; il y faut un homme d'autorité, et mon
» cousin est quasi aussi jeune qu'elle : ils mourroient
» tous deux de chagrin. Ceux qui ont fait cela sont
» des bourgeois qui font les mariages comme à la
» comédie, où tout le monde se marie à la fin. Je suis
» d'avis, moi, qui connois assez les deux vieillards
» auxquels nous avons affaire, que, dès ce soir, ce
» garçon déclare à son père que ma sœur a dit à Cha-
» renton, et cela est vrai, qu'elle vouloit bien Ram-
» bouillet pour son cousin, mais non point pour son
» mari ; » et un million d'autres choses qui étoient
capables de choquer terriblement le bonhomme, et
où il n'y avoit rien d'inventé ; qu'après cela il le sup-
plie de trouver bon qu'il ne pense plus à une per-
sonne qui a de l'aversion pour lui ; que ce n'avoit
été que par complaisance qu'il s'étoit résolu à se
marier si jeune, etc. « Si le père prend feu, ajou-
» tai-je, comme je n'en doute point, sur l'heure,
» envoyez faire vos excuses à votre accordée, si vous
» ne l'allez point voir, et que vous vous trouvez
» mal ; cela la choquera et la rendra d'autant plus
» aigre, et son aigreur nous est nécessaire ; après,
» allez coucher en ville, de peur que votre père ne
» change d'avis ; demain, dès sept heures, allez
» trouver mon père, il n'y a que lui de levé au logis
» à cette heure-là ; représentez-lui le déplaisir que
» vous avez d'apercevoir tous les jours de plus en
» plus l'aversion que sa fille a pour vous ; que vous

» seriez bien fâché de la rendre malheureuse, et que
» vous le suppliez de trouver bon que vous vous re-
» tiriez, etc. Le bonhomme, car il est brusque et a
» encore quelque teinture des *dogmes* de son beau-
» frère de La Leu, ne manquera pas de dire, quand
» il verra que c'est tout de bon, que Dieu ne l'a pas
» voulu, et que le décret éternel en a autrement or-
» donné. Cela fait, allez-vous-en vous promener en
» Languedoc, où un de vos frères est directeur de
» la Foraine(1). » M. Conrart tâtonna long-temps ;
mais Patru fut de mon avis, dit que temporiser à
cela, c'étoit tout gâter. Le père de Rambouillet prit
la chose comme j'avois dit ; mon père d'abord se
mit à rire et m'envoya quérir. Moi, qui m'étois bien
douté de cela, je me faisais le poil tout exprès ; il
m'obligea de descendre en l'état que je me trouvois,
avec une joue rasée et l'autre qui ne l'étoit point.
« Votre cousin, me dit-il, croit qu'on se défait de
» l'amour comme d'une chemise » (car le bonhomme
a toujours cru qu'il n'y avoit rien au monde de si
beau que sa fille ; elle n'étoit point mal faite, à la
vérité, et ce qui le fit enfin résoudre à la donner à
Ruvigny, c'est qu'on lui fit accroire que le cavalier,
qui ne l'avoit jamais vue, en étoit furieusement
amoureux) ; « je ne le prends point au mot ; je lui
» donne huit jours pour y penser, et puis ma fille ne
» demeurera pas. » Moi je fis semblant de quereller
Rambouillet, et lui reprochai qu'avec ses légèretés
il me donnoit de belles affaires. Enfin, il parla de
façon que mon père crut qu'il vouloit rompre. Moi,

(1) *La Foraine*. La *traite foraine* étoit un impôt qui se levait sur les marchandises qui entroient ou sortoient du royaume. En Languedoc on disoit simplement *la Foraine*. (*Dict. de Trévoux*.)

pour rendre la chose plus difficile à renouer, je dis à ma mère : « Ma sœur saura cela aussi bien par » d'autres ; je suis d'avis que vous le lui alliez dire. » Elle y fut, et ma sœur lui dit aigrement : « J'avois » toujours bien espéré cela ; j'en priois Dieu tous les » jours. » Mallet par hasard étoit au logis quand ma mère rapporta cela à mon père. Mallet le redit au père de Rambouillet, qui vit bien, par là, que son fils ne lui avoit point menti. Mon père, en colère, ne veut point voir sa fille. Les frères du premier lit avoient un pied de nez. Cependant Rambouillet, qui m'avoit promis de s'en aller, ne s'en alloit point. Au bout de deux jours, comme j'allois voir mon accordée, je vois le carrosse de l'abbé à la porte ; il étoit dans la chambre de Rambouillet, où il lui disoit (regardez quelle insolence !) que quoi qu'on lui dît de la part de ma sœur, qu'il n'en crût rien, et que ce n'étoit que pour ne se pas mettre toute la famille à dos qu'elle en usoit ainsi. Je sortois, quand je trouvais mes deux frères qui montoient dans la chambre de ce garçon ; l'abbé n'en faisoit que de partir : je les suis. L'aîné, qui est un fort gros homme, entre tout essoufflé, car il commençoit à faire chaud et il étoit venu à pied, et, en mettant son chapeau d'une main sur la table, et se déboutonnant son collet de pourpoint de l'autre : « *Nox dabit consilium*, je l'a- » vois bien dit, mon fils, la nuit l'a donné, la nuit » l'a donné. Ce matin, *notre sœur* m'a envoyé quérir » et m'a prié de vous venir dire qu'elle vous prioit d'ex- » cuser le chagrin que donnoit la fièvre quarte, etc. » Il fut si bon que de lui offrir de lui faire écrire des lettres d'amour par cette fille. Rambouillet, à qui, sur toutes choses, j'avois recommandé de ne parler guère, se contenta de les remercier de la peine

qu'ils avoient prise, et ne leur dit autre chose. Ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que ces messieurs croyoient avoir mis l'honneur de leur sœur à couvert en faisant cette sottise, au lieu qu'elle étoit au-dessus, et qu'elle pouvoit dire : C'est une fille qui n'a pas voulu de ce garçon ; ils firent en sorte qu'on dit : C'est un garçon qui n'a pas voulu de cette fille. Le gros homme, qui s'étoit vanté de faire revenir ce garçon de cinquante lieues, le fit fuir à deux cents jusques en Languedoc. Ils s'en vont, et moi avec eux, qui, passant le dernier, eus le loisir de dire au jeune homme en sortant : « Partez, partez, partez. » Mallet et Sablière, le second frère de Rambouillet, avoient soufflé aux oreilles du bonhomme que cette fille se mettoit à la raison, etc. ; de sorte qu'il leur donna ordre de chercher son fils. Ils se doutèrent qu'il n'étoit allé que chez Mallet, à trois lieues de Paris ; ils y vont et le ramènent jusqu'à la Bastille : là, il dit qu'il vouloit descendre ; ils furent obligés de le laisser. Aussi bien, il ne leur avoit rien fait espérer. Je le croyois à Nevers, quand le valet de Conrart me vint dire qu'il y avoit un cavalier chez son maître qui me demandoit. Je me doutai que c'étoit mon homme ; je le gronde : « Vous m'exposez : je dépens » drai désormais de la langue des gens de M. Con- » rart. Que ne demeuriez-vous dans un cabaret ? on » vous y seroit allé trouver ! » Je donne tout ce que nous avions d'argent sur nous au domestique de notre ami. « Je viens, me dit-il, pour savoir si votre » affaire est en danger d'être rompue, et pour vous » déclarer que j'aime mieux me sacrifier que de vous » causer ce déplaisir. » Je le fis partir cette fois-là pour le Languedoc, d'où il ne revint que quand je le mandai, c'est-à-dire à dix mois de là ; car ce

cadet ayant été tué à Nordlingen (1), M. Rambouillet considéra que j'étois encore un meilleur parti, et me donna sa fille plus tôt qu'il n'avoit résolu. Je gagnai à tout ce tripotage, car ma mère tourmenta tant les gens pour sa fille, qu'elle me fit avoir cinquante mille livres plus que j'en eusse eu, car on refit mes articles pour les rendre pareils à ceux de ma sœur.

Ce M. Rambouillet est un homme qui n'aime que lui, et qui ne se refuse rien ; pourvu qu'il y trouve sa satisfaction, il ne se soucie guère du reste. Il raisonne de travers pour se satisfaire, et croit que les autres raisonnent comme lui. Il est vain, et c'est un franc nouveau riche ; jamais homme ne parla tant par *mon* et par *ma* ; il dit *mon verd* est le plus beau du monde, pour dire *le verd de mon jardin* ; et il dit *mon eau* est belle, pour dire *l'eau de ma fontaine* (2). Quand il fit ce jardin hors la porte Saint-Antoine, qu'on appelle *Rambouillet* (3), ses associés crièrent

(1) La bataille de Nordlingen, gagnée sur les Impériaux par le duc d'Enghien et Turenne, le 3 août 1645. Tallemant perdit un frère du second lit à cette bataille. Il parle encore un peu plus bas de ce *gendarme* qu'il ne parolt pas avoir beaucoup regretté.

(2) Madame la présidente Le Feron dit : *Mon cul-de-sac* ; il y avoit un cul-de-sac proche de sa maison. (T.)

(3) On voit encore dans la rue de Charenton la porte d'entrée et quelques ruines des pavillons qui marquoient les quatre angles de ce beau jardin. Du temps de Sauval, on appeloit ce lieu *le Jardin de Rueilly* ou *la Folie Rambouillet*. « Dans ce jardin, dit-il, se trouvent des allées de toutes figures, et en quantité. Les unes forment des pattes d'oie, les autres des étoiles ; quelques-unes sont bordées de palissades, d'autres d'arbres. La principale, qui est d'une longueur extraordinaire, conduit à une terrasse élevée sur le bord de la Seine ; celles de tra

fort; car c'étoit trop découvrir le profit qu'ils faisoient aux cinq grosses fermes. Il leur écrivit qu'il avoit ici tout le faix (1), qu'il falloit bien qu'il prît quelque divertissement, et qu'il prétendoit bien aussi que tous ses associés contribuassent à la dépense d'un jardin (2) qui leur conservoit en santé une personne qui leur étoit si nécessaire. Voyez quelle *pantalonnade*!

Rambouillet est propre jusqu'à l'excès; une fois que le feu se mit chez feu Tallemant (3), qui étoit aussi son beau-frère, il mit ses jarrettières et sa rotonde (4) pour y courir. Je l'ai vu mettre ses cheveux sous son bonnet, et avoir des rubans incarnats à ses manchettes à soixante-trois ans. Jamais je ne vis un homme qui aimât tant à entendre louer ce qu'il fait;

» verse se vont perdre dans de petits bois, dans un labyrinthe et
 » autres compartiments : toutes ensemble forment un réduit si
 » agréable qu'on y vient en foule pour se divertir. Dans des jar-
 » dins séparés se cultivent en toutes saisons un nombre infini de
 » fruits, dont la saveur, la grosseur, ne satisfont pas seulement
 » le goût et la vue, mais même sont si beaux et si excellents,
 » que les plus grands seigneurs sont obligés de faire la cour au
 » jardinier quand ils font de magnifiques festins; et même le
 » Roi lui en envoie demander. En un mot, on parle des fruits
 » de Rueilly comme de ceux des Hespérides; hormis que pour
 » en avoir on ne court pas tant de hasards. » (*Antiquités de Pa-*
ris, t. II, p. 288.) Il ne reste plus rien de toutes ces belles choses;
 des marais cultivés ont pris leur place; seulement la rue qui
 borde ce terrain et se dirige vers la rivière porte encore le nom
 de *rue de Rambouillet*.

(1) Mon père étoit encore à Bordeaux. (T.)

(2) Ce jardin est de près de trente arpents, et il coûte horriblement à faire et à entretenir. Il y a assez de bâtiments. (T.)

(3) Le père de l'auteur avoit épousé Marie Rambouillet, sœur du financier. (Voyez la *Notice préliminaire*, t. 1^{er}, p. 20.)

(4) Collet empesé, monté sur du carton.

il n'y a pas un pied d'arbre chez lui dont je n'aie fait dix fois l'éloge durant le temps que je fus accordé. Au reste, grand tyran, il donna de fort mauvaise grâce à sa fille aînée une maison pour l'égaliser à ma femme. Elle lui disoit : « Mais, mon père, cette maison n'a garde de valoir tant. — Ma fille, lui dit-il, je ne trouve nullement bien que vous veniez dénigrer ainsi mon bien. » Depuis que je fus marié, il me dit une fois : « Je n'ai que l'usufruit de tout cela, mon bien est à vous autres ; vous l'aurez à votre tour. — Ma foi, vous me dites là une grande merveille, lui répondis-je : avez-vous jamais vu per- sonne qui ait emporté sa maison en l'autre monde ? »

L'abbé avoit fait tout ce que je viens de conter, et c'étoit lui, à proprement parler, qui rompoit ce mariage. Cependant, comme dans la famille tout ce qu'il faisoit et disoit n'étoit d'aucun poids, à cause que ses bizarreries l'avoient empêché d'y avoir le moindre crédit, on ne lui en témoigna point de ressentiment ; au contraire, mon père, en bon politique, après la mort de ce dernier gendarme, qui étoit un si bon garçon qu'il disoit, pour dire qu'il vouloit être *enseigne*, qu'il vouloit être *drapeau* ; après la mort de ce garçon, au lieu de cent mille francs qu'il donnoit à ma sœur, il lui donna cinquante mille écus, et autant à l'abbé, les égalant tous deux à moi, qu'on marioit et qui étois l'aîné ; encore me vouloit-il obliger à me faire conseiller, sans me faire aucun avantage. Mon père me disoit : « Il y en a bien d'autres qui le sont, qui n'ont pas plus que vous. — C'est comme si vous me disiez : il y a tant de gens qui font des folies, pourquoi n'en voulez-vous pas faire ? »

Mon père se repentit avant qu'il fût long-temps

de toutes ses libéralités ; car il donna à proportion à ceux du premier lit ; cependant il tenoit quasi toute sa famille en pension chez lui, et vous pouvez bien croire, comme il disoit lui-même naïvement, qu'il n'y gagnoit pas. Pour moi, j'étois en mon particulier avec la sœur aînée de ma femme, avec laquelle je suis encore. Voilà comme j'avois dessein de faire faire désavantage à M. l'abbé. Ces cinquante mille écus firent ouvrir les oreilles à bien des gens. Madame de Rohan, la mère, pensa à faire le mariage de Ruvigny (1) et de ma sœur. Ceux du premier lit avoient un homme de la campagne en tête, un jeune homme peu établi, et qui s'est rendu tout-à-fait campagnard. Moi, je préférois Ruvigny, parce que je le voyois fort estimé, et qu'il ne bougeroit de la cour ; je ne voulus pourtant point m'en mêler, après ce que j'avois vu, que je n'eusse déclaré à ma sœur, en présence de l'abbé, que je ne prétendois nullement qu'elle me vînt dédire comme les autres, que je lui donnois du temps pour y penser. Elle me dit : « J'y ai déjà pensé, vous me ferez plaisir. J'aime » mieux cet homme-là que pas un dont on ait encore » parlé. » Ainsi j'entrepris la chose, et enfin j'en vins à bout. Mon père disoit assez plaisamment que, depuis que ma mère eut ouï parler du *quarré* (2), elle lui disoit toutes les fois qu'il se réveillait la nuit :

(1) Saint-Simon, qui n'est pas louangeur, rend justice à Ruvigny. Ce gentilhomme huguenot, plein d'honneur et de probité, a été pendant très-long-temps le député de sa religion à la cour. A la révocation de l'édit de Nantes, le Roi lui offrit de rester en France, mais il n'accepta point, et il passa en Angleterre. (*Mémoires de Saint-Simon*, t. 1^{er}, p. 452, édition de 1829.)

(2) Ce mot se lit distinctement au manuscrit. Seroit-ce une allusion bizarre au bonnet carré de l'abbé Tallemant ?

« Monsieur Tallemant, vous ne trouverez jamais » mieux pour votre fille (1). »

Ruvigny avoit en ce temps-là un cocher fort insolent : ce cocher vouloit qu'un charretier bien chargé prît dans le ruisseau, et il lui donna vingt coups de fouet. Ruvigny descend, bat le cocher, et oblige le charretier à lui donner autant de coups de fouet qu'il en avoit eus.

Aussitôt voilà M. l'abbé à tourmenter Ruvigny pour demander des bénéfices pour lui. Le cardinal ne vouloit ouïr parler d'évêché; il récompensoit une famille entière par un évêché; il différoit toujours : cela dura cinq ans et davantage. L'abbé fit en ce temps-là un voyage à Londres par *inquiétude*. Un garçon qui étoit déjà inquiet, déjà chagrin, n'avoit garde qu'il ne le devînt encore davantage; il en devint sec, il en eût et a encore une chaleur d'entrailles qui le dévore; il n'a jamais lu depuis un livre tout du long; vous en trouverez vingt sur sa table, tous différents de matière, les uns grecs, les autres latins, quelques-uns italiens et même espagnols; ils seront presque tous ouverts, car il les lit tous à la fois. Il veut connoître tout le monde, et puis il les laisse là; il aime, pour deux ou trois mois, soit hommes, soit femmes : son amitié n'est guère plus constante que son amour. Il ouït dire qu'une madame des Friches étoit d'agréable humeur; c'est, comme on dit, une honnête femme qui se gouverne mal, mais il en coûte bon : il y va, fait dire son nom. Elle répond que M. l'abbé Tallemant ne la voyoit point, et dit au laquais qu'il se méprenoit : « Dis-lui que je suis

(1) Ruvigny étoit rousseau, et la Grossetière, gendre du premier lit, aussi. « Oh ! dit l'abbé, je pense que toutes les bêtes » *fauves* se viendront prendre céans. » (T.)

» parent de ses voisines de la campagne. — Qu'il » vienne donc, » reprit-elle. Il entre en rêvant. Au lieu de laisser ses galoches à la porte de l'antichambre, il y laisse ses gants ; il les retrouve en sortant. « Vraiment, dit-il, quoi qu'on dise, voici une » maison d'honneur. »

Ennuyé de ne rien avoir après dix ans de service, il vouloit que Ruvigny menaçât le cardinal, comme s'il eût été gouverneur de Calais. Enfin, l'abbé parla au cardinal et le gronda quasi, et disoit entre ses dents : « Si vous ne le faites, prenez garde. » Le cardinal le conta à Ruvigny, et lui dit : « Je me mis à » rire, et lui dis : Je parlerai à votre beau-frère. » Ruvigny représenta au cardinal : « Si votre Éminence ne donnoit rien à l'abbé, toute la famille » croiroit que c'est ma faute, et que je ne vous en ai » pas supplié de la bonne sorte ; cela m'est important pour mon repos. Je ne vous demande que » cette grâce. » Ainsi il eut Saint-Irénée de Lyon, un prieuré de fondation royale qui vaut douze cents écus de rente. L'abbé ne fut point content de cela ; jusques à cette heure, il fait des offres pour tous les évêchés qui vaquent, et pour cela ne se défait point de sa charge d'aumônier, parce qu'il espère en la donnant avoir quelque grosse pièce. Tous les jours il a de nouvelles prétentions ; il n'y a pas long-temps qu'il songeoit à se faire auditeur de rote ; et, pour cela, il apprenoit le droit canon. Voyez quelle folie, avec le bien qu'il a, de ne pas demeurer à Paris. J'ai oublié de dire qu'il se fit de l'Académie, croyant que cela lui serviroit à la cour ; mais il se trompe, rien ne lui a guère plus nui que les sonnets et les madrigaux qu'il fait à tout bout de champ sur tout ce qui arrive à la famille *Mazarine*.

Mon père et lui avoient quelquefois d'assez plaisants dialogues. Le bonhomme savoit de bons contes, mais il les répétoit souvent; ce garçon, mal com- plaisant, témoigna ouvertement que cela l'ennuyoit, tellement que mon père n'osoit plus faire un conte sans le regarder en riant, comme pour lui en de- mander permission: l'abbé se levoit dès qu'il com- mençoit; le bonhomme le rappeloit: « Reviens, » reviens. — Vous ne le direz donc pas? — Non, » non. » Après il recommençoit. L'autre se levoit encore: ils se jouoient quelquefois un demi-quart d'heure. L'abbé s'avisa de dire qu'il vouloit faire une taille pour marquer chaque fois que mon père feroit un même conte, afin de rabattre autant de jours de sa pension; tellement que, dès que le bon- homme commençoit à répéter un conte, l'abbé crioit: « Laquais, *la taille*. » Mon père rioit et disoit qu'il vouloit faire aussi une taille pour marquer toutes les fois que l'abbé se plaindrait de la peine que lui donnoient les pauvres pour la cène du Roi. Quand l'abbé fut de l'Académie, il vouloit faire aussi une taille pour les mauvais mots de son père. Il vint une fois dîner au logis une femme qu'il haïssoit: « Où irai-je dîner? dit-il. — Allez, lui dit- » on, chez M. Rambouillet, ici près; la naine (1) y est. Allez chez votre frère aîné. — Carron (2) m'ennuie trop; voyez ajouta-t-il, quel chien de » quartier; on n'y sait que devenir. » Il ne faut pas s'étonner s'il s'ennuyoit des gens; il se chagrinoit d'un tailleur de pierre qui étoit à une tapisserie,

(1) Une petite Rambouillet qui est demeurée fort courte. (T.)

(2) Un sot parasite. (T.)

et disoit : « Cet impertinent-là n'achèvera-t-il jamais » de tailler cette pierre ? » Il disoit quelquefois les choses assez plaisamment. Une vieille fille disoit : « Je pense que je ne serai mariée qu'en paradis. » — Je pense, lui dit-il, qu'entre tous les saints, » vous ne manquerez pas de prendre *saint Aliver-* » *gaut* (1) pour votre mari. » Il disoit que le plus beau jour de la semaine étoit le dimanche, car tout le monde a du linge blanc.

Depuis la déroute de la famille, par la mort du frère aîné du premier lit, et l'infidélité de Bibaud, associé, qui avoit épousé une nièce du père, l'abbé fut sans carrosse jusqu'à ce qu'il eût vendu sa charge d'aumônier, sur laquelle il gagna dix-huit mille écus. Durant qu'il étoit à pied, il écrit un jour à Tallemant, le maître des requêtes, qu'il avoit à lui parler d'une affaire pressée, et qu'il le prioit de lui envoyer son carrosse pour aller dîner avec lui. On le lui envoie ; il étoit temps de dîner quand il arrive ; il se met à table ; aussitôt après, des gens de son quartier viennent solliciter le maître des requêtes ; il prend l'occasion et s'en retourne avec eux, sans avoir dit un mot de cette affaire pressée, laquelle il a tellement oubliée, qu'il n'en a jamais parlé depuis.

CCLXXIX

MADAME D'ANGUITTARD.

Madame d'Anguittard (2) étoit une demoiselle de Poitou qui avoit épousé Anguittard, cadet de M. du

(1) Qui mourut..... roide. (T.)

(2) On croit que Desmarets a pris d'elle le personnage d'He-

Vigean : ç'a été une personne tout-à-fait extraordinaire ; jamais femme n'a plus fait la fée que celle-ci. Elle étoit belle et avoit beaucoup d'esprit ; elle se piquoit même de bien écrire, et, en je ne sais quelle rencontre, elle voulut faire voir de son style au cardinal de Richelieu. Il trouva sa lettre bien faite, et dit : « Il faut que cette dame ait bien de l'esprit. » Encore plus maîtresse de son mari que madame du Vigean ne l'étoit du sien, elle ordonnoit de toutes choses à sa fantaisie, et elle avoit autant de galants qu'il lui plaisoit. Le duc de Saint-Simon (1), le feu archevêque de Bordeaux, et autres, ont été ses adulateurs ; mais celui qui a fait le plus de bruit, ç'a été M. de La Vauguyon. Quand cette femme alloit seulement à la promenade dans un bois, il falloit que l'air fût si tempéré, qu'à peine trouvoit-elle trois jours en tout un printemps. Mais cette promenade se faisoit avec bien du mystère ; tous ses gens passaient devant elle ; l'un portoit une chaise, l'autre un carreau, qui un parasol, qui une écharpe, qui une coiffe, qui un mouchoir ; et tout cela pour n'être point surprise. Quand elle commença à n'avoir plus le teint si beau, elle ne voulut plus paroître au jour en plein midi. On étoit entre chien et loup dans sa chambre, et, l'hiver comme l'été, il y avoit toujours des rideaux tirés devant ses fenêtres et une portière devant sa porte. Toute sa vie elle ne s'étoit pas laissé voir à tous ceux qui venoient chez elle : plusieurs s'en retournoient sans avoir vu que le mari.

périe dans les *Visionnaires*, qui croit que tout le monde est amoureux d'elle. (T.)

(1) A cause de Blaye, (T.) — dont le duc de Saint-Simon étoit gouverneur.

Ce fut bien pis en ce temps-là ; car premièrement on ne la voyoit guère que la nuit, et il falloit attendre, sans demander à la voir, qu'elle envoyât dire qu'on pouvoit venir ; et encore ne croyez pas que cette grâce fût commune à tous les étrangers, qui se trouvoient alors chez elle ; il y en avoit d'exclus, il y en avoit d'admis, et on étoit si accoutumé à ses façons de faire, qu'on ne s'en scandalisoit point. Le seul M. de La Vauguyon étoit patron. Il y avoit encore bien des façons pour faire observer un profond silence autour de chez elle ; car, comme elle ne se montroit que la nuit, elle dormoit bien tard le matin. C'étoit un crime irrémissible que d'interrompre son sommeil.

Ses propres filles la servoient par quartier ; elle en avoit assez bon nombre. Son mari fut tué en duel. Elle le survécut de quelques années. « Ah ! pauvre » Anguittard, dit-elle, tu es mort. Je ne te saurois » trop regretter, quand je considère combien tu » m'aimois, et que, de mon mari, tu avois fait gloire » de devenir mon esclave. »

On fut tout étonné à la mort de cet homme, quand on trouva qu'il n'étoit point endetté, car on faisoit là-dedans bien de la dépense ; mais cette visionnaire étoit grande économe ; peut-être aussi La Vauguyon fournissoit-il. Elle voulut être enterrée sans son jardin (1), et elle ordonna qu'on fît une volière sur son tombeau. Elle vouloit, je pense, entendre les oiseaux après sa mort. On trouva dans sa cassette un contrat de mariage de La Vauguyon et d'elle. Elle n'est jamais venue à Paris. Pour le mari, c'étoit un gros petit homme. Un jour, à l'hôtel Liaucourt,

(1) Elle étoit huguenote. (T.)

il s'assit sans y penser sur un téorbe (1), et en se relevant il alla donner de la tête contre une tablette pleine de porcelaines qu'il jeta toutes à terre. A vingt ans de là, feu La Rocheguyon donna de la tête contre un bras de chandelier dans l'alcôve de madame de Rambouillet. « Jésus! madame, dit-il, je » pense que je ferai céans comme M. d'Anguittard » chez ma mère. » Anguittard, qu'il ne connoissoit point, étoit là; il n'étoit pas venu depuis à Paris; mais il ne l'entendit point.

Depuis, Anguittard, à cheval, suivi d'un valet de chambre, trouva en Saintonge, où il demouroit, quatre pèlerins à l'ombre sous un arbre; il passe à quelques cents pas de là. Il s'avisa que ces pèlerins ne l'avoient point salué; il retourne à eux, et, en colère, leur dit qu'ils étoient des coquins de ne l'avoir pas salué. Ils s'en excusèrent en disant qu'ils ne le connoissoient pas : il les menaça et les maltraita fort de paroles; ils lui répondirent que, s'il les frappoit, il trouveroit à qui parler; c'étoient des gentilshommes qui alloient à Saint-Jacques. Il voulut faire le brave; et, prenant un fusil que portoit son valet de chambre, il tire sur un. Le fusil n'étoit chargé que de poudre et plomb; mais ce coup gâta tout le visage au pèlerin. Les trois autres le vengèrent bien aussi, car ils se saisirent des pistolets d'Anguittard, et à coups de bourdon ils l'accommodèrent si bien qu'ils le

(1) J'ai ouï dire depuis que M. du Vigean, l'introduisant à l'hôtel de Liancourt, lui dit : « Faites comme vous me verrez » faire, » et que M. du Vigean ayant trouvé là du bien beau monde, avec qui il étoit fort familier, s'étoit mis à genoux en les saluant; lui en fit autant. On en sourit; il s'en aperçut, et, tout défermé, s'alla asseoir sur un téorbe. (T.)

laissèrent pour mort sur la place. Ils plaidèrent ensuite, et à Xaintes Anguittard fut condamné à pur et à plein.

CCLXXX

LA CALPRENÈDE.

La Calprenède (1) est de Limousin ou de Périgord; son père est juge de quelque gros bourg, et peut avoir deux mille livres de rente; mais il est assez bien allié. Je ne sais comment il s'appelle, car La Calprenède, c'est à dire *la Charmoye*, et apparemment c'est le nom de la maison de son père. Il n'y a jamais eu un homme plus gascon que celui-ci; il vint jeune à Paris, et, quoiqu'il fit l'homme de condition, il fut long-temps un des arcs-boutants du bureau d'adresses, et ne manquoit pas une conférence; après il fit une pièce de théâtre, qu'on appelle *la Mort de Mithridate* (2). Elle fut estimée. Il n'y en avoit pas tant de bonnes alors qu'il y en a eu depuis : la première fois qu'on la joua, il étoit derrière le théâtre. Quelqu'un de sa connoissance l'appela : « Monsieur, monsieur de La Calprenède. — » — Eh bien? — Vous voyez comment votre pièce » réussit. — Chut, chut, lui dit-il, ne me nommez » point; car si *lé père lé savoit* ! Une fois, disoit-il, » que le père, qui ne vouloit pas que je fisse de vers,

(1) Gauthier de Coste, de La Calprenède, né au château de Toulgou, auprès de Sarlat, est mort en 1663.

(2) Elle a été imprimée en 1637, in-4^o.

» me trouva comme je rimois, il se mit en colère et
» prit un pot de chambre, d'*argent s'entend*, pour
» me le jeter à la tête. »

Il se fourra parmi les filles de la Reine, et un jour qu'il avoit un habit d'une couleur bizarre, comme tout le monde étoit en peine de savoir quelle couleur c'étoit : « C'est, dit le feu marquis de Gesvres, » couleur de *Mithridate*. »

Il devint amoureux d'une vieille mademoiselle Hamont que le grand prévôt d'Hocquincourt, père du maréchal, entretenoit ; il la vouloit épouser, et elle lui étoit cruelle : cent fois il lui a présenté son épée pour le tuer, et il fit tant l'amoureux de roman, qu'enfin il se mit à en faire un, où la plupart des héroïnes sont veuves, à cause que sa maîtresse l'étoit. Ce roman s'appelle *Cassandre* ; la matière en est belle et riche, car c'est l'histoire d'Alexandre : il y a même de l'*économie* ; mais les héros se ressemblent comme deux gouttes d'eau, parlent tous *Phébus*, et sont tous des gens à cent lieues au-dessus des autres hommes. Les dames y sont un peu sujettes à donner des rendez-vous du vivant de leurs maris, et cela, au goût de l'auteur, est fort dans la bienséance. Ce livre a réussi ; cela lui a donné courage d'en entreprendre un autre, où il n'a pas si bien pris sa scène ; car c'est sous le règne d'Auguste, règne si connu, qu'il n'y a pas moyen de rien feindre (c'est *Cléopâtre*) ; cependant, il fait Cléopâtre plus honnête femme que Marianne, car Marianne donne des rendez-vous à un prince étranger, son galant, et, ce que j'en trouve de plus ridicule, le baise au front. Les personnages ressemblent si fort à ceux de *Cassandre*, qu'on voit bien qu'ils sont tous sortis d'un même père.

Il ne fit pas ce roman tout d'une haleine, comme l'autre. Il *affina* (1) plaisamment les libraires; il traitoit avec eux pour deux ou pour quatre volumes; après, quand ces volumes étoient faits, il leur disoit : « J'en veux faire trente, moi. » *Cassandre* n'en à que dix petits; ils faisoient leur compte que ce seroit de même. Il falloit venir à composition, et il leur faisoit donner toujours quelque chose, de peur qu'il ne laissât l'ouvrage imparfait; il a été plus de douze ans à l'achever, et ce n'est que de l'année passée que les deux derniers tomes sont imprimés. *Cyrus* ni *Clélie* n'ont point empêché qu'ils ne se soient bien vendus.

Parlons un peu de sa vanité et de ses gasconnades avant que de parler de son mariage. Un jour, chez Scudéry, il faisoit sonner sa pochette : Scudéry crut que c'étoit de l'argent; lui, qui mouroit d'envie de montrer ce que c'étoit, voyant qu'on ne le lui demandoit point, tira tout exprès son mouchoir, et fit tomber trois ou quatre vervelles (2) d'argent; celles des oiseaux du Roi sont de cuivre. Scudéry en ramasse une et lit autour : *Je suis à Calprenède*. « Ce » sont, dit le Gascon, quatre douzaines de vervelles » pour mes oiseaux. » Une autre fois, il contoit à mademoiselle de Scudéry qu'il avoit fait bâtir à La Calprenède, et il lui dépeignit un palais magnifique, puis lui demanda : « Combien croyez-vous que » cela m'a coûté ? Quatre mille livres ; rien plus ; il

(1) *Affiner* quelqu'un, lui donner à ses dépens une leçon de finesse. Ce mot se prend encore dans ce sens en Bretagne et dans d'autres provinces.

(2) La *vervelle* étoit un anneau qu'on attachoit à la patte de l'oiseau de proie; il portoit l'empreinte des armes du maître, ou tout autre signe de reconnaissance.

» est vrai qu'il y avoit *quauques* décombres du vieux
» château.»

Sarrazin contoît qu'un jour qu'ils alloient ensemble par la rue, Calprenède vit passer un homme : « *Ah ! que jé suis malhurus !* dit-il, *j'avois juré dé tuer cé couquin la première fois que jé lé rencontrerois, et j'ai fait aujourd'hui mon bon jour.* » Sarrazin lui dit : « Ne laissez pas, ce sera sur nouveaux frais. » — *Non*, dit-il, *j'ai promis à mon confesseur dé lé laisser vivré encoré quelque temps.* »

Sarrazin disoit : « Que voulez-vous, il a tant donné » de cœur à ses héros, qu'il ne lui en est point » resté. » Cependant il y a des gens du métier, comme vous verrez ensuite, qui en rendent meilleur témoignage que Sarrazin. Un jour, en 1647, au sermon de Servientis aux filles de Sainte-Élisabeth, un gentilhomme, revenant de la campagne, descendit de cheval, et vint pour entendre le sermon ; il crotta Calprenède en passant ; ils se querellèrent ; il y eut quelques coups donnés de part et d'autre, et, après qu'on les eut séparés, ils se menaçoient encore de leurs places. Quelqu'un dit à Calprenède que c'étoit un gentilhomme. Tout sur l'heure le Gascon lui crie devant tout le monde : « Homme » gris (1), je t'appelle. »

Calprenède alloit chez une madame Boiste (2), où une petite étourdie de veuve, appelée madame de Brac, le vit ; elle étoit folle de ses romans, et elle

(1) Il étoit d'usage de porter le manteau gris quand on alloit à la campagne, tandis qu'à la ville on le portoit noir. Les bourgeois seuls s'habilloient de diverses couleurs.

(2) Cette madame Boiste pour laquelle le père de Tallemant avoit des attentions. (Voyez plus haut, page 181 de ce volume. Voyez aussi l'historiette suivante.)

l'épousa, à condition qu'il achèveroit la *Cléopâtre*; cela fut mis dans le contrat.

Voici l'histoire de cette femme : un gentilhomme d'auprès d'Orbec, en Normandie, riche de huit à dix mille livres de rente, nommé Tonancourt, n'avoit qu'une fille pour tout enfant; il étoit veuf, et la donna à élever à sa sœur, appelée madame de Mailloc. Il eût pour le moins aussi bien fait de garder sa fille chez lui; car cette dame, soit qu'elle fût amoureuse d'un hobereau de son voisinage, nommé La Lande, et qu'elle voulût faire sa fortune, ou qu'elle voulût complaire à sa nièce, qui n'étoit pourtant encore qu'une enfant, mais qui pouvoit être éprise, tant il y a qu'elle fit marier ce La Lande avec cette fillette par un laquais déguisé en prêtre, et ils couchèrent ensemble. Ce mariage de *Jean Des Vignes* fut tenu assez secret; au moins un vieux cavalier bien riche et bien v....., nommé Vieuxpont, ne laissa pas de l'épouser à quelque temps de là. Ce fut le père qui fit l'affaire. Elle se divertissoit toujours avec La Lande. Vieuxpont ne dura guère, mais il laissa un garçon; La Lande propose aux parents, qui eussent bien voulu avoir cette succession, de dire que l'enfant n'étoit point à Vieuxpont, et que lui soutiendrait qu'il étoit le mari de mademoiselle de Tonancourt. On produit des lettres de madame de Vieuxpont; cela n'y fait rien; La Lande perd son procès.

En ce temps-là un garçon de Paris peu accommodé, mais de fort bonne famille, nommé de Brac, étant capitaine dans un vieux corps, fit connoissance au quartier d'hiver avec cette femme, et conserva ses terres autant qu'il put. Elle se résout à l'épouser. La Lande lui dit ses prétentions, et le fait appeler. Il répond qu'il se battra quand il sera marié.

Il se marie, et il fut un an et demi sans ouïr parler de La Lande. Mais un soir, comme il revenoit en chaise de l'hôtel de Guise en son logis, qui n'étoit pas loin (1), un homme à cheval dit aux porteurs : « N'est-ce pas là M. de Brac ? » Brac, s'entendant nommer, mit la tête dehors ; l'autre le tua d'un coup de pistolet. On a cru que c'étoit La Lande.

Le frère de de Brac et Calprenède eurent procès pour le douaire de sa femme ; il gagna ce procès. Après cela de Brac le fit appeler. « Nous nous ren- » contrerons assez, dit-il ; je ferai porter une épée. » Depuis, comme il étoit aux Petits-Capucins (2), cet homme lui fit faire encore un appel. « Bien, dit-il, je » chercherai un second. » Il sort et prend son épée à un laquais. A la porte de la rue il fut attaqué par quatre hommes. D'abord il marcha sur son canon (3) et tomba ; il eut pourtant le loisir de se relever, et ne lâchoit point le pied devant eux. Deux braves (4), qui se trouvèrent là, le voulurent voir faire, et après le secoururent.

Quelque temps après qu'il fut marié, il alla voir le petit Scarron. En causant il s'inquiétoit fort d'un homme qu'il avoit laissé en bas. « Je vous prie, faites » monter cet homme, disoit-il. — Non, non, qu'il » demeure. » Puis il se reprenoit et ne savoit ce

(1) C'en'est pas à dire que ce M. de Brac demeurât dans la rue de Braque, ni qu'il lui ait donné son nom. Cette rue, qui est entre les rues Sainte-Avoye et du Chaume, est ainsi nommée d'Arnoul de Braque, qui, en 1348, y fit construire un hôpital et une chapelle.

(2) Les Capucins du Marais, rue d'Orléans. C'est aujourd'hui la paroisse Saint-François.

(3) On appeloit ainsi les rubans qui se nouoient sur les jarretières.

(4) Savignac, un gentilhomme de Limousin qui a six pieds de haut, et Villiers-Courtin, ex-capitaine aux gardes. (T.)

qu'il disoit. « Je vous entends, dit Scarron ; vous » voulez dire que vous avez un gentilhomme ; je me » le tiens pour dit. » Lui et sa femme alloient par les maisons remarquant les fautes du *Grand Cyrus* : depuis ils se sont brouillés lui et elle, et on dit même incommodés. Depuis quelque temps ils se sont séparés. Il dit qu'elle a plus fait de ravage sur ses terres qu'un régiment de Cravates.

Elle fait assez mal des vers et assez mal de la prose. On a imprimé quelque chose d'elle qui s'appelle *le Décret d'un cœur amoureux*, où l'on décrète un cœur (1).

(1) Cette pièce est intitulée : *Décret d'un cœur infidèle, suivi de l'état et inventaire des meubles du cœur volage, et l'ordre de la distribution qui en fut faite*. Elle se trouve dans le *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*. Paris, Sercy, 1661, t. iv, p. 263-273. Nous citerons quelques vers de cette pièce singulière :

On adjugea ses devoirs à Sylvie,
A la jeune Cloris les douceurs de sa vie,
A Phillis ses tourments,
A la divine Iris ses mécontentemens ;
Amarillis reçut ses premières tendresses,
Le folâtre Gléon ses trompeuses promesses ;
On livra ses sanglots à la belle Cypris,
A Caliste sa foi qu'on estimoit sans prix.
Amarante eut ses pleurs,
Léonice ses plaintes,
Climène ses douleurs,
Arpalice ses feintes ;
A bon marché Camille eut ses tristes ennuis,
Olympe, malgré soi, ses plus mauvaises nuits.
Lysimène arrêta ses sensibles atteintes ;
Mélite racheta ses transports et ses craintes ;
Clorinte eut ses desirs ;
Bellée obtint enfin ses amoureux plaisirs ;
Madonte par trois fois réclama sa constance ;
Comme on n'en trouva point, elle eut l'indifférence ;
Ismène s'empara de son discours poli ;
Artémis eut le choix du tiède ou de l'oubli, etc.

La Calprenède a fait imprimer un roman de *Pharamond*, et, dans la préface, il prétend qu'on fait tort à ses livres de les appeler *romans* au lieu d'*histoires*. Là, il met son nom et ses qualités aussi bien que Scudéry : par *M. Gaultier de Coste, chevalier, seigneur de La Calprenède, Toulgou, Saint-Jean de Livet, et Vatimesnil* (1). Il n'y a que La Calprenède qui soit de son estoc.

CCLXXXI

MADAME DE CHEZELLE ET SA MÈRE,

MADAME BOISTE,

ET SA TANTE MADEMOISELLE GERVAISE.

Madame de Chezelle s'appelle aujourd'hui madame de Bournonville; elle est fille d'une madame Boiste dont nous parlerons ensuite. Cette madame Boiste avoit une sœur qu'on appeloit mademoiselle Gervaise; c'étoit son aînée : nous commencerons par elle.

Mademoiselle Gervaise étoit fort jolie en sa jeunesse, et n'enfouissoit point le talent, car elle se servoit admirablement bien de sa beauté. J'en sais une chose plaisante. Elle étoit allée à la campagne avec Tallemant (2), le père du maître des requêtes;

(1) L'éditeur a possédé une lettre de La Calprenède, écrite à mademoiselle de Scudéry le 17 septembre 1661; elle est datée de Vatimesnil. (Voyez notre *Catalogue*. Paris, Téchener, 1837, n° 211.) Cette terre, située en Normandie, est aujourd'hui la propriété du célèbre magistrat qui en illustre le nom.

(2) Gédéon Tallemant, secrétaire du Roi, trésorier de l'épar-

elle étoit parente de cet homme : ils couchèrent en même lit pour ne pas tant salir de draps. Le lendemain d'assez bon matin, comme on vint dire que le mari étoit en bas, un laquais entra tout doucement dans la chambre et ôta les mules de la demoiselle ; de sorte que, ne sachant pas trop ce qu'elle faisoit dans une telle surprise, elle s'en alla avec les muës du galant. Le laquais, dès qu'elle fut partie, remit celles de la demoiselle sous le lit de son maître. Le mari monte et se met à causer avec lui ; en parlant il reconnoît les mules de sa femme ; cela le trouble, il répondoit au carré (1). Enfin Tallemant se voulut lever ; mais on ne trouva jamais que les mules de la *galande* au lieu des siennes. Cela pensa faire du désordre ; mais le mari étoit bonhomme, et il se laissa persuader que, toutes les mules ayant été crottées la veille en passant dans une ornière, et qu'après qu'ils furent couchés, les laquais les ayant emportées en bas pour les nettoyer, elles s'étoient brouillées en les rapportant.

Sa sœur Boiste ne s'est pas mieux gouvernée qu'elle, mais elle a eu plus de conduite. Ce M. Le Lièvre, que madame de Créqui vouloit épouser à cause qu'il étoit fort riche, y a assez dépensé : elle fut veuve de fort bonne heure, et n'avoit qu'une fille. Son mari étoit conseiller à la Cour des Aides, et son père, conseiller au grand Conseil, nommé Vèrigny. Cette fille étoit fort jolie, mais un peu diable. Dans un couvent où elle la mit en pension,

gne pour la Navarre, mourut en 1634. (Voyez la *Notice historique*, t. 1^{er}, p. 9.)

(1) Cette expression paroît signifier que les réponses du mari distraient ne cadroient plus avec la conversation.

elle faisoit semblant de voir des esprits, faisoit tenir toutes les religieuses en prières, leur faisoit peur, pissoit dans le benestier (1), et, pour comble de méchanceté, mit une fois le feu au cloître. Elles furent contraintes de la rendre à sa mère ; mais sa mère n'en vint guère mieux à bout ; car, quand cette enragée vouloit avoir quelque chose, elle montoit sur le bord d'un puits et menaçoit de se jeter dedans. Quand elle fut grande, elle fit d'autres folies ; car un beau jour la mère s'aperçut qu'elle étoit grosse (on a cru que c'étoit du fait d'un conseiller, nommé Saint-Germain-Le-Roi). Madame Boiste ne fut pas mal habile ; elle trouva à qui donner la vache et le veau. Il y avoit une bonne dame, nommée madame de Nuhé-Chezelle, femme d'un vieux cocu de conseiller de la Cour des Aides, et si abandonnée, que, pour se venger d'un homme, elle prit une fois du mal tout exprès afin de le poivrer. Elle avoit un fils, un jeune innocent, qu'elle maria avec cette mademoiselle Boiste. Ce garçon étoit si jeune, que sa mère ne voulut pas qu'il consommât le mariage. Le bien avoit tenté cette femme. On demanda à madame Boiste à quoi elle avoit songé de donner sa fille à un enfant. « En l'état où elle étoit, répondit-elle, je l'eusse donnée à un crocheteur. » La nouvelle mariée fit pourtant si bien qu'elle dép.... bientôt son mari ; elle fit une malice terrible à ce pauvre idiot ; elle fit venir un arracheur de dents, et à force d'argent l'obligea à arracher quatre ou cinq bonnes dents à cet innocent, avec une qu'il avoit de gâtée, en lui faisant accroire que les autres l'étoient aussi, et qu'elle ne le pouvoit plus souffrir, tant il sentoit

(1) On lit *benestier* très-distinctement au manuscrit.

mauvais. * Quand elle fut près de son terme, elle s'en alla accoucher où il plut à Dieu. Son galant l'assista soigneusement.

Champlâtreux la cajola, et on dit que madame de Nuhé surprit une servante qui alloit acheter des œufs pour le galant qui devoit coucher avec elle. Il ne put si bien faire qu'il ne fût aperçu en se retirant. J'ai dit *coucher*, car la belle-mère empêchoit, tant qu'elle pouvoit, que son fils ne *joignît* sa femme depuis qu'elle avoit découvert la grossesse; de sorte que tout ce désordre obligea la Boiste, qui voyoit que le terme approchoit, à faire mener sa fille en lieu sûr. Ce fut Le Lièvre qui la conduisit. La belle-mère intenta une action au nom de son fils; mais le beau-père soutint sa belle-fille et la reçut chez lui, malgré sa femme, qui se retira ailleurs avec son fils; cela fit dire que le bonhomme étoit amoureux de sa bru. Tandis qu'elle fut chez lui, elle eut liberté toute entière; elle fut quelque temps familièrement chez M. d'Angoulême, à Gros-Bois. Le bonhomme prenoit le plus grand plaisir du monde à la voir gambader; elle étoit plaisante, vive et pleine d'esprit.

En ce temps-là, on arrêta les chevaux de la Boiste pour la taxe des aisés. Elle écrit aussitôt à M. d'Angoulême en ces mots : « Monseigneur, j'ai lu » dans l'Évangile que la Madelaine dit à notre » Seigneur : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère » ne seroit pas mort. J'en dis de même, seigneur : » si vous eussiez été à Paris, on ne m'eût pas pris » mes chevaux, etc. » Quelqu'un lui dit : « La mère » veut être de vos amis, aussi bien que la fille.— Ma » foi, ce dit-il, de la mère descendre à la fille, cela » est fort naturel; mais de la fille remonter à la

» mère, je vous jure, je n'ai pas les jambes assez
» bonnes pour cela. »

M. de Nemours, l'aîné de celui que M. de Beaufort tua, fit bien des folies avec elle; on les a vus, dans le bois de Boulogne, mener tous deux un carrosse, et, elle, faire le métier de postillon en chantant :

Hélas! beau prince de Nemours,
Ne m'aimerez-vous pas toujours (1) ?

Elle fit tant d'équipées de cette force, qu'on fit un vaudeville en son honneur :

Je suis la petite Chezelle,
Qui, profanant trop mes attraits,
Parfois aux pages et laquais
Ne fus pas trop cruelle.
Ma mère même, sur ma foi,
Est une sainte au prix de moi.

Après qu'elle eut fait bien des infamies, il se trouva un homme de qualité, l'abbé de Persan, neveu du maréchal de L'Hôpital (2), qui, pour l'épouser, quitta l'abbaye de Montirendé, en Champagne, qui vaut dix-huit mille livrés de rente et plus de vingt-cinq mille à manger. Il trouva un homme, nommé Renouard, sur la tête duquel on la mit, et cet homme lui en donne tant par an; c'est le plus beau de son bien que cela; il prit le nom de Bournonville. Voilà un digne neveu du maréchal de L'Hôpital, soit pour quitter de bons bénéfices, soit pour épouser des gourgandines! Bournonville en avoit eu un enfant

(1) C'étoit sur l'air d'une chanson : *Hélas! mon cœur, mes amours*, etc. (T.)

(2) L'abbaye de *Montirendé* ou *Monstier-en-Der*, étoit située dans le diocèse de Châlons-sur-Marne.

avant qu'elle fût dé mariée ; madame de Nuhé fit tant, que le mariage fut dissous sous prétexte d'impuissance ; elle y consentit sans peine, car elle avoit levé le masque, et elle étoit assurée que cet abbé l'épouserait.

Ce pauvre diable de Chezelle mourut quelque temps après, mais il lui arriva auparavant un grand accident. Il fut pris pour un autre et reçut des coups de bâton ; il mourut, je pense, de fièvre, au bout de l'an. Regardez s'il y a rien de plus malheureux !

Cette femme n'a pas moins fait l'amour avec le second mari qu'avec le premier ; mais ce n'a pas été si insolemment ; elle a une petite fille fort éveillée ; quelqu'un lui dit : « Elle vaudra bien sa mère. — » N'importe, répondit-elle, pourvu qu'elle s'en tire » aussi bien que moi. »

Un peu après le siège de Paris, elle emprunta toute la vaisselle d'argent de sa mère, et y fit mettre ses armes, puis dit que c'étoit sa vaisselle.

Villiers Courtin, capitaine aux gardes, est son fidèle ; mais elle a du respect pour lui, et dit aux autres : « Allez-vous-en, je ne serai point plaisante » tandis qu'il sera céans. »

Un neveu du petit Gramond de M. d'Orléans fut mené chez madame de Bournonville. « Quoi l dit-elle, le neveu du petit Gramond, ce grand m..... ! » — Quoi l madame, lui répondit ce garçon, seroit-il assez heureux pour vous avoir rendu quelque » service ? »

CCLXXXII

VANDY.

Feu Vandy étoit un homme qui rencontroit assez bien. Son oncle, le comte de Grandpré, avoit été son tuteur, et on accusoit ce tuteur d'avoir un peu pillé son pupille ; il lui dit un jour : « Mon neveu, » vous faites trop de dépense ; assurément, vous vous » ruinerez. — Mon oncle, répondit Vandy, comment » me ruinerois-je, si vous, qui avez plus d'esprit » que moi, n'avez pu venir à bout de me ruiner ? » Un gentilhomme de ses voisins lui demandoit une attestation pour faire déclarer son frère fou : « Mais, » monsieur, lui disoit-il, donnez-la-moi bien ample. » — Je vous la donnerai si ample, répondit Vandy, » qu'elle pourra servir pour votre frère et pour » vous. » Il étoit un homme fort froid, et il ne sembloit pas qu'il songeât à ce qu'il disoit. Un jour qu'il dînoit chez ce même comte de Grandpré, on servit devant lui un potage, où il n'y avoit que deux pauvres soupes qui couroient l'une après l'autre ; Vandy voulut en prendre une ; mais comme le plat étoit fort grand, il faillit son coup ; il y retourne et ne peut l'attraper ; il se lève de table et appelle son valet de chambre : « Un tel, tire-moi mes bottes. — » Que voulez-vous faire, mon cousin ? lui dit M. de » Joyeuse ; je crois que vous êtes fou. — Souffrez » qu'il me débotte, dit froidement Vandy, je veux » me jeter à la nage dans ce plat pour attraper cette » soupe. »

Il étoit brave, mais il n'alloit jamais à la guerre sans donzelles, et il disoit ordinairement : « Point » de p....., point de Vandy. » On dit qu'étant à une foire de village, il y rencontra une mignonne qu'il avoit entretenue autrefois ; il en vouloit user à la manière de Diogène, qui plantoit des hommes en plein marché ; la demoiselle le rebuta : « Hé quoi ? » lui dit-il, ne sait-on pas que tu f... et moi aussi ? » Il avoit épousé une nièce du maréchal de Marillac.

* Un jour....., en dansant au bal, une de ses emplâtres tomba ; la dame qu'il menoit lui dit par malice : « Monsieur, ramassez votre emplâtre. » Lui effrontément met la main dans sa brayetté, tire l'autre emplâtre, et en la montrant dit tout haut : « Madame, il faut que ce soit la vôtre, car voici la » mienne. »

Le cardinal de Richelieu voulut qu'il fit son testament ; lui s'en défendoit, disant qu'il n'avoit pas de biens ; enfin l'éminence l'emporta. « Écrivez- » donc, dit-il, je donne mon âme à Dieu, mon corps » à la terre, ma femme et mon fils à M. le cardinal » (*il fut son page*), et ma fille au public. »

Une fois qu'il venoit de la guerre avec un de ses amis, il lui dit : « Nous irons descendre chez une » dame bien faite, avec laquelle vous verrez que je » ne suis pas mal ; mais je n'en suis point jaloux ; » je vous laisserai ensemble avant que vous en par- » tiez : vous pousserez votre fortune. » C'étoit chez sa femme qu'il fut descendre ; il lui présenta cet ami. On dîna : après le dîner, il entra avec elle dans un cabinet, et ensuite il s'alla promener dans le jardin. Cet homme, demeuré seul avec elle, se mit à lui en conter, et après il lui voulut baiser la main. « Monsieur, pour qui me prenez-vous ? — Hé, ma-

» dame, M. de Vandy m'a tout dit. » Enfin, elle fut contrainte d'appeler Vandy par la fenêtre. Cet homme, voyant qu'on l'avoit fait donner dans le panneau, monta à cheval et s'enfuit.

Une autre fois qu'il couroit la poste, en passant par Lyon, on l'obligea à aller parler à feu M. d'Alincourt, père de M. de Villeroy, qui exerçoit cette petite tyrannie sur les courriers. Il y fut; M. le gouverneur, sans autrement le saluer, lui dit : « Mon » ami, que disoit-on à Paris quand vous en êtes » parti ? — Monsieur, on disoit vèpres. — Je de- » mande ce qu'il y avoit de nouveau ? — Des pois » verts, monsieur. » Alors, se doutant que ce n'étoit pas ce qu'il pensoit, il lui ôte le chapeau, et lui dit : « Monsieur, comment vous appelez-vous ? — Cela » n'est pas réglé, reprit Vandy, tantôt *mon ami*, » tantôt *monsieur*. » Et il s'en va. On dit après à M. d'Alincourt qui c'étoit. Il envoya après, mais en vain; Vandy le laissa là pour ce qu'il étoit (1).

CCLXXXIII

FEMMES VAILLANTES.

Il y a eu deux sœurs, en Auvergne, toutes deux vaillantes; l'une, mariée à un M. de Château-Guy de Murat, étoit galante et belle : elle alloit d'ordinaire à cheval avec de grosses bottes, la jupe retroussée, un chapeau avec un bord et des rayons

(1) Cette aventure est attribuée au duc de Roquelaure, dans le livret déjà cité, tome VII, p. 125.

de fer et des plumes par-dessus, l'épée au côté et les pistolets à l'arçon de la selle. Du vivant de son mari, M. d'Angoulême, alors comte d'Auvergne, en fut amoureux; et quand il fut arrêté par M. d'Heure, capitaine d'une compagnie de cheveu-légers entretenue, à laquelle ce prince faisoit faire montre, elle jura de se venger de ce M. d'Heure. Quand elle fut veuve, elle eut un autre galant qu'on appeloit M. de Cadière; par jalousie elle l'appela en duel. Il y fut; et comme il pensoit badiner, elle le pressa de sorte, que ce fut tout ce qu'il put faire que de passer sur elle, et, tout d'un train, il la jeta à terre et fit *la paix de la maison*. Elle avoit querelle avec des gentilshommes de son voisinage, nommés MM. de Gane; un jour elle les rencontra à la chasse. Un gentilhomme, qui est à elle et qui lui servoit d'écuyer, lui dit : « Madame, retirons-nous; ils sont trois contre » un.—N'importe, dit-elle, il ne sera point dit que » je les aie trouvés sans les charger. » Elle les attaque, et eux furent si lâches que de la tuer. Elle fit toute la résistance imaginable.

Sa sœur, qui n'étoit pas belle comme elle, étoit en récompense tout autrement fanfaronne, et même elle étoit un peu folle. Elle épousa en premières nocces un gentilhomme nommé La Douze; elle étoit fort jeune. Il la battoit quelquefois; enfin il devint goutteux, et elle grande et forte; elle le battit à son tour, il mourut; elle épousa Bonneval, de Limousin. Elle en vouloit faire de même avec lui, et même elle l'appela en duel. Il lui en voulut faire passer son envie : les voilà tous deux dans une chambre dont il avoit bien fermé la porte. Ils se battent et il lui donne trois ou quatre bons coups d'épée pour la rendre sage. Ce second mari mourut encore. Elle

étoit déjà vieille, elle se met à se farder; car elle étoit un peu *concubinaire*; on dit que c'étoit une chose effroyable à voir. Un gentilhomme de Touraine, nommé La Citardie, qui a le vol pour pies chez le Roi, l'alla voir, c'étoit en hiver; on lui apporta dans sa chambre une coignée pour couper de gros bois, et une serpe pour couper des fagots: voilà comme on y chauffoit les gens. Rien ne fermoit dans cette maison, et il faisoit plus sûr au milieu des bois. Elle lui fit passer toute l'après-soupée à moucher une chandelle à coups d'arquebuse; et, parce qu'il avoit mieux tiré qu'elle, elle lui fit rompre son arquebuse comme il dormoit. Elle poursuivit trois lieues durant un de ses parents qui avoit eu l'audace de passer auprès de chez elle sans lui rendre ses devoirs, et après elle l'envoya appeler en duel (1).

A Montauban, comme un jeune soldat s'alloit exposer au péril qu'il y avoit à mettre le feu à la galerie, une vieille femme lui ôta le flambeau de la main, en lui disant: « Mon enfant, tu pourras rendre de bons services à la patrie; pour moi, je lui suis inutile; j'ai assez vécu. » Et s'en alla mettre le feu à la galerie.

Une vendeuse de pommes, nommée la *Sallissotte*, se présenta à la brèche, y eut un bras emporté, prend ce bras, le met dans son tablier et va chez le chirurgien. Comme on la pansoit, elle disoit: « Coupez encore cela. » Elle vivoit encore en 1650.

(1) Il y a eu dans cette famille un marquis et une marquise de La Douze-Lastours qui sont morts sur l'échafaud. Voyez la lettre de Corbinelli à Bussy-Rabutin, du 25 septembre 1669. (*Lettres du comte de Bussy-Rabutin*. Amsterdam, Zacharie Châtelain, 1768, t. 1^{er}, p. 250.)

Je ne sais si elle est morte depuis. A Montauban , on la montroit aux étrangers.

Madame de Saint-Balmont (1) est du Barrois ; son mari étoit dans les troupes du duc de Lorraine , et est mort à son service. Se trouvant naturellement vaillante, elle se mit en tête de conserver ses terres; cela l'obligeoit à monter souvent à cheval ; insensiblement elle s'y accoutuma, et peu à peu elle s'habilla en guerrière : elle a d'ordinaire un chapeau avec des plumes bleues ; le bleu est sa couleur ; elle porte ses cheveux comme les hommes, un justaucorps, une cravate, des manchettes d'homme, un haut-de-chausses, des souliers d'homme et fort bas ; car, quoiqu'elle soit petite, elle ne veut point passer pour plus grande qu'elle n'est, et elle est si brusque, qu'elle ne pourroit pas sans danger se chausser comme les femmes ; elle porte une jupe par-dessus son haut-de-chausses ; elle a toujours l'épée au côté, et les pistolets à l'arçon de sa selle ; mais quand elle monte à cheval, elle quitte sa jupe et prend des bottes (2). Quand elle entre dans quelque ville, tout le monde court après elle ; elle a la voix et la mine d'un homme, à la barbe près ; mais elle paroît jeune, quoiqu'elle ne le soit pas ; elle a les actions et les révérences d'un homme. On ne

(1) L'abbé Arnould, qui avoit rencontré plusieurs fois à Verdun la comtesse de Saint-Balmont, chez la marquise de Feuguères, donne sur cette héroïne de plus grands détails que Tallemant. Il est d'accord avec lui sur la régularité de mœurs de cette femme extraordinaire. (*Mémoires de l'abbé Arnould*, dans la Collection Petitot, xxxiv, 167.)

(2) Il existe plusieurs portraits de madame de Saint-Balmont ; un d'eux a été reproduit pour être joint à la seconde édition des *Mémoires de Tallemant*.

sauroit être plus vaillant qu'elle ; elle a tué ou pris de sa main plus de quatre cents hommes. Quand Erlach passa en Champagne, elle alla seule attaquer trois cavaliers allemands , qui dételoient les chevaux de sa charrue , et les arrêta jusqu'à ce que ses gens fussent arrivés. A un château, elle monta à l'escalade, et étant abandonnée des siens, elle ne laissa pas d'entrer dedans, le pistolet à la main, et se jetant de furié dans une chambre où il y avoit dix-sept hommes, elle seule les désarma ; apparemment ils crurent qu'elle étoit suivie. Elle est toujours admirablement bien montée ; elle dresse elle-même ses chevaux, et il n'y en a point de mieux dressés que les siens. A propos de cela , une fois elle appela en duel un gentilhomme qui étoit en réputation de brave : il se trouva à l'assignation, mais il n'avoit qu'un bidet. « Madame, il faut mettre pied » à terre ; vous avez un cheval d'Espagne. » Elle descend : lui prend si bien son temps , qu'il saute sur le cheval de l'amazone, s'en va, et lui laisse son bidet. Il en fit des contes , et le monde, qui savoit bien quel homme c'étoit, trouva le tour fort plaisant.

Ses mœurs ne s'accordent pas trop bien avec son habit ni avec son humeur guerrière ; car elle aime autant à prier Dieu qu'à se battre ; elle est aussi dévote que vaillante. Il y a un livre imprimé de sa façon , qui contient les exercices spirituels qu'on pratique dans sa maison. Elle fait des vers et facilement, mais ils ne sont pas les meilleurs du monde : elle les estime pourtant assez pour les donner au public : il y en a d'imprimés à Rheims ; elle a même composé deux tragédies ; mais elles n'ont pas encore été jouées , et je ne crois pas qu'on les joue : elle

parle de les mettre en lumière (1). Elle a l'esprit vif, parle beaucoup et est fort civile; elle est gaie jusqu'à contrefaire l'allemand francisé. Elle est un peu gesticulante; mais elle est si souvent homme, qu'il ne faut pas s'en étonner.

CCLXXXIV

D'OLIZY.

D'Olizy, qui se fait appeler le marquis d'Olizy, est fils du feu président Larcher (2). Ce n'est pas par ses grandes armes qu'il est devenu marquis: son plus bel exploit, c'est d'avoir enlevé une garce qu'il appelle sa femme et qu'il veut que tout le monde reconnoisse pour telle. Cette marquise *de nouvelle édition* est fille d'un boulanger, ou meunier de Metz; elle a eu deux maris: le premier étoit chirurgien, le second valet de chambre de Barradas. La présidente Larcher, qui vit que ce garçon étoit amoureux de cette créature, la fit mettre dans un couvent; mais son fils lui fit tant de protestations que jamais il ne verroit cette femme, qu'elle la fit sortir. Aussitôt il l'emmena en Champagne, où il prit le nom de *marquis d'Olizy*; c'est

(1) Il existe une tragédie de madame de Saint-Balmont, intitulée: *les Jumeaux martyrs*. Paris, Augustin Courbé, 1650, in-4°. On indique encore, dans la *Bibliothèque du Théâtre-François*, une autre pièce de madame de Saint-Balmont intitulée *la Fille généreuse*, tragi-comédie en cinq actes et en vers, qui paroît être restée manuscrite.

(2) Président des comptes. (T.)

une terre qui lui appartient, et qui est auprès de Rheims. Il y a un an et demi (1656) que le conseil de ville lui donna la commission de faire rompre tous les ponts et tous les gués de la rivière de Vesle, afin d'empêcher les courses de la garnison de Rocroi. On en fit cette chanson, où l'on suppose qu'il se fait présenter au lieutenant de ville (1) par Godinot, son fermier : on accuse le vicomte du Bac de l'avoir faite.

CHANSON.

(Godinot parle.)

Afin de vous tirer de peine,
Noble sénat de Bétisy (2),
Voici ce brave capitaine,
Jean Larcher, marquis d'Olizy ;
C'est un homme, je vous répons,
Pour rompre ponts,
Pour rompre ponts, gués et passage,
Adroit, vaillant, prudent et sage.

(Le lieutenant de ville répond.)

S'il soulage notre détresse,
Il sera bien récompensé :
Qu'il donne ordre au Moulin-l'Abbesse,
Cuissat, Macot et Compensé,
Jonchery, Breuil et Courtaudon,
Au pré d'Ormond,
Au Roland, Courville et Villette.
Au pont d'entre Fisme et Frimmette (3).

(Le marquis parle.)

Désormais la ville du Sacre
Ne craindra plus les ennemis :

(1) C'est comme le maire. (T.)

(2) Pour se mequer du conseil de ville, il appelle Rheims, du nom d'un petit village qui est tout contre. (T.)

(3) Tous ces lieux ont des ponts sur la rivière de Vesle. (T.)

J'en ferois un trop grand massacre,
 Si en campagne ils s'étoient mis;
 Montal (1), quoique homme de grand cœur,
 Mourroit de peur;
 Et Caillet (2) trembleroit dans l'âme
 S'il voyoit l'acier de ma lame.

(Le lieutenant de ville parle.)

Louons de Dieu la providence
 Qui pourvoit à notre besoin,
 Suscitant pour notre défense
 Un marquis digne d'un tel soin.
 Par saint Nicaise et saint Remy (3) !
 Mon cher ami,
 Nous prions Dieu que votre garce,
 Vous fasse belle et ample race.

On fit aussi ce couplet :

Marquise, meunière,
 On dit que votre époux
 Vous trouve un peu fière
 Et se lasse de vous ;
 Si cette ardeur étrange
 Prenoît jamais fin,
 Comme enfin
 Tout amant change,
 Vous pourriez bien retourner au moulin.

CCLXXXV

MADemoiselle ET MADAME DE MAROLLES.

Un gentilhomme de devers Chartres, nommé Marolles, qui se disoit de la maison de Lenoncourt, de

(1) Gouverneur de Rocroy. (T.)

(2) Receveur des contributions pour M. le Prince. (T.)

(3) Patrons de Rheims. (T.)

Lorraine, mais que ceux de Lenoncourt désavouoient, disant que c'étoit une branche de bâtards, épousa une sœur de M. du Fargis, de la maison d'Angennes (1). On lui donna cette fille parce qu'elle n'avoit guère de bien ; il en eut un garçon et une fille. Le garçon, comme nous verrons ensuite, est mort gouverneur de Thionville ; la fille (2) fut fille d'honneur de la Reine-mère ; c'est une personne adroite et ambitieuse, mais médiocrement jolie (3). Sa mère ayant tiré de M. le marquis de Rambouillet vingt huit mille écus pour un compte de tutelle dont le marquis son père étoit chargé, elle fit si bien que toute cette somme fut pour elle seule. M. du Fargis (4), depuis la mort de son fils, qui fut tué à Arras, fit je ne sais quelle affaire à la cour. Elle en tira tout le profit : cela alla à quarante mille livres. Pour satisfaire son ambition, il lui falloit un tabouret : elle cabale pour épouser le vieux Bouillon La Marck, veuf pour la seconde fois. Pour y parvenir, elle lui fit accroire que M. d'Orléans, à qui M. du Fargis, son oncle, avoit été, lui témoigneroit qu'il

(1) Antoine de Lenoncourt, seigneur de Marolles, bailli de Bar-sur-Seine, mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, épousa Marie d'Angennes du Fargis, par contrat du 13 septembre 1602.

(2) Madeleine-Claire de Lenoncourt, demoiselle de Marolles, épousa, le 21 décembre 1649, Louis-François de Brancas, depuis duc de Villars ; elle mourut en 1661.

(3) Elle logea un temps chez madame d'Aumont, la veuve ; elle est d'Angennes. Cette fille étoit si fière qu'elle appeloit une femme de soixante-dix ans *ma cousine*. Enfin la bonne femme aima mieux l'appeler *mademoiselle*, afin qu'elle l'appelât *madame*. (T.)

(4) Charles d'Angennes, seigneur du Fargis, comte de La Rochepot, par sa femme, perdit son fils Charles à l'attaque des lignes d'Arras, le 2 août 1640.

le souhaitoit, et qu'en récompense, il prendroit ses intérêts contre la maison de La Tour, pour lui faire ravoïr Sedan. Un jour qu'elle avoit épié qu'il n'y étoit pas, elle envoya un valet de pied de sa connoissance, qui demanda M. de Bouillon, et dit que M. d'Orléans le venoit voir pour lui parler de ce mariage qu'il savoit. « Il n'y est pas, dit-on. — Je » m'en vais donc, reprit-il, avertir qu'il n'avance » pas. » Le bonhomme prit cela pour argent comptant; mais La Boulaye (1), son gendre, le désabusa, et lui fit épouser une femme (2) hors d'âge d'avoir des enfants. Notre pucelle en pensa enrager, et fut si folle que de solliciter pour empêcher que cette femme n'eût le tabouret, disant que M. de Bouillon n'étoit pas reçu au parlement. Elle ne se rebute point, et voulant à toute force avoir un tabouret, elle épouse le fils aîné du duc de Villars (le père n'étoit pas mort encore) (3); c'est un ridicule de corps et d'esprit, car il est bossu et quasi imbécile, et gueux par-dessus cela.

Voici comme elle s'y prit. Elle se servit d'un prêtre de Saint-Paul, qui le connoissoit; et comme il étoit en grande nécessité, il se laissa charmer à quatre-vingt mille livres qu'elle pouvoit avoir pour tout bien. Elle ne l'eut pas plus tôt épousé qu'elle fait faire un procès à madame d'Aiguillon, au nom

(1) On lit *La Boulaye* dans le manuscrit, mais c'est par erreur. Tallemant entend sans doute parler d'Amaury Goyon, marquis de *La Moussaye*, qui en 1629 épousa une fille du duc de Bouillon. Il n'est fait aucune mention de la troisième femme du duc de Bouillon La Marek dans l'*Histoire généalogique de France*, du Père Anselme.

(2) Madame de La Mazelure, sœur ou belle-sœur de M. de Beuvron. (T.)

(3) C'étoit en 1649, et le père mourut en 1657.

du bonhomme de Villars : elle en tire quarante mille écus. Depuis la mort du père, elle a fait recevoir son mari duc et pair au parlement d'Aix (1), comme le bonhomme l'avoit été par le crédit de sa femme, et elle a si bien cabalé à la cour qu'elle a trouvé moyen de faire joindre la pairie au brevet, car il n'y avoit que *duc* simplement : le cardinal de Richelieu ne put se résoudre à faire un si jeune homme duc et pair. La voilà assise au Louvre comme les autres. Elle a trouvé moyen, depuis la mort de son frère, d'être co-tutrice de ses neveux. Pour cela elle a eu raison, car c'est une étrange créature que la veuve.

Elle disoit de mademoiselle de Rambouillet, qui l'appelloit *ma cousine* : « Je ne sais pourquoi mademoiselle de Rambouillet prend plaisir à m'offenser. » La feuë duchesse de Villars (2) ne fut jamais assise au Louvre que deux ou trois fois. Elle y alloit rarement.

Madame de Marolles est d'une bonne maison du Luxembourg. Son mari, qui a été gouverneur de Thionville, depuis qu'elle fut prise jusqu'à sa mort, ayant assez de bien, ne regarda qu'à l'alliance et à la personne. « Je ne veux, disoit-il, qu'une bonne femme et qui m'aime bien. » Celle-ci le hait et fut fort coquette. Sa première galanterie fut avec le chevalier de La Sausserye, gentilhomme normand, fort bien fait, fort brave, mais fort brutal. Le second, et qui

(1) L'enregistrement des lettres d'érection du duché de Villars en pairie est du 15 février 1657.

(2) Julienne-Hippolyte d'Estrées, sœur de Gabrielle d'Estrées. Les lettres qui conféroient le titre de duc à Georges de Brancas, son mari, sont de 1627, enregistrées au parlement de Provence en 1628, et confirmées en 1651, à une époque où ces sortes de faveurs s'accordoient avec plus de facilité.

a fait tout autrement du bruit, fut une espèce de filou de Paris, fils d'un tireur d'armes, mais bien fait de sa personne : il s'appelle Saint-Ange. Charmoye l'avoit employé pour enlever mademoiselle de Sainte-Croix des Filles-Dieu ; elle se réfugia avec lui à Thionville, car mademoiselle de Marolles, à cause de M. du Fargis, étoit toute de chez M. d'Orléans (1). D'abord, Saint-Ange n'avoit aucune inclination pour elle, même on dit qu'il la haïssoit ; mais étant demeuré seul à Thionville, car Charmoye fut reçu à Luxembourg au bout de quelque temps, tandis que son affaire s'accommodoit ; faute donc de meilleur emploi, Saint-Ange s'avisa de profiter de la bonne volonté que madame la gouvernante avoit pour lui ; Mais de Marolles s'étant douté de quelque chose, le chassa de sa place. En effet, le galant n'y revint qu'après la mort du gouverneur, qui fut tué en reconnoissant le château de Mussy. M. Fabert, gouverneur de Sedan, prit soin des affaires et de la conduite de madame de Marolles, comme ami de son mari, et fit dire à Saint-Ange que, s'il ne se retiroit, il le feroit jeter dans les fossés. Saint-Ange n'alla pas loin, il attendit la dame où elle fut le trouver. Là ils se gouvernèrent si bien que toute la ville en fut scandalisée ; ensuite ils se rendirent à Paris : elle se logea au faubourg Saint-Germain, d'où elle fut chassée par les officiers du bailliage, comme une femme de mauvaise vie. Saint-Ange prend le train de la battre ; elle en fut un jour si maltraitée qu'elle en rend sa

(1) Un jour elle entra quasi toute nue dans la chambre d'une dame qui l'étoit venue voir, et lui dit : « Je viens de faire le plus agréable songe du monde ; j'ai songé que M. de Marolles étoit mort, et que j'étois accouchée d'un garçon. Ce sont les deux choses du monde que je souhaite le plus. » (T.)

plainte par-devant le lieutenant criminel et demande permission de faire informer contre lui ; mais l'amant lui ayant demandé pardon, elle s'en désista, et déclara que tout ce qu'elle avoit dit étoit faux.

Il y eut bientôt quelque nouvelle rumeur ; car les jeunes gens de Paris étant reçus chez la dame, Saint-Ange fut jaloux : il fit insulte un jour à quelques-uns, et jeta même le chapeau de l'un d'eux par la fenêtre, jurant qu'après avoir dépensé vingt mille écus auprès de madame de Marolles, il ne souffriroit pas que de nouveaux venus lui coupassent l'herbe sous le pied. Cette femme fut outrée de cette insolence : elle rompt avec lui et lui défend de mettre jamais le pied chez elle. Un jour, comme elle sortoit, il se jette dans son carrosse. « Je ne vous » quitterai point que vous ne m'ayez pardonné. » Pour s'en délivrer, il fallut lui dire qu'elle lui pardonnoit, mais il n'étoit pas à quatre pas qu'elle lui cria : « Coquin, je te ferai donner cent coups de bâton. » Il court après et se rejette dans le carrosse. Il fallut pardonner encore une fois. Comme elle en étoit fort embarrassée, car il a gagné toutes ses gens, quelqu'un lui dit : « Mettez-vous dans un couvent. — Oh ! ré- » pondit-elle, je m'y ennuyerois. » Enfin, elle s'en plaignit aux maréchaux de France, qui défendirent à Saint-Ange d'aller chez elle. Elle se ruine tout doucement.

Elle eut ensuite un jeune fou, nommé Tierceville, pour galant. L'été passé, un soir que les vingt-quatre violons étoient chez Dorat, conseiller, c'est dans l'île (*Saint-Louis*) où elle logeoit alors, elle y alla avec une madame de Guedreville (1), grande étour-

(1) Cette Guedreville est femme d'un maître des requêtes, nommé Tiersau : elle est laide, mais elle fait ce qu'elle peut

die, femme d'un maître des requêtes, qui étoit sa voisine. Tierceville demeure avec elles dans le carrosse; Gareau, Beauneau, Montmeige et autre jeunesse qui avoient fait la débauche avec lui, montent; c'étoit à Gareau à prendre une femme pour danser, quand on donna l'ordre aux violons d'aller jouer à la pointe de l'île. Les voilà en colère de cela; ils descendent, prennent les étuis qu'ils trouvent sous la porte, tirent des coups de mousquetons dans les fenêtres, pensèrent blesser Fercourt, qui en eut dans son chapeau, battirent un capitaine d'infanterie, qui leur pensa dire quelque chose; et Tierceville, sorti du carrosse pour avoir sa part de la folie, crioit à madame de Marolles: « Madame, on devoit vous » envoyer demander l'ordre; c'étoit à vous à faire » aller les violons où vous voudriez. Mais comman- » dez, madame, on fera main basse.» Elle, au lieu de s'en aller et d'emmener ces ivrognes, alla à la

pour plaire. C'a été une des premières qui s'est avisée d'aller à la chasse à cheval, mais d'une sottise manière, point galamment du tout. Elle se mêle de faire du burlesque, et sa grande ambition est d'avoir des galants. On conte que, faisant semblant d'aller à la campagne trouver son mari, elle renvoya, dès Palaiseau, le carrosse d'une de ses amies, disant: « Celui de M. de » Guedreville me viendra prendre.» Après elle s'habilla en homme avec sa demoiselle, et prit la porte pour aller voir un galant qui étoit malade, je ne sais où. Au bout de quelques jours elle revient à Palaiseau, et mande à son mari qu'il lui envoie un carrosse, et le va trouver. Mais cet exercice violent et peu accoutumé lui causa une bonne maladie. Je ne voudrois pas assurer que cela fût vrai; mais voici pourquoi cette histoire-là s'est contée. On a vu cette femme malade dans ce temps-là, et on savoit qu'elle avoit dit que, pour être plus tôt à Paris, à la mort de sa mère, qui mourut un peu après, elle avoit pris la poste pour arriver plus promptement; d'ailleurs elle est assez étourdie pour tout croire d'elle. (T.)

pointe de l'île : ils trouvent quelques violons qui revenoient : ils commandent à leurs gens d'en jeter un dans l'eau. Cet homme eut le sens, comme on le vouloit jeter, de donner un coup de pied au quai, et mit l'épée à la main : Beauneau va à lui et se coupe les doigts en la lui ôtant; mais il blesse dangereusement le pauvre ménétrier, qui en a pensé mourir. Après avoir fait ce bel exploit, la raison leur revint: ils se vont tous mettre à genoux devant Dorat, qui leur pardonna. Ils n'osèrent pas trop se montrer tandis que le violon, qui étoit domestique du comte du Lude, fut en danger; après, la chose s'accommoda, mais on les hua partout.

A Tierceville succéda un nommé Cadillac : elle les eut tous deux en même temps. Un jour qu'il y étoit avec un de ses amis, le chevalier de Roquelaure y amena Saint-Ange; cela surprit tout le monde. Ce coquin, à un quart d'heure de là, se mit à la traiter de coureuse. Cadillac et son ami furent assez sages. Le lendemain, Petit-Maraïs (1) alloit appeler le chevalier de Roquelaure, quand il le trouva en chemin pour aller demander pardon à Cadillac. Le maréchal de l'Hospital les accomoda; mais, pour Saint-Ange, il dit qu'il le vouloit faire châtier. Enfin cette femme se décria d'une telle façon, qu'un garçon de la cour, nommé Turé, allant derrière elle aux Tuileries l'automne dernier, disoit tout haut : « Mais » ne suis-je pas bien misérable ! Je n'ai demandé la » *courtoisie* à madame de Marolles qu'à la quatrième » visite, et elle m'a refusé. » Depuis elle a épousé Saint-Ange, quoiqu'il eût la v.... d'une telle sorte qu'elle lui mangeoit le nez. Au bout de l'an il prit la peine de se faire rouer. Ce fut madame de Villars

(1) Petit-Maraïs, fils de de Bar, ci-devant l'abbé de Bar. (T.)

qui le fit prendre. On dit que sa femme disoit : « Va, » console-toi ; si on te roue , je te promets que , » pour les faire enrager , j'épouserai encore un » filou. » Il y avoit de quoi en faire rouer une douzaine. Il avoua qu'il s'étoit servi de charmes pour la réduire à l'épouser (1). Ils faisoient le plus enragé de ménage qu'on ait jamais fait ; ils se caressoient dix fois et se battoient autant de fois en un jour. Retiré à l'hôtel de Chaulnes à cause que son frère est écuyer de ce duc (c'est un honnête garçon), il en usoit le plus familièrement qu'on sauroit s'imaginer ; il traitoit tous ses amis , il ivrognait , il grondait les gens , etc. ; il vouloit , non seulement que M. de Chaulnes le nourrit , mais payât le chirurgien qui le pansoit de la v. . . ; le nez lui tomboit ; il y avoit un emplâtre. Enfin il fallut sortir , car il avoit été assez insolent pour dire que madame de Chaulnes ne devoit point passer devant sa femme , qui étoit cent fois de meilleure maison qu'elle ; il est vrai qu'elle est nièce de l'électeur de Trèves , de la maison de Crombert , une des meilleures d'Allemagne. Il y alla bien des gens par curiosité pour le voir faire , car à tout bout de champ il lui prenoit des fantaisies de voir , et cela en conversation , comme il feroit sur la croix Saint-André , et il rangeoit des sièges dans la manière qu'il falloit pour cela , puis se couchoit dessus. Il ne fit pourtant pas la plus belle fin de pendu qu'on pouvoit faire. Son frère l'avoit fait recevoir à l'hôtel de Vitry. Par jalousie , il fut si sot que d'aller voir aux Minimes si on cajo-

(1) Tallemant ne dit pas la cause de la condamnation de Saint-Ange. Seroit-ce pour magie ? Il auroit eu les honneurs du lâcher. Il y a apparence qu'il fut condamné comme voleur de grands chemins.

loit sa femme, et il fut surpris au sortir. Il lui avoit dit devant : « Avec vos coquetteries, vous me ferez » prendre. » Une fois, comme il étoit à l'hôtel de Chaulnes, cette femme s'amusoit à chanter avec le frère de Saint-Ange ; cela le fâcha : il lui donna un soufflet, et courut après son frère avec ses pistolets pour le tuer. Cela n'empêcha pas que ce garçon, quand il le vit en danger d'être condamné, n'allât à la cour pour avoir sa grâce : il vendit pour cela tout ce qu'il avoit.

De l'hôtel de Chaulnes Saint-Ange fut à l'hôtel de Vitry, comme j'ai dit, par le crédit du président de Chevry (1), à la prière d'un commis du feu président qui est parent de ce fripon. Dès la première fois qu'il vit le président, il lui dit : « Monsieur, si vous avez » quelque ennemi, je vous promets de l'aller poi- » gnarder dans son lit ; M. de Vitry est brouillé » avec M. de Bournonville pour le gouvernement de » Paris : je l'assassinerai où il voudra. » Le président fut si surpris de cela qu'il ne sut que lui répondre. Madame Pilou dit que madame de Marolles a fait ouvrir Saint-Ange pour savoir de quoi il est mort : la vérité est qu'elle a voulu savoir s'il avoit le dedans gâté de la v..... : elle croyoit que cela ne lui auroit gâté que la tête. Il avoit le nez demi-mangé. Elle fit embaumer son cœur, à qui elle fit comme une espèce de chapelle ardente, et un prêtre y disoit nuit et jour quelques prières, et elle couchoit en même lieu. J'ai appris que madame de Villars ne l'a entrepris qu'à cause qu'elle vouloit avoir de lui quelque chose, à quoi il ne consentoit pas, et que depuis elle l'a eu de la cour.

(1) Duret de Chevry, président à la chambre des comptes. (Voyez son article, t. II, p. 59.)

CCLXXXVI

BASIN DE LIMEVILLE.

Basin, sieur de Limeville, étoit d'une bonne famille de Blois ; il se mêloit de quelques affaires de change, mais peu des affaires du Roi : peut-être a-t-il eu part en quelques fermes. Il avoit des lettres et ne manquoit point d'esprit ; il se connoissoit fort bien aux médailles et en avoit assez bon nombre ; mais après qu'il en avoit acheté quelqu'une, on ne la voyoit plus, si ce n'étoit durant quelques jours qu'il la portoit dans son gousset ; car une fois qu'elle entroit dans son cabinet, elle n'en sortoit jamais, et on n'avoit garde de l'y aller chercher. De sa vie corps de chrétien n'est entré dans ce cabinet. Je dirai tout ce qu'on y trouva après sa mort.

Ce n'étoit pas la seule bizarrerie de cet homme ; sa grande avarice et l'aversion qu'il avoit pour les chiens lui avoient brouillé le crâne : il disoit qu'ayant vu un de ses amis mourir enragé, pour avoir été mordu par un chien qui l'étoit, il avoit conçu une telle horreur pour ces animaux, qu'il ne les voyoit jamais sans trembler. Pour cela il ouvroit toujours les portes par le haut, autant qu'il pouvoit, parce que les chiens ne pouvoient atteindre jusque là : il ne se mettoit jamais que sur des escabeaux, à cause que les chiens ne s'y couchoient pas ; et, dans les hôtelleries, il se faisoit un lit d'un drap avec des tirefonds qu'il attachoit au plancher. Il alla à un tel excès, car, comme il avoit naturellement de la pente à la folie, il se faisoit gentil garçon de plus en plus,

qu'il ne vouloit pas qu'on le touchât en parlant à lui ; et pour son manteau, il le mettoit toujours lui-même tout droit sur un escabeau , l'appuyant contre la muraille, de peur qu'un chien ne se couchât dessus. Un jour que, par grand miracle, il demeura à dîner chez mon père, car il dînoit toujours chez lui, par malice je fis signe à six laquais tout à la fois de lui prendre son manteau. Jamais pauvre homme ne fut si empêché ; quand il en repoussoit un, un autre venoit ; enfin, après en avoir bien ri, je les écartai tous, et il mit tout à son aise son manteau sur un volet.

Des laquais lui firent bien pis à Charenton : comme il tenoit la boîte des pauvres à la porte, car il a été ancien (1) toute sa vie, ils prirent un gros chien qu'ils lui firent passer par-derrière entre les jambes : il en pensa tomber en foiblesse. Il étoit surpris de toutes choses ; il vivoit dans une éternelle défiance, aussi ne concluait-il que le plus tard qu'il pouvoit. Il disoit que c'étoit une folie que d'aller en chaise, parce que la chaise pouvoit être renversée, et une verrière se rompre et vous venir crever un œil.

Grimacier s'il y en eut jamais au monde, il ne faisoit point de cas des choses si on ne faisoit bien des façons. Il me demanda un jour à emprunter je ne sais quoi, qui n'étoit point rare du tout : c'étoit un imprimé ; je fis bien des cérémonies, et je lui fis promettre qu'il me le rendroit le soir, qu'il ne le montreroit à personne, et qu'il me le renverroit au même état qu'il l'auroit reçu : il prit cela si fort au

(1) Les consistoires calvinistes étoient composés du ministre et d'un certain nombre de religionnaires laïques qu'on appeloit les *anciens*. Ceux-ci remplissoient les fonctions de nos marguilliers.

pied de la lettre, que , pour faire un paquet qui fût tout pareil au mien (je le lui avois envoyé cacheté), il y fut une grande heure, et il y employa trois feuilles de papier : c'étoit beaucoup pour lui, qui étoit mesquin à un tel point, que, jusqu'à l'heure de la *Place au Change* (1), il se tenoit au logis, avec un pantalon de toile sur un vieux pantalon de ratine, des pantoufles du palais, un vieux pourpoint noir avec des gants, ou plutôt des brassards qui lui venoient jusqu'au coude, pour garantir ses mains de toucher ce que les chiens auroient touché. Son habit ordinaire étoit de drap, sans rubans ni aiguillettes, avec des bouttes (2) à petites genouillères et à pont-levis sur ce pantalon de toile, et un chapeau qui sembloit demander qu'on l'envoyât à la teinture; les cheveux assez courts, mais ébouriffés; sa tête ressembloit justement à ces bonnets pelus de Hollande (3).

Je lui ai vu faire un voyage à cheval, de Paris à Blois, en l'état que je vous le représente, avec un manteau doublé de panne, et la saison étoit assez avancée. Un jour qu'il avoit reçu en ville un sac de mille livres, il le met sur l'arçon de sa selle, le pommeau étoit de cuivre; il perça le sac; voilà les quarts d'écus qui tombent; il met le sac dans son chapeau. Mais il perdit plus de cent francs, pour avoir voulu épargner cinq sous à un crocheteur, car il n'osa se fier à son laquais. Le proverbe espagnol

(1) Ce que nous appelons aujourd'hui la *Bourse*.

(2) On lit *bouttes* sur le manuscrit; c'est sans doute pour *bottes*.

(3) Ce costume d'agent de change du *xvii^e* siècle mérite d'être remarqué; ceux du *xix^e* siècle ne leur ressemblent guère. Il est vrai que Bazin avoit son coin de folie.

dit : *La codicia rompe el saco* : l'avarice rompt le sac.

Je ne sais pourquoi il ne fouilloit jamais que de la main droite dans sa pochette gauche, et de la gauche dans la droite.

Sa femme avoit une peine enragée à avoir une robe ou une jupe. Une fois qu'elle avoit grand besoin d'une *verdure* (1) de deux cents écus pour ses couches, dès qu'elle lui en pensa ouvrir la bouche : « Hélas ! dit-il , nous sommes bien en état de faire » des meubles ! je ne vous l'ai pas voulu dire, de » peur de vous affliger ; mais on est sur le point de » nous persécuter, et je vois bien qu'il faudra aller » demeurer en Angleterre. » Voilà cette femme à pleurer. Le lendemain elle va, les yeux tout rouges, trouver ses sœurs, qui se moquèrent fort d'elle.

Cette femme mourut la première, et lui, quelque temps après, mourut subitement à Charenton, au dernier synode national (1615). On disoit que la mort avoit bien fait de le surprendre, car autrement elle n'eût jamais eu fait avec lui. Il avoit fait faire une serrure à son cabinet avec un tel artifice, que celui qui l'avoit faite étant mort, personne ne put l'ouvrir, quoique l'on en eût la clef ; enfin on s'avisa qu'il y avoit une autre entrée condamnée ; on y fut, et d'un coup de pied on mit la porte dedans. Là on trouva des araignées de toutes grosseurs, six montres ; et sa femme lui en ayant demandé une durant sa maladie pour se régler à faire ses remèdes, il lui dit qu'il n'en avoit point ; assez bon nombre de serviettes et de ciseaux ; il en voloit à sa femme, et puis gron-

(1) Tapisserie-*verdure* ; on appelle encore ainsi ces anciennes tentures, qu'on ne voit plus guère que dans les vieux châteaux.

doit de ce qu'il s'en perdoit tant; un coffre-fort, où il y avoit des rouleaux de bois de toutes les grosseurs des différentes espèces, enveloppés de papier, et pas un sou dedans; l'argent étoit sous ces serviettes à terre, et sous des chiffons de papier. On trouva cent louis d'or couverts d'un monceau de torcheculs; il en avoit provision de tout taillés pour toute sa vie, quand il eût vécu quatre-vingts ans. Il n'avoit jamais voulu faire de registre de peur qu'en s'en saisissant on ne sût son bien, et qu'on ne le mît aux *aîsés*. Il fallut chercher ses papiers comme son argent. Ses médailles étoient dans un méchant sac.

CCLXXXVII

MASSAUBE ET MARIAMÉ.

Ce Massaube dont nous voulons parler est fils d'un gentilhomme d'auprès de Montpellier, qui porta les armes en Lorraine, y épousa la fille du gouverneur de Nancy, et s'y établit. Il fut nourri page de l'archiduc Léopold, oncle de celui d'aujourd'hui, et, depuis, il eut une compagnie dans le régiment de Vaubécourt-Lorrain. Ce régiment étant venu au service du Roi, Massaube vint en France, où il eut quelque charge chez le Roi; mais, voulant faire passer des passe-volants (1) à une revue, le commissaire s'y opposa, et dit qu'il le diroit au Roi. Mas-

(1) Faux soldats, à l'aide desquels certains capitaines complétoient leurs compagnies aux jours de revue. Une ordonnance de 1668 condamnoit les *passe-volants* à être marqués à la joue d'une fleur de lis.

saube lui donna des coups de fourchette (1), en lui disant qu'il portât cela au Roi ; en même temps il pique, et se sauve en Allemagne ; il n'avoit pas loin à aller, car la cour et l'armée étoient en Lorraine. Le Roi le fit exécuter en effigie. Massaube se rend à Cologne auprès du duc de Lorraine, qui le reçut à bras ouverts, et le fit lieutenant-colonel de son régiment d'infanterie. Cet emploi lui valoit près de cinquante mille livres tous les ans. Alors il s'amusa à faire l'amour. Le duc de Lorraine étoit souvent chez la comtesse d'Isembourg, parente de l'Empereur, dont le mari étoit général des finances en Espagne, et gouverneur de Luxembourg. Massaube, accompagnant son maître, fit d'abord quelques galanteries avec les demoiselles de la comtesse ; il étoit libéral, il dansoit, il jouoit du luth, il savoit un peu de peinture et de musique, il avoit l'air françois, et n'avoit pour rivaux que des Allemands. La comtesse, qui en oyoit dire tant de merveilles à ses filles, eut envie de le voir ; il lui plut, et elle lui donna enfin tout ce qu'on peut accorder à un galant : elle étoit admirablement belle, et n'avoit que vingt-deux ans ; son mari, qui en avoit plus de cinquante et que ses emplois n'occupoient que trop, n'étoit pas ce qu'il lui falloit. Notre cavalier la posséda assez long-temps avec la plus grande douceur du monde ; mais comme cette amourette commençoit à s'ébruiter, et qu'il y avoit apparence que le comte en seroit enfin averti, elle pressa Massaube de l'enlever et de l'emmener en France. Cela n'étoit pas aisé : il falloit premièrement être assuré d'y être reçu, et puis tra-

(1) La fourchette étoit un bâton terminé par un fer fourchu, sur lequel on appuyoit le mousquet pour mieux ajuster.

verser soixante ou quatre-vingts lieues de pays ennemi. Massaube promet à sa dame de faire tout ce qu'elle voudroit; pour cet effet il écrit au duc de Saint-Simon (1), favori du Roi, avec lequel il avoit été assez bien autrefois, et lui mande qu'il avoit tant d'affection pour le service du Roi, qu'il étoit prêt de tout quitter pour retourner en France, et qu'il aimeroit mieux porter un mousquet au régiment des gardes, que de commander une armée en Allemagne. Le Roi promet au duc de lui pardonner, pourvu qu'il demandât pardon au commissaire qu'il avoit battu. Cela fut fait, et Massaube revint à la cour; mais le Roi lui tourna le dos dès qu'il le vit. Massaube fit entendre au duc et au cardinal de Richelieu qu'il y avoit en Allemagne une princesse, parente de l'Empereur, qui désiroit prendre le parti du Roi, et le rendre maître d'un fort sur le Rhin. Ce fort, auquel il donnoit un nom, n'étoit qu'une chimère. On lui donna pour exécuter cette entreprise des lettres pour tous les gouverneurs des places frontières, portant commandement de lui fournir les gens et les munitions dont il pourroit avoir besoin. Avec ces lettres, il alla communiquer son dessein à un cadet qu'il avoit à Nancy, qui étoit un jeune homme de beaucoup de cœur; ce frère y joignit un de ses amis, et, tous trois ensemble, ayant délibéré entre eux, firent faire un carrosse pour quatre personnes seulement, et disposèrent des chevaux de relais en trente endroits, depuis Cologne jusqu'à Nancy. La comtesse fournissoit de l'argent pour tout cela, et les gouverneurs, suivant les ordres du Roi, tinrent des escortes sur le chemin. Il fut si heureux qu'il

(1) Le père de l'auteur des *Mémoires*, favori de Louis XIII.

ne manqua pas d'un jour à ce qu'il s'étoit proposé ; l'enlèvement se fit un jour de foire, en plein midi, sans que personne y prit garde ; car la belle, avec deux de ses demoiselles, entra dans ce carrosse, et Massaube après. A la porte ils faillirent à être embarrassés, et il fallut qu'il criât qu'on fit place au carrosse de Son Altesse de Lorraine. Ils étoient déjà bien loin avant qu'on s'en aperçût ; ils pousoient leurs chevaux parce qu'ils étoient assurés d'en trouver de frais : cela fit qu'on ne put les atteindre que vers les frontières de Lorraine ; on les chargea ; mais leur escorte étoit nombreuse : il est vrai que le cadet de Massaube y fut pris et bien blessé, pour s'être trop hasardé. Il fut emporté à Cologne, où on lui fit couper le cou, et sa tête fut exposée sur la porte de la ville. La mère de ces deux frères en eut un tel déplaisir, qu'elle ne voulut jamais voir Massaube. Notre aventurier arrive à la cour, fait voir la comtesse au Roi et au cardinal, et assure que ce fort étoit demeuré au pouvoir d'un parent de la dame qui le garderoit pour le Roi ; mais l'imposture fut bientôt découverte, car le comte d'Isembourg envoya un de ses cousins demander sa femme, et se plaindre de l'injure qu'on lui avoit faite. Nos amants en ayant eu avis, quittent la cour et prennent le chemin d'Auvergne. Ils crurent qu'il étoit à propos de changer de nom, et il se fait appeler Mesplach, du nom d'un de ses camarades : ils allèrent jusque dans l'Albigéois, où ils crurent qu'ils seroient en sûreté. La comtesse étoit assez bien pourvue d'or et de pierreries : ils achetèrent une métairie onze mille livres, où ils firent un logement assez raisonnable. Dans cette solitude, qui peut être à une lieue d'Alby, ils passèrent trois ou quatre

ans, sans que personne pût savoir qui ils étoient. Massaube s'amusoit à ajuster sa maison, qu'il peignoit toute de sa propre main ; leur dépense étoit assez magnifique, mais elle diminua insensiblement.

L'envoyé du comte d'Isembourg n'avoit pas eu grande satisfaction à la cour : le Roi avoit bien témoigné de la colère et donné ordre qu'on cherchât le ravisseur ; mais le cardinal l'apaisa en lui faisant comprendre qu'on ne sauroit trop faire de mal à ses ennemis. Massaube, en contant cette histoire, disoit : « J'ai connu à cela que le cardinal étoit un méchant » homme d'avoir laissé un si grand crime impuni. » Massaube, ennuyé de sa solitude, alloit quelquefois à Toulouse. Un jour son valet de chambre, mal satisfait de lui, alla dire au premier président que son maître étoit un espion de l'Empereur : cela fut cru facilement, parce qu'on avoit déjà eu plusieurs fois envie de savoir qui étoient ces gens-là, sans l'avoir pu découvrir. On l'arrêta donc, et on en donna avis à la cour. Le cardinal ayant appris que Massaube et Mesplach n'étoient qu'une même chose, et que la comtesse étoit avec lui, répondit que ce n'étoit point un espion, mais un homme qui avoit enlevé une princesse d'Allemagne, qu'il souhaiteroit que tous les gentilshommes françois en fissent autant. Le premier président et les principaux du parlement voyant cela, furent eux-mêmes tirer notre homme de prison, avec bien des compliments et bien des excuses. La comtesse alla à Toulouse, où elle dépensa une bonne partie de ce qui lui restoit. Massaube ayant recherché la vie de ce valet, l'y fit pendre. L'argent vint à leur manquer, et la princesse étoit quelquefois réduite à laver les écuelles. L'évêque d'Alby, qui les visitoit quelquefois, prit son temps pour la persuader

de se mettre en religion, ce qu'elle fit quelque temps après. Massaube querella et la dame et le prélat; mais il se consola facilement, et se fit capitaine d'une compagnie de cheveu-légers. C'est un homme qui ne manquoit pas d'esprit; il étoit enjoué et aimoit assez la débauche. On l'appeloit d'ordinaire *le Prince* ou *Mesplach*. Pour elle, on dit qu'elle est fort bonne religieuse.

L'Infante vivoit encore quand un seigneur des Pays-Bas, nommé M. de Mariamé, homme de grande réputation, et qui avoit trois frères, tous trois braves, devint amoureux d'une belle femme qui n'avoit que dix-huit ans, et qui avoit pour mari un des principaux conseillers de l'Infante, âgé de soixante-huit ans, ou environ. Mariamé en fut aimé, et assez ouvertement. Un jour que la belle étoit fort triste, il lui demanda ce qu'elle avoit. « C'est, lui dit-elle, que » je ne saurois plus souffrir mon vieillard, et que je » mourrai bientôt si je demeure encore avec lui : il » faut que vous m'emmeniez en quelque pays. » Ils tombent d'accord d'aller en Hollande, où la reine de Bohême étoit arrivée depuis peu. « Mais, ajouta- » t-elle, je veux partir en plein midi. — Bien, ma- » dame. » Au jour assigné, justement à l'heure de midi, voilà cinquante des plus grands seigneurs du pays, tous à cheval, et trois carrosses à six chevaux à la porte de la belle : on porte publiquement des cassettes dans les carrosses; on attache des malles derrière : enfin le mari lui demande où elle va. « Je » m'en vais en Hollande me promener, j'ai envie de » voir La Haye. » Elle part. A La Haye, elle est bien reçue de tout le monde. Au bout d'un an elle devient jalouse de la reine de Bohême, et elle prie son amant de la ramener à son mari. « Madame, il vous faut

» obéir, lui dit-il, et je vous veux remettre entre ses
 » mains plus hautement que je ne vous en ai tirée. »
 Il avertit ses amis ; ils viennent au-devant de lui au
 nombre de trois cents chevaux. Arrivé, il dit au
 mari : « Madame a eu dessein de faire un voyage.
 » Elle m'a fait l'honneur de me choisir pour l'accom-
 » pagner : je vous puis répondre de sa conduite.
 » Mais, parce que la médisance n'épargne personne
 » et que vous pourriez avoir quelque soupçon, je
 » vous déclare que, si vous la maltraitez, je vous
 » tuerai..... (1). »

CCLXXXVIII

DRÉLINCOURT (2)

.....
 qui fait bien du bruit, ce que les femmes admirent.
 Pour achever les foiblesses de cet homme sur le cha-
 pitre de ses enfants (3), j'ajouterai qu'il dédia exprès
 un livre à son fils le ministre; afin d'y mettre une
 grande épître, où il étale tous les dons de sa pos-
 térité; il n'y a rien de si ridicule : en un endroit il
 dit : « Me voici, Seigneur, avec les enfants que tu
 » m'as donnés pour être une merveille en Israël (4); »
 mais il s'étend seulement sur les louanges de son fils
 aîné qui est ministre. Au bas de cette belle lettre on

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit. Il y manque deux folios ; ainsi la fin de l'historiette de Mariamé et le commencement de celle de Drélincourt manquent.

(2) Charles Drélincourt, célèbre ministre de la religion réformée, né à Sedan en 1595, mourut en 1669.

(3) Il en avoit eu seize de son mariage avec une demoiselle Bolduc.

(4) ISAÏE.

n'a pas manqué de mettre : « *Seigneur, glorifie ton fils, et ton fils te glorifiera.* » J'ai oublié de dire qu'en parlant de lui même, il dit : « J'ai des amis, ou j'en dois avoir. »

Il fit une fois un gros livre in-4° intitulé : *Consolation contre les terreurs de la mort*. O Dieu, mon père ! ce gros livre me fait plus de peur que la mort même. Ce livre est dédié à l'Électeur palatin ; en un endroit il lui dit qu'il a convié Dieu à ses *noces électorales*.

Il y a quelques années qu'un bateau plein de fidèles périt auprès du moulin de Charenton. Le petit bonhomme, qui se trouva le premier à prêcher, prit exprès le texte de la tour de Siloé, et dit, entre autres belles choses, que ce malheur étoit plus grand que l'incendie du temple qui fut brûlé à la mort de M. du Maine, car, en cette aventure, plusieurs *temples* du Seigneur avoient été détruits. Il mit ces pauvres noyés en paradis, tout chaussés et tout vêtus, et puis il s'avisa de prôner contre ceux qui n'attendoient pas la bénédiction ; or, ces pauvres gens étoient tous sortis avant la bénédiction. Le petit homme, pour plaire aux parents des défunts, fit imprimer ce sermon avec une lettre au marquis de Pardaillan, dont les deux fils, parce que le carrosse s'étoit rompu, s'étoient mis dans ce bateau, et y avoient été noyés. Il commence ainsi cette lettre : « Depuis la perte de mes- » sieurs vos fils, de bienheureuse mémoire, etc. »

Au jeûne de 1658, il n'y a que quinze jours, il prêcha le dernier des trois, et, pour la bonne bouche, il nous donna la *brevée* avec les cochons de l'enfant prodigue. Naturellement il a la langue empêtrée, ce jour-là il était enrhumé par-dessus, aussi il sembloit qu'il avoit la bouche pleine de cette *brevée*.

Depuis, en prêchant sur ce passage où la Madeleine prit Notre-Seigneur pour un jardinier : « Quelle » erreur, dit-il, d'aller prendre pour un jardinier » celui qui est l'*arbre de vie* ! »

Or, ce M. Drélincourt avoit chez lui, autrefois, un proposant (1) qui étoit lecteur de Charenton : c'étoit un Sédanois, nommé Fouquenberge. Un page de madame de La Moussaye, un jour, alla dire à sa maîtresse : « Madame, c'est l'*apprenti* de M. Drélincourt qui demande à parler à vous. » Cet homme est présentement ministre à Dieppe. J'ai ouï dire qu'à un festin, où il y avoit cinq femmes ou filles, il s'avisa de boire à la santé des *cinq q'nymphe*s ; il n'y a rien de plus ridicule à entendre prononcer (2).

CCLXXXIX

MADAME DE BROC.

Une belle personne, qui se disoit fille d'un conseiller de Sens, en Bourgogne, après avoir été entre-

(1) On appelle ainsi les candidats qui se disposent au ministère évangélique.

(2) Un volume de Drélincourt est tombé dans nos mains. Il est intitulé : *Sonnets chrétiens sur différents sujets, par M. Drélincourt*, dernière édition. Amsterdam, 1741, in-12. On y voit le portrait de Drélincourt, gravé en 1665, à l'âge de soixante-dix ans. Le livre est dédié à la princesse de Tarente. L'avant-propos est singulier : « Les sonnets, y est-il dit, sont commodes aux » lecteurs..... Ce sont autant de petits airs séparés, dont la musique n'est pas ennuyeuse, parce qu'elle est courte. Ce sont » comme autant de petites promenades, au bout desquelles on » peut prendre le frais et se reposer. » En effet, quand on a lu un de ces sonnets on est fort tenté de fermer le livre et de suivre le conseil de l'auteur.

tenue long-temps par un riche orfèvre de Paris, nommé Aiman, qui y faisoit bien de la dépense, alla demeurer auprès du logis de l'évêque d'Auxerre(1), en cette ville. Ce prélat en devint amoureux. Il avoit un neveu, fils de son frère, homme de qualité, nommé de Broc; c'est une maison d'Anjou ou du pays du Maine. Cette femme fut adroite et lui dit : « Faites-moi épouser votre neveu, et je vous accorde » derai ce que vous demandez. » L'oncle y engage ce garçon, qui n'étoit qu'un niais; le mariage se fait; après, elle se moque de l'évêque. Ce galant homme d'évêque est ce même M. d'Auxerre de chez le cardinal de Richelieu, qu'on accusoit d'être amoureux de Chamarande (2), porte-parasol du feu cardinal. Notre prélat, enragé de voir qu'il avoit été pris pour dupe, fait intenter action de rapt par le père du garçon. Elle, pour se défendre, montre toutes les lettres de l'évêque. Durant le procès, son mari vivoit fort bien avec elle, et elle se blessa deux fois.

Montreuil-Fourilles, qui commande dans Angers depuis qu'on en tira M. de Rohan (3), étant devenu amoureux d'elle, la retira, avec son mari, dans le château. Le père du mari et la mère même, qui étoit plus fâcheuse que le père, y allèrent pour prier Fourilles de ne protéger plus cette femme; ils en dirent le diable. Elle sort tout d'un coup d'une

(1) François de Broc, évêque d'Auxerre en 1637, mourut en 1671. (*Gallia christiana*, XII, 347.)

(2) Aujourd'hui premier valet de chambre du Roi, et galant de madame de Beauvais. On dit qu'il est gentilhomme; on en fait cas. (T.) — Chamarande est mêlé dans toutes les intrigues amoureuses de la jeunesse de Louis XIV.

(3) M. de Rohan étant entré, en 1652, dans le parti des princes, le gouvernement d'Angers lui fut retiré.

chambre, se jette aux pieds du bonhomme les larmes aux yeux, et l'attendrit. Montreuil avoit ménagé tout cela. Cette femme voyant le père touché, et qu'il alloit bientôt faire un voyage avec son fils, crut qu'elle auroit le temps de seindre qu'elle étoit grosse, et que le vieillard, se voyant un petit-fils, s'apaiseroit entièrement; mais elle ne prit pas bien ses mesures, car elle supposa un enfant de huit mois, au lieu qu'il n'en falloit qu'un de quatre; peut-être n'en put-elle pas trouver d'autre. Quand le mari arriva, il dit qu'il trouvoit cet enfant bien grand pour son âge, et la pria de lui avouer sincèrement l'affaire et de lui conter tout le reste de sa vie. Elle lui dit qu'il en crût ce qu'il voudroit, et s'en alla se mettre en religion. Elle dit qu'il lui a mangé cent mille livres durant les quatre ou cinq années qu'il étoit mal avec son père.

CCXC

M. DU BELLAY,

ROI D'YVETOT.

M. du Bellay (1), roi d'Yvetot (2), est un homme assez extraordinaire en toute chose; premièrement

(1) Charles, marquis du Bellay, qualifié *prince d'Yvetot* dans Morery.

(2) On a prétendu que la terre d'Yvetot (ou *Yvetot*) avoit été érigée en royaume par Clotaire I^{er}, ou plutôt que ce prince avoit affranchi le seigneur de cette terre de tout devoir et hommage de vassal envers la couronne de France. Cette origine est fabuleuse; mais il est certain que plusieurs de nos rois, jusqu'à Henri IV, ont reconnu que les seigneurs et les habitants du bourg

il est bossu devant et derrière, cela lui est arrivé par accident. Lui et son frère aîné, qui mourut enfant, étoient nourris à la terre de Mont, près de Loudun ; le plaucher de leur chambre s'enfonça ; l'aîné en demeura boiteux, et celui-ci bossu. Il se démit apparemment l'épine du dos, et on n'y prit pas garde. Son père le maria, sans regarder au bien, à une fille de la maison de Rieux, de Bretagne, une des meilleures de ce pays-là. Elle peut avoir eu neuf ou dix mille livres de rente en tout, et lui avoit, à la mort de son père, sans ses meubles, plus de soixante-dix mille livres de rente en fonds de terre. A cette heure, cela en vaudroit plus de quatre-vingt-dix. Cet homme s'est amusé à faire le roi d'Yvetot chez lui, en Anjou, et ne venoit à la cour que pour y perdre son argent. Ce n'est pas qu'il manque d'esprit ; mais il aimoit tenir son *quant à moi* à la province. Il ne donnoit la main (1) chez lui à personne. M. de Rheims, en passant à une lieue de chez lui, envoya un gentilhomme pour lui faire compliment ; il dit à ce gentilhomme : « Pourquoi votre maître n'y est-il pas venu » lui-même ? » Depuis, il se corrigea un peu ; mais il évitoit de faire civilité.

La Trezelière, maréchal-de-camp (2), l'étant allé voir, il le laissa quatre heures sur une pelouse devant sa porte, et y fit même apporter la collation, de peur d'être obligé de lui donner la main. Par la

d'Yvetot étoient libres de tous devoirs et redevances envers eux. (Voyez le *Traité de la noblesse de La Roque*. Rouen, 1710, p. 111, et une Dissertation de l'abbé de Vertot, insérée en 1714 dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.)

(1) La droite. (T.)

(2) Il y a quelques années de cela ; les maréchaux-de-camp n'étoient pas si peu de chose qu'ils sont présentement. (F.)

même raison, il se mit au lit une autre fois, étant obligé de donner à dîner à feu Rasily, le borgne, qui étoit aussi maréchal-de-camp. Aujourd'hui il est revenu de cette vision, et il m'a donné la main à moi, et me fit toutes les civilités que je pouvois souhaiter. Sa femme (1), à cette heure que son mari est guéri de cette chimère, commence à en être malade, et traite si mal les gens qu'on ne la va plus guère voir. Vous diriez que sa maison de Rieux est la maison de Bourbon.

Cet homme-là s'est bien plus incommodé à donner qu'à jouer. On dit, dans le pays, qu'il a donné jusqu'à huit cent mille livres. Il a été un peu de ces gens qui craignent d'aller *al paradiso de' coglioni*. Le premier garçon dont il fut amoureux étoit un marmiton : il lui donna plus de quatre-vingt mille livres. Après, son maître d'hôtel succéda au marmiton, et le voloit *in ogni modo*. Cet homme partageoit ses fermes avec lui. Le troisième fut un de ses gentilshommes, nommé des Fontaines. Quand un fermier lui apportoit de l'argent, il en donnoit deux poignées à des Fontaines, et n'en prenoit qu'une pour lui : le *mignon* en avoit les deux tiers. Sa dernière amitié a été un Bohème nommé Montmirail. Ce galant homme en a tiré plus de quarante mille livres, quoique le bon seigneur n'eût plus guère de quoi frire : on le voyoit avec ses cheveux gris et ses deux bosses danser avec des Égyptiennes (2) ; sa femme étoit contrainte de capituler avec lui, tantôt que ses Bohèmes ne seroient que tant de

(1) Hélène de Rieux, mariée en 1622. La maison de Rieux est une des plus anciennes de la Bretagne ; on assure qu'elle n'a point de bâtardise.

(2) Des Bohémiennes.

jours dans la maison, tantôt qu'ils n'en approchoient de deux lieues. Un secrétaire de feu M. de Rheims (*Bonin*), qui étoit assez plaisant en débauche, dînoit en ce temps-là avec M. du Bellay, qui lui dit : « Donne-toi à moi, je te ferai ta fortune. — Ma foi, » dit l'autre, je n'ai pas les cheveux assez noirs ni » les dents assez blanches. » Des Fontaines, dinant il y a cinq ou six ans avec M. et madame du Bellay, car il est grand seigneur en ce pays-là et y a acheté de belles terres, M. du Bellay lui servit de je ne sais quoi avant que d'en servir à sa femme. Elle se lève et s'en va : les voilà pis que jamais, car il y a eu souvent noise en ménage ; cela alla mieux depuis. Elle tâche à régler leurs affaires. Si cet homme vouloit croire conseil, le bien de sa femme et le sien leur rendroient encore quarante mille livres tous les ans. Enfin, elle s'est séparée d'avec lui ; elle étoit devenue fort fière et faisoit un peu très-fort la reine d'Yvetot. Une madame de La Troche (1) du Bellay, femme d'un parent de son mari, l'étant allée voir, elle fit signe à une parente qu'elle avoit avec elle, nommée mademoiselle de Rieux, de faire en sorte que la sœur de madame de La Troche ne lavât point avec elles. « Mademoiselle, dit mademoiselle de » Rieux, laissez-les laver, nous laverons après. — » Non, dit l'autre, j'ai envie de laver la première et » de ne les point attendre ; car je meurs de faim. »

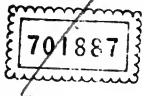
Madame du Bellay, enfin, fut contrainte de se retirer à une autre terre. Au bout de quelques années, M. du Bellay mourut quasi subitement. Elle en

(1) Cette dame étoit vraisemblablement parente de cette dame de La Troche que madame de Sévigné appeloit *Trochanirc*.

usa bien avec ee Bohème, cause de tout le désordre : elle lui pardonna et le prit en sa protection, dont il a grand besoin, car il est chargé de bien des affaires criminelles (1).

(1) Le titre de roi d'Yvetot a passé dans la maison d'Albon par le mariage de Camille d'Albon, marquis de Saint-Forgeux, avec Françoise-Julie de Crévant, princesse d'Yvetot, qui mourut en 1698. On assure qu'un M. d'Albon, roi d'Yvetot, ayant épousé la fille d'un riche négociant de Lyon, vit bientôt naître un fils impatientement attendu, et qu'il s'écria dans son premier mouvement : « Pauvre enfant, je t'ai fermé la porte de Malte ! — Et » moi, monsieur, reprit vivement la jeune mère, je vous ai fermé » celle de l'hôpital. »

FIN DU TOME HUITIÈME.



005685412

TABLE DU TOME HUITIÈME.

	Pages.
Priezac.	5
Le président Amelot.	7
Gomberville.	15
La présidente Aubry, son mari, Orgeval et Senas.	19
Gauffredy.	27
Mademoiselle Garnier, ou madame d'Orgères, depuis dame de Champlâtreux.	31
Le petit Gramond.	36
Provençaux et Proveneales.	40
Mademoiselle Diodée.	44
Clinchamp.	48
Madame de La Roche-Guyon et Bensserade.	52
Madame de Castelmoron.	63
Rénevilliers.	67
Madame Roger.	73
Madame de Vervins.	78
Ruqueville.	83
Le Page et ses deux femmes.	86
Le vicomte de Lavedan, depuis marquis de Malaussé.	92
De Niert, Lambert et Hilaire.	99
La Gaillonnet et sa fille.	110
Les Pugets.	113
Montauron.	123
La Serre.	132
Tallemant, le maître des requêtes.	137
Madame d'Harambure.	148
La Leu.	152
Lozières.	160
Madame de Lalane.	171

	Pages.
<u>Losfargues.....</u>	<u>173</u>
<u>L'abbé Tallemant, son père, etc.</u>	<u>176</u>
<u>Madame d'Anguittard.</u>	<u>196</u>
<u>La Calprenède.....</u>	<u>200</u>
<u>Madame de Chezelle, madame Boiste, sa mère, et made-</u>	
<u> moiselle Gervaise, sa tante,</u>	<u>207</u>
<u>Vandy.</u>	<u>213</u>
<u>Femmes vaillantes.....</u>	<u>215</u>
<u>D'Olizy.</u>	<u>220</u>
<u>Mademoiselle et madame de Marolles.....</u>	<u>222</u>
<u>Basin de Limeville.</u>	<u>232</u>
<u>Massaube et Mariamé.....</u>	<u>236</u>
<u>Drélincourt.....</u>	<u>242</u>
<u>Madame de Broc.....</u>	<u>244</u>
<u>M. du Bellay, roi d'Yvetot.</u>	<u>246</u>



LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES

EXTRAIT DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Format grand in-18 jésus.

OEuvres de Boileau. Nouvelle édition conforme au texte donné par M. *Berriat Saint-Prix*; précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Boileau, par M. *SAINT-BEUVE*, de l'Académie française. 1 vol. 2 fr.

Hégésippe Moreau. Œuvres contenant *Le Myosotis*, poésies diverses et contes en prose. Nouvelle édition, précédée d'une notice littéraire par M. *SAINT-BEUVE*, de l'Académie française. 1 vol. 2 fr.

OEuvres de Gilbert. Nouvelle édition précédée d'une notice historique sur Gilbert, par Charles *NODIER*. 1 vol. 2 fr.

La Princesse de Clèves, suivie de *La Princesse de Montpensier*, par madame de *LA FAYETTE*. Nouvelle édit. 1 vol. 2 fr.

Histoire de Maïou Lescart et du chevalier des Grieux, par l'abbé *PRÉVOST*. Nouvelle édition, collationnée avec le plus grand soin sur l'édition publiée à Amsterdam en 1753, précédée d'une notice historique sur l'abbé *PRÉVOST*, par Jules *JANIN*. 1 vol. 2 fr.

Vies des Dames galantes, par le seigneur de *BRANTÔME*. Nouvelle édition, revu et corrigée sur l'édition de 1740, avec des remarques historiques et critiques. 1 vol. 2 fr.

Légendes du Nord, par *MICHELET*. 1 vol. au lieu de 3 fr. 50 c. net. 2 fr.

Raphaël. Pages de la vingtième année, par A. de *LAMARTINE*. 3^e édit., 1 vol. 2 fr.

Curiosités dramatiques et littéraires, par M. *Hippolyte Lucas*. 1 vol. 2 fr.

Théâtre de Corneille, nouvelle édition collationnée sur la dernière édition publiée du vivant de l'auteur. 1 beau vol. de 540 pages. 2 fr.

Histoire de Napoléon, par *Élias REGNAULT*, ornée de 8 gravures sur acier, d'après *Raffet* et de *Rudder*, 4 vol. contenant la matière de 8 vol. in-8^e à. 2 fr.

OEuvres de Rabelais, augmentées de plusieurs fragments et de deux chapitres du "cinquième livre restitués d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, et précédées d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de Rabelais. Nouvelle édit., revue sur les meilleurs textes, et particulièrement sur les travaux de J. Le Duchet. de S. de l'Aulnaye, et de P. L. *Jacob*, bibliophile; éclairci, quant à l'orthographe et à la ponctuation, accompagnée de notes succinctes, et d'un glossaire, par Louis *BARRÉ*, ancien professeur de philosophie. 1 fort vol. de 650 pages. 3 fr.

Mémoires, Correspondances et Ouvrages inédits de Diderot, publiés sur les manuscrits confiés, en mourant, par l'auteur, à *Grimm*. 2 vol. à. 3 fr.

Mémoires de Beaumarchais, nouvelle édition, précédée d'une appréciation tirée des *Causeries du Lundi*, par M. *SAINT-BEUVE*, de l'Académie française. 1 v. 3 fr. 50

Contes de Boccace, traduits par *SABATIER DE CASTRES*. 1 vol. 3 fr.

Nouveau Siècle de Louis XIV, ou Choix de chansons historiques et satiriques, presque toutes inédites, de 1634 à 1712, accompagnées de notes, par le traducteur de la *Correspondance de madame la duchesse d'Orléans*. 1 vol. 3 fr. 50

Causeries du Lundi, par M. *SAINT-BEUVE*, de l'Académie française. Ce charmant recueil, renfermant des appréciations aussi justes que spirituelles sur les personnages les plus éminents, se compose de 13 vol. grand in-18. Chaque volume, contenant des articles complets, se vend séparément. 3 fr. 50 c.

Étude sur Virgile, suivie d'une *Étude sur Quintus de Smyrne*, par M. *SAINT-BEUVE*, de l'Académie française. 1 vol. 3 fr. 50 c.